

# Lieutenant Mat



Ce roman est mis à disposition selon les termes de la licence  
Creative Commons BY – ND

Voir <http://fr.creativecommons.org/> pour plus d'informations



**Jérôme Vuitteuz**

**Lieutenant Mat**

ROMAN



## DU MÊME AUTEUR

### **Romans**

Liberté cryptée – 2006

L'utopie de Greg – 2009

L'agrégateur – 2011

Pôle H – 2013

Un pas de côté – 2015

disponibles sur <http://www.lulu.com>

### **Essai**

Simple comme bonjour - 2012

### **Pièces de théâtre**

Le contrat de mariage – 2008

Le collier de perles – 2010

Panique en salle des profs – 2011

Une taupe au labo – 2012

L'express 70100 – 2013

Vive les mariés – 2013

Vues sur le maire – 2014

Le casse – 2015

Hystérie au couvent – 2016

disponibles sur <http://www.leproscenium.com>

## MAIS AUSSI

On refait le blog – Commentaires d'actualités, nouvelles de fiction, depuis janvier 2005

<http://merome.net/blog>



Édité en 2010 par lulu.com

**<http://www.lulu.com>**





*Comme un loup qui sort de sa tanière quand il a faim*

*C'est le doute qui me fait des misères*

*Où que je sois, je le redoute*

*Toujours là quand je reprends la route*

*Gérald De Palmas*



J'étais sur Meetic<sup>1</sup>, en train de consulter mes messages privés lorsque la sonnette a retenti. J'ai entendu ma mère courir jusqu'à la porte d'entrée, il était dix heures trente. Je n'étais pas encore sorti de ma chambre, à l'étage, où j'avais zoné la veille devant l'ordinateur jusqu'à tard.

Vingt-six ans, et toujours chez papa-maman, la situation commençait à me peser. Après des études plus ou moins calamiteuses qui m'ont toutefois mené jusqu'à l'obtention d'une licence en droit, j'ai commencé à chercher du boulot et je me suis aperçu que j'étais encore moins doué pour ça que pour réussir mes examens. C'est dire.

Pour être étudiant aujourd'hui, il faut soit être très sérieux, soit pouvoir tenir l'alcool. Moi qui ai le foie ravagé dès le troisième verre, et les idées plus très nettes chaque lendemain de fête, je n'arrivais pas à concilier le travail avec les soirées étudiantes. Niveau licence, donc, mais bac + 5 : j'ai un peu traîné en route. Je me demandais d'ailleurs si ce n'était pas mon âge avancé qui m'avait motivé à mettre fin à mes études et à réussir mes examens. Certains profs paraissaient plus jeunes que moi.

---

1 Site de rencontres sur internet

Que faire avec une licence de droit en poche ? En fait, pas grand chose... Le niveau atteint ouvrait seulement quelques nouvelles possibilités, pas toujours en rapport avec le domaine étudié. Un domaine, le droit, pour lequel je n'avais d'ailleurs pas d'affinités particulières. J'en étais arrivé là autant par hasard que par intérêt extra-scolaire. Il y avait pas mal de filles en droit, et puis la fac de sciences était réputée plus difficile. Non que les matières enseignées soient particulièrement plus rébarbatives – qui n'a jamais suivi un cours de droit ne peut pas mesurer la portée du mot « rébarbatif » – mais les scientifiques boivent encore plus que les autres. De vraies éponges. Ce n'était assurément pas une filière qui me convenait.

Je me suis inscrit, dès l'obtention de mon diplôme, à différents concours de la fonction publique car s'il y a bien une chose que nous a appris la fac, c'est à passer des épreuves. Des courtes, des longues, des écrites et des orales. L'étudiant sortant est normalement avantagé car il sait gérer son stress, préparer l'examen, optimiser son temps et se consacrer tout entier – parce qu'il faut bien le dire : il n'a que ça à faire de ses journées – à la réussite de son concours.

Un avantage tout relatif, finalement, car ce sont avant tout des étudiants qui se présentent aux épreuves. J'ai donc lamentablement échoué, une fois encore, et les résultats arrivaient petit à petit dans la boîte aux lettres familiale. Je ne serai pas plus postier que professeur des écoles, sans doute jamais fonctionnaire, au grand désespoir de mes parents qui, eux aussi, commençaient à trouver la situation un peu délicate.

Ce n'était pas une question d'argent, et encore moins une question d'amour : ma maman me garderait bien à la maison jusqu'à mes cinquante ans, s'il le fallait. C'était plutôt le regard des autres qui lui posait problème, leur regard sur elle, et sur moi.

Mon père n'en pensait pas moins, mais le montrait différemment. Maman était devenue une véritable secrétaire dévouée, qui découpait les offres d'emploi, prenait des rendez-vous pour moi et battait le quartier à la recherche désespérée d'une piste. Papa, lui, se contentait de grogner chaque fois que mon comportement oisif l'agaçait. Il tenait à ce que je garde le contact avec la vie laborieuse qu'il avait toujours connue et qui lui paraissait salutaire. Aussi, me confiait-il régulièrement les corvées qui étaient à ma portée, car en plus de me voir aussi inutile qu'un salon de jardin au pôle Nord, il me savait incapable de tenir un outil sans m'ouvrir une veine ou abattre une cloison par mégarde. Je tondais la pelouse, je rentrais le bois pour la cheminée...

La porte d'entrée s'est refermée en même temps que la fenêtre de mon navigateur internet et je m'apprêtais à descendre pour petit-déjeuner. Mais j'ai entendu maman crier mon prénom au bas de l'escalier :

- Mattéo ! Mattéo, viens voir !
- J'arrive m'man.
- C'est un courrier de la Préfecture de Police !
- 

J'avais déjà reçu les résultats du concours d'inspecteur de police : deux mille inscrits, cent-cinquante reçus pour les oraux et cinquante admis, dont je n'étais évidemment pas. Ils avaient poussé le vice jusqu'à indiquer que j'étais placé 1833<sup>e</sup> sur la liste d'attente, ce que maman avait jugé très positif, car c'était « déjà mieux que pour les autres concours ».

J'ignorais donc ce que pouvait contenir cette nouvelle enveloppe, mais je craignais déjà la découverte d'une fraude ou autre

vice de procédure qui m'aurait conduit à repasser les épreuves qui étaient parmi les plus désagréables et inintéressantes.

J'ai descendu les escaliers lentement, malgré les trépignements d'impatience de maman. Voilà encore une chose que l'on nous apprenait bien à l'université : être totalement blasé, même lorsque des résultats décisifs pour la suite de notre existence étaient à portée de main. En l'occurrence, rien de décisif ne pouvait sortir de ce courrier, et j'aurais aimé pouvoir le dire à ma mère pour prévenir sa probable déception. Je lui ai simplement fait une bise sur le front, et lui ai pris l'enveloppe des mains.

- Ouvre !
- Minute, maman, calme-toi un peu.

J'ai sorti la lettre de l'enveloppe. Elle m'était bien adressée et était à l'entête de la Préfecture de Police de Paris.

- Alors ?!
- ...

J'ai dû relire plusieurs fois le court texte pour être bien sûr d'en comprendre le contenu, à voix haute :

*Monsieur,*

*J'ai le plaisir de vous informer que suite à un recrutement exceptionnellement important d'officiers de police et de mouvements de personnels imprévus, vous avez été sélectionné dans*

*la liste d'attente pour prendre le poste vacant de lieutenant de police au commissariat du XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris.*

*Je vous prie de bien vouloir vous présenter au commissaire Junod qui vous prendra en charge et vous remettra les documents officiels le 22 mars prochain à neuf heures.*

*Veillez recevoir nos félicitations les plus sincères.*

Le tampon et la signature du Préfet de Police de Paris terminaient la lettre, qui m'est tombée des mains.

Les trépignements de maman s'étaient transformés en excitation émue.

- Tu te rends compte : le 22 mars, c'est lundi prochain !
- Je me rends compte que je vais prendre un poste sans avoir eu la formation.
- La formation ?
- Ben, normalement, il y a un an de formation à l'école de police, pour apprendre les rudiments du métier.
- Peut-être que ça commence par un stage de découverte ?
- Peut-être, mais dans ce cas, pourquoi parler d'un poste « vacant » au commissariat du XII<sup>e</sup> ?
- Tu as de la chance, en plus, le XII<sup>e</sup>, c'est pas très loin d'ici.
- Et comment, d'une liste d'attente interminable, j'arrive à être nommé directement sur ce poste ?

- Il faut que tu te trouves des vêtements corrects pour faire bonne impression au commissaire Jugnot.
- Junod.
- Tes chaussures sont encore mettables ?
- Maman, je t'en prie, je n'en suis pas à examiner les détails de ma tenue !
- Il faut que je téléphone à ton père à l'usine, il va être surpris !
- Ça...
- On dirait que tu n'es même pas content ?
- Je t'avoue que ça me laisse perplexe. Je ne m'y étais pas préparé.
- Tu as une semaine pour le faire... Bon, je vais téléphoner. À moins que tu ne préfères lui annoncer toi-même la nouvelle ?
- Oh non, vas-y, je te laisse faire. Et puis, ça a l'air de te faire tellement plaisir...

J'ai ramassé la lettre pour la relire une nouvelle fois, et chercher un détail qui pourrait trahir une mauvaise blague d'un copain, ou une arnaque quelconque. Mais tout semblait parfaitement authentique et réel dans ce courrier. Cela m'a plongé dans une réflexion intense, dont même la joyeuse conversation téléphonique de mes parents ne m'a pas tiré.

Lorsque maman est revenue auprès de moi, j'étais en train d'examiner le filigrane du papier à lettres à la lumière de la lampe de chevet du salon. « RF » pour République Française, c'était un papier tout à fait officiel. Maman m'a alors dit :



- Ça y est, Mat, tu enquêtes déjà ?

J'ai levé les yeux vers ell pour lui dire d'arrêter de me charrier, mais non, elle était sérieuse. Je n'ai pas voulu la peiner et je suis entré dans son jeu :

- *Lieutenant Mat*, s'il te plaît !

Le 22 mars, je me suis levé tôt et je n'avais pas beaucoup dormi. Une giboulée de grêle avait frappé les carreaux de ma chambre vers cinq heures du matin, et je n'avais pas pu fermer l'œil ensuite.

La perspective de la journée m'angoissait. J'ai vérifié une nouvelle fois sur internet l'itinéraire idéal pour me rendre au commissariat du XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Je ne savais pas où me garer. Ce genre de détail me pourrissait régulièrement la vie. Je n'avais pas l'âme d'un aventurier et j'aimais savoir où je mettais les pieds. Je me demandais d'ailleurs si c'était tout à fait compatible avec le métier que je m'apprêtais à exercer.

Il était de toute façon trop tard pour se poser la question, le rendez-vous avait lieu dans une heure, et j'étais déjà dans la voiture. Comme je le craignais, dans la rue du commissariat il n'y avait plus une place de libre. Enfin, si, une, mais je ne me voyais pas faire un créneau compliqué ici : si le commissaire me voyait par hasard manœuvrer, il se ferait immédiatement une mauvaise opinion de moi. La première impression, c'est important.

J'ai donc cherché un magasin avec un parking assez vaste pour y garer ma voiture. Je n'en ai pas trouvé à moins d'un kilomètre, et l'heure du rendez-vous approchait. Il ne s'agissait pas d'arriver en retard dès le premier jour, j'aurais l'air de quoi ?

J'ai pressé le pas, malgré la gêne occasionnée par mes nouvelles chaussures et mes vêtements bien trop sophistiqués pour faire de la marche rapide. C'est à ce moment que l'averse de pluie mêlée de grésil s'est déclenchée au-dessus de ma tête. Le parapluie était resté dans la voiture, avec, au passage, ma convocation, mais il était bien trop tard pour faire demi-tour, ma montre indiquait déjà 9h02 et il me restait trois cents mètres à parcourir.

En réalité, cinq cents mètres, parce que je m'étais trompé au moment de bifurquer au niveau du square. Il était donc 9h15, quand je suis arrivé devant l'établissement, trempé jusqu'aux os, le grésil dans les cheveux collé comme autant de pellicules disgracieuses et sales. En me voyant dans le reflet de la porte vitrée, je me suis presque fait peur.

Je suis entré quand même, en prenant l'air confiant et naturel des baroudeurs qui en ont vu d'autres. La secrétaire de l'accueil ne s'y est pas laissée prendre car elle n'a pu s'empêcher d'esquisser un sourire en me voyant entrer.

- Bonjour, me dit-elle, sale temps, n'est-ce pas ?
- Bah, c'est de saison, lui ai-je répondu d'un ton assuré.
- Que puis-je pour vous, monsieur ?
- Mattéo Lingo, j'ai rendez-vous avec le commissaire Junod, s'il vous plaît.
- À quelle heure ?

- Ahem ! C'est-à-dire que... Maintenant...
- Je vais voir s'il peut vous recevoir, je vous fais patienter une petite minute ? dit-elle en m'indiquant du regard une rangée de trois sièges en métal peints en rouge.
- Merci.

Le commissariat se tenait sur deux étages. L'accueil occupait une large partie du rez-de-chaussée sans utilité apparente. Quelques distributeurs de boissons et de friandises étaient posés dans un coin, près des fauteuils en acier. Une sorte de bar séparait le public des agents que l'on voyait de temps à autres demander quelque chose à la secrétaire de l'accueil ou faire une photocopie.

On distinguait par un balcon ouvert sur le hall des bureaux à l'étage, dont, sans doute, celui du commissaire où j'allais me rendre sous peu.

- Si vous voulez bien me suivre...
- Avec plaisir.

Elle m'a amené effectivement au second étage, dans un bureau tout au fond d'un long couloir. Mes chaussures détremées laissaient des traces et faisaient un bruit de girafe en caoutchouc pour nourrissons à chaque pas sur le carrelage impeccable et brillant.

Sur la porte du bureau était indiqué : « M. Junod – Commissaire divisionnaire de police », sur une plaque dorée. La porte était par ailleurs matelassée comme un fauteuil en cuir, sans doute à des fins d'insonorisation.

La secrétaire m'a laissé là, sur le pas de la porte, et je suis entré seul et mort de trouille chez le maître des lieux. Je ne l'ai pas aperçu tout de suite, parce que sous l'effet de la chaleur, mes lunettes encore humides de l'averse s'étaient embuées d'un coup, j'ai jeté un regard à droite et à gauche, avant de les retirer pour enfin voir le bureau du commissaire au milieu. Il m'a invité à m'asseoir, tout en inspectant ma tenue. Il devait craindre le pire pour son siège.

J'ai alors entrepris de retirer ma veste, mais je me suis aperçu soudain que j'avais d'énormes auréoles de transpiration sous les bras, suite à la marche forcée que j'avais dû faire pour ne pas arriver trop en retard. Je l'ai remise aussitôt, sous les yeux interrogateurs de mon hôte. Voilà pour la première impression.

- Sale temps, dis-je en tendant la main pour saluer l'homme qui se tenait assis en face de moi.
- Vous êtes venu à pied ?
- Je... Oui, ma voiture est... en panne.
- Ah... Fâcheux contre temps qui explique sans doute votre retard.
- Voilà ! Exactement.
- Bien, ce n'est pas grave, j'étais moi-même très occupé ce matin. Voyons, par quoi commençons-nous ?
- Je vais déjà me présenter : Mattéo Lingo, j'ai reçu de la part de la préfecture de police une convocation qui me demandait de me présenter à vous aujourd'hui.
- Je peux la voir cette convocation ?
- C'est qu'elle est restée dans ma voiture qui...

- ... est en panne ?
- C'est ça.
- Dans ce cas, montrez-moi au moins une pièce d'identité que je puisse vérifier que vous êtes bien qui vous prétendez être.
- Bien sûr, dis-je en lui tendant ma carte d'identité, dont la photo n'était plus très récente.
- Mattéo Lingo, c'est bien ça. Né en 1983, ça vous fait 26 ans, c'est ça ?
- Dans quelques mois, oui.
- Et vous avez passé le concours pour être inspecteur, enfin, lieutenant comme ils disent maintenant ?
- Oui, c'était quelque chose qui me tenait à cœur.

Il n'était pas utile qu'il sache le nombre de concours de la fonction publique auxquels je m'étais présenté.

- Mais, dites-moi, une chose m'intrigue : la formation à l'École de Police, vous l'avez suivie ?
- Justement, non, cela m'a paru bizarre aussi, d'être convoqué directement ici.
- Parce que moi, j'ai reçu également un courrier de la *pé-pé*, pardon, de la préfecture de police, qui me dit que vous arrivez aujourd'hui mais sans formation aucune et que je dois vous former sur le tas, comme on dit, enfin, vous voyez ce que je veux dire ?
- Oui : me former sans formation, en quelque sorte.

- C'est un peu ça. C'est étrange comme procédé, on ne m'avait pas encore fait le coup.
- Comme je vous le dis, ça m'a paru tout à fait étrange, à moi aussi.
- Ce qui est tout aussi bizarre, c'est que votre prédécesseur, le lieutenant Altier, un excellent élément, au passage, a été muté sans raison apparente à l'autre bout de la France. Son épouse n'était pas contente, mais il n'a pas eu le choix.
- Ah ?
- Et je veux bien croire qu'ils ont merdé au niveau des calculs d'effectifs à l'école de police l'année dernière, mais tout de même : m'envoyer un gars, ne prenez pas ça pour vous, vous êtes sans doute très compétent, mais un gars qui n'a pas eu de formation, c'est un peu fort de café.
- Je trouve aussi...
- Mais enfin, c'est comme ça, je ne vais pas cracher dans la main qui me donne à manger : j'ai besoin de vous ici, et j'espère que vous allez être rapidement opérationnel. Le seul souci, c'est que...
- Un souci ?
- Comme vous n'avez pas suivi l'entraînement aux armes, je ne peux pas vous laisser de flingue.
- Ah non ?
- Non, c'est interdit. D'ailleurs, j'ai bien reçu votre carte de police, mais pas votre permis de port d'arme, ni votre arme tout court.

- En même temps, vous ne devez pas vous en servir tous les jours, de votre arme de service.
- Moi ? Non, mais les inspecteurs, enfin les lieutenants, comme vous, si, ça peut arriver. Tiens, Altier, que vous remplacez, sur les cinq années où il est resté ici, il a pris trois balles, quand même, ce n'est pas rien.
- ...
- Mais enfin, ne paniquez pas, on va y aller doucement. Je vous remets donc ces documents, que vous voudrez bien me signer et remettre à la secrétaire en bas. Votre carte de police – il faudra mettre une photo, hein -, les menottes, avec les clefs, ça peut toujours servir...
- Je dois toujours avoir ça sur moi ?
- Vous n'êtes pas obligé de dormir avec, mais essayez de ne pas les perdre, après ça fait des histoires avec l'administration...
- Je tâcherai.
- Et je vous invite à revenir dès demain, on est en train de faire repeindre votre bureau, Altier était fumeur et les murs se sont dégradés à une vitesse... Et je vous parle pas de l'odeur. Vous fumez ?
- Non.
- Tant mieux. Donc, à demain, dit-il en se levant et en me tenant la main.
- À demain, dis-je en me levant à mon tour et en le remerciant vivement d'un geste de la tête.



Le grésil dans mes cheveux avait fondu, et j'ai crépi de gouttelettes d'eau les documents qui restaient sur le bureau du commissaire.

Il épongea rapidement les dégâts avec de l'essuie-tout qu'il a sorti de son tiroir et m'a fait signe de m'en aller, en masquant son agacement.

Je tenais en main tout ce que M. Junod m'avait donné, en prenant garde de ne rien laisser tomber dans le couloir. Dès que j'ai trouvé un siège, je me suis assis pour faire un peu de tri là-dedans et ai signé les documents pour les remettre aussitôt à l'accueil, en partant. Une affaire rondement menée.

En repassant, en voiture, devant le commissariat, qui était sur mon chemin, j'ai reconnu au loin M. Junod qui s'apprêtait à traverser sur un passage piéton. Je devais m'arrêter et lui céder le passage, mais il m'aurait sans doute reconnu, et aurait vu que ma voiture n'était pas en panne. J'ai donc accéléré, en baissant la tête pour ne pas qu'il ait le temps de voir mon visage. Dans le rétro, j'ai vu à ses gestes qu'il n'était pas très content. Au moins, il ne m'avait pas reconnu...

Maman m'attendait dans le garage, le sourire un peu inquiet qui signifiait : « pourvu que tout se soit bien passé ».

Je lui ai raconté cette première journée en omettant les détails compromettant qui n'auraient pas manqué de l'ennuyer et pour lesquels elle se serait sentie obligée de me prodiguer moult conseils et recommandations. Je lui ai montré ma carte de police, avec le photomaton que je venais de faire avant de revenir, barrée de bleu et de rouge et estampillée par le ministère de l'intérieur.

Cela l'a ravi au plus haut point, et ses réactions m'ont amusé et m'ont fait oublier le pétrin dans lequel j'étais sans doute en train de m'embarquer.

Le soir même, en regagnant ma chambre, je me suis connecté à Meetic. Depuis des années sur ce site, je ne parvenais qu'à rencontrer des filles bizarres ou des vieilles en quête d'un gigo-lo. C'était vraisemblablement dû à mon statut d'étudiant qui me catégorisait trop dans le genre « jeune con aux multiples aventures ».

J'ai modifié mon profil en mettant comme avatar<sup>2</sup> de forum une photo de Clint Eastwood dans l'inspecteur Harry.

Dans la zone *profession*, j'ai inscrit fièrement : *Lieutenant de police*.

---

<sup>2</sup> Image utilisée pour représenter une personne sur internet

Mon premier réflexe le matin en me levant a été de consulter mes messages privés sur Meetic. Et comme je le pressentais, j'en avais reçu un, d'une fille qui portait le pseudo « Morgane95 ». Je mourais d'envie d'ouvrir le message et de consulter le profil de ma correspondante de la nuit, mais mon réveil n'avait pas sonné à l'heure prévue, et il était déjà terriblement tard. Je ne pouvais décidément pas arriver en retard une seconde fois.

J'ai pris mon petit-déjeuner en catastrophe dans la voiture, et suis allé me garer directement sur le parking du supermarché de la veille, pour gagner du temps. Même s'il était à un kilomètre du commissariat, j'étais sûr de pouvoir m'y garer rapidement et facilement.

Je suis arrivé à l'heure, cette fois, et j'ai reconnu l'hôtesse d'accueil, qui m'a reconnu elle aussi. Bizarrement, je trouvais que le pseudo Morgane95 lui irait à ravir. À moins bien sûr que le 95 ne désigne un tour de poitrine, mais je penchais plutôt pour le département.

Je me suis adressé à elle en essayant de ne pas laisser dériver mon regard sur ces considérations géographiques, elle m'a gentiment indiqué l'emplacement de mon bureau et m'a précisé que le commissaire Junod passerait me voir dès son arrivée.

Quelques secondes plus tard, j'étais dans mon bureau fraîchement repeint en blanc cassé. Il planait une odeur de vieux tabac et de peinture neuve et le mobilier était vieillissant : un bureau en métal avec trois tiroirs dont les coulisses étaient usées et grinçantes, une armoire gris foncé avec quatre étagères et des portes en plastique en accordéon, un siège de bureau à roulettes un peu plus récent que le reste.

Tout était vide à l'exception du bureau, sur lequel trônait un ordinateur qui n'avait visiblement pas servi depuis longtemps. Le clavier était parsemé de tâches de café et de brûlures de mégots. Le plastique blanc du moniteur était devenu gris-beige et l'écran était recouvert d'une couche de saleté que même les traces de doigts ne faisaient pas oublier.

Je l'ai quand même allumé, pour voir s'il fonctionnait, et peut-être trouver sur le disque ou sur un éventuel intranet un peu de documentation pour me mettre dans le bain.

Je me suis assis sur mon siège, en attendant que l'ordinateur démarre, et j'ai regardé cette pièce qui allait peut-être devenir mon décor quotidien pour des dizaines d'années. Décidément, je n'arrivais pas à m'y faire. Est-ce qu'on passe toujours si soudainement de la vie larvée d'étudiant à la vie active ? Est-ce que cette inquiétante sensation d'inexpérience était normale ou devais-je prendre mon courage à deux mains pour refuser d'aller plus loin sans formation ? Et sans flingue ! Non que le fait de posséder une arme me rassurerait, au contraire, je serais capable de me tirer dans le ventre rien qu'en dégainant le soir avant de me coucher, mais que l'on envoie des policiers dans la nature

sans formation et sans les armes de service me semblait parfaitement scandaleux.

J'en étais à ces réflexions quand le commissaire est entré en trombe dans mon bureau, sans frapper. Mon ordinateur n'avait toujours pas démarré, mais il faisait un bruit de machine à laver mal réglée.

- Lingo ! Vous voilà installé ?
- Comme vous le voyez. J'arrive à l'instant.
- Parfait, bienvenue parmi nous.
- Merci, je...
- Nous avons du pain sur la planche, figurez-vous que votre première affaire est arrivée pendant la nuit.
- Quoi... Déjà ?
- Eh oui mon vieux, on ne chôme pas ici...
- C'est que... Je pensais recevoir un minimum de formation, peut-être me documenter, être en binôme avec quelqu'un...
- Les binômes, c'est quand on est à l'école, ici, on n'a pas les moyens de doubler. Mais rassurez-vous, je ne vous mettrai pas en situation dangereuse... Au début.
- Dans ce cas, je vous écoute, de quoi s'agit-il exactement ?
- D'un meurtre.
- D'un meurtre ?
- Oui, non, mais ne vous inquiétez pas, c'est une affaire toute simple. Enfin, d'après les premiers éléments que

j'ai eus. Il est probable que ce soir vous reveniez avec le coupable entre les mains. L'histoire de quelques heures.

- Ah bon ? Il y a des affaires « faciles » ?
- Clairement, oui. Là, on a un beau crime bien ficelé, donc le meurtrier a vraisemblablement fait un faux pas quelque part, un oubli, et il s'agit juste de retrouver sa trace quelque part. Un indice, une empreinte, quelque chose qui nous permettra de le confondre et de fouiller dans nos fichiers de récidivistes. Le plus souvent, c'est un gars qui est déjà connu des services de police.
- D'accord, mais, concrètement ? Je fais quoi ?
- Concrètement, vous allez prendre une voiture banalisée - adressez-vous à la secrétaire de l'accueil -, vous rendre sur les lieux et chercher avec l'équipe scientifique qui est déjà sur place, quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie.
- Ah, il y a déjà du monde sur place ?
- Oui, le... le corps a été découvert tôt ce matin par la concierge de l'immeuble, elle nous a appelés aussitôt, les gars qui étaient de garde sont allés voir et ont commencé le boulot. Mais l'enquête est sous votre responsabilité, c'est à vous que seront envoyés les éléments, et c'est à vous que les policiers sur place rendront compte. Un conseil : montrez-leur bien que vous êtes le patron. Les gars de la scientifique traînent toujours des pieds pour faire nos analyses, ils croient qu'on leur fait analyser n'importe quoi n'importe comment pour les emmerder. Évidemment, moins on leur en donne, plus ils se la coulent douce, donc ils font tout pour nous dissuader de leur envoyer des trucs.
- Bien... Et c'est où exactement ?

- Avenue Dausménil, je ne sais plus le numéro, mais vous trouverez bien : là où il y a des bagnoles de flics.
- Forcément.
- Voilà, et vous venez me raconter après, hein ?

Et il est parti aussi vite qu'il était venu.

L'ordinateur avait enfin démarré et j'ai juste vérifié que j'avais bien une connexion à internet avant de retourner voir la fille de l'accueil.

Sur son badge était indiqué son prénom en tout petit, mais en regardant avec attention, j'ai réussi à lire : Jessica. Pouvait-on prendre Morgane95 comme surnom sur internet quand on s'appelait Jessica ?

- Je peux vous aider ? me dit-elle sèchement alors que j'avais les yeux encore fixés sur son badge, ce qui, je m'en rendais compte maintenant seulement, pouvait lui laisser penser que je m'intéressais à la partie numérique de son éventuel pseudo.
- Pardon, oui, je... Le commissaire Junod m'a prié de m'adresser à vous pour obtenir une voiture de service. Je pars en mission, dis-je en souriant pour détendre l'atmosphère.
- La 307 n°28, au sous-sol, répondit-elle, encore visiblement agacée, en me tendant un porte-clés.
- Très bien, merci.

Je me dirigeais vers la sortie, penaud, quand elle m'a hélé :

- Par l'ascenseur, ici ! En montrant du doigt l'endroit adéquat.

J'ai pris cet ascenseur pour aller jusqu'au niveau -1 et j'y ai trouvé une dizaine de voitures blanches, dont une, immatriculée 28 HHP 75, qui a clignoté de tous ses feux lorsque j'ai appuyé sur la clef que j'avais en main.

J'ai toujours détesté conduire les voitures des autres. Il me faut plusieurs semaines avant de trouver tous mes repères et apprécier les distances convenablement dans une voiture que je prends quotidiennement. Dans une voiture inconnue, ma conduite reste donc imprécise, voire dangereuse, car je passe mon temps à régler le rétro, avancer le siège, chercher le levier de vitesse et les pédales. Je ne suis pas à l'aise.

J'ai d'ailleurs raté mon permis quatre fois à cause de ça. J'avais effectué toutes mes leçons sur une Peugeot 206 à laquelle je commençais seulement à m'habituer au bout de vingt-cinq heures de conduite. Le jour de l'examen : une Citroën Saxo. La tuile. Surtout que les Citroën, c'est n'importe quoi au niveau des commandes au volant. Aucune logique. Donc il m'a fallu les deux premières fois pour trouver les clignotants, pourtant au même endroit que d'habitude, mais je les cherchais ailleurs. Les deux suivantes pour me rendre compte d'où s'arrêtait le capot, parce que dans ces satanés nouvelles voitures, on ne voit plus le capot quand on est assis au fond du siège conducteur, c'est nul.

La 307 banalisée de la police n'échappait malheureusement pas à la règle : une fois installé et les rétros réglés, je devais me rendre à l'évidence : je n'avais aucune idée de la longueur du capot. Il allait falloir improviser. Je suis sorti du sous-sol sans



trop de mal, une pente assez sévère débouchait sur la rue, mais j'ai réussi à ne pas caler. Heureusement, c'était une diesel. En revanche, l'entrée était gardée par une barrière type « passage à niveau » et je n'avais aucune idée de la façon de l'ouvrir. Peut-être que la secrétaire ne m'avait pas donné la télécommande qui ouvre la barrière, pour se venger de mon regard ostensible vers son décolleté ? Tant pis, j'aviserais au retour.

Je suis arrivé rapidement sur les lieux du crime ; j'aurais aussi bien pu y aller à pied, en fait. Quelques voitures de police étaient effectivement là, j'en comptais deux ou trois. L'une d'elles ressemblait à la mienne mais aucun signe distinctif ne permettait de la différencier d'une voiture civile. Je me suis garé en double file, en brandissant non sans fierté ma toute nouvelle carte de police à l'agent qui se chargeait de la circulation un peu perturbée par l'évènement. Il m'a salué poliment.

Je suis monté à l'étage, où visiblement la scène se tenait, des fonctionnaires de police allaient et venaient et paraissaient affairés. J'ai demandé à l'un d'eux de m'indiquer l'endroit exact du crime, ce qu'il a fait d'un signe de la main.

À l'intérieur, l'ambiance était différente, plus calme et plus pesante. Des agents époussetaient méticuleusement une poignée de porte dans l'espoir, sans doute, de faire apparaître des empreintes. Un homme en blouse blanche, portant des lunettes, se tenait debout au-devant d'une table en bois, l'air préoccupé.

- Bonjour, lui dis-je en tendant ma carte, lieutenant Mat.
- Bonjour... dit-il en restant absorbé par ses pensées.

Sans me regarder, il a ajouté :

- Mais rangez votre carte, il n'y a que dans les téléfilms de TF1 qu'on fait ça, surtout entre flics, et puis vous la tenez à l'envers.

J'ai rangé ma carte, en constatant qu'effectivement, je lui avais présenté la tête en bas...

- Le commissaire Junod m'a prévenu de votre arrivée, je vous ai reconnu tout de suite.
- Ah ?

Soudain me revenaient les recommandations du commissaire : être sûr de moi, ne pas me laisser impressionner...

- Bien, puisque vous savez qui je suis, racontez-moi donc ce qu'il s'est passé.
- Voyez vous-même, dit il en me montrant la table devant laquelle il se tenait.

Je n'avais pas fait attention à ce que l'homme en blouse blanche regardait sur la table. C'était un morceau de viande sanguinolent, placé à côté d'un tas de poussière gris. Une mare de sang s'étendait sur la surface de la table et quelques gouttes avaient ruisselé par terre.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je dit d'un air dégoûté.
- Ça ? C'est la victime, mon cher ami,. Ou du moins ce qu'il en reste.
- La victime ?
- Le corps, si vous préférez.

J'ai jeté un œil sous la table, et autour de moi, pour voir à quoi l'homme faisait allusion, mais il semblait bien que c'était du morceau de viande dont il parlait.

- Quoi ?
- Ce que vous voyez là est un foie... Un foie humain. Et le tas de cendres à côté, c'est encore un peu tôt pour le dire, mais je ne serais pas étonné que cela soit des cendres issues d'une crémation.
- Une ?
- Une crémation, des cendres d'un cadavre qu'on aurait brûlé, quoi.

J'ai cherché une chaise pour m'asseoir, et je me suis effondré dessus. Cet homme était en train de me dire que la victime de ma première affaire, « toute simple », avait été incinérée non sans avoir été préalablement soulagée de son foie. Et le tout avait été déposé là, sur une bête table dans un immeuble de la rue Dausménil.

J'ai essayé de reprendre mes esprits en regardant un peu ailleurs. Des hommes fouillaient partout, dans les tiroirs, les armoires, soulevaient les tapis. Je me suis alors souvenu de l'autre indication du commissaire : l'auteur a forcément fait une erreur, laissé une trace, et c'était mon rôle aujourd'hui de la trouver.

- Je peux embarquer tout ça ? Me demande l'homme en blouse blanche.
- Je vous demande pardon ?
- Je suis le médecin légiste, je vous ai attendu avant d'embarquer la marchandise pour l'analyser tranquillement au labo. Vous avez bien observé l'emplacement du foie

et des cendres ? Peut-être que cela a une signification, ou au moins une importance.

- De qui s'agit-il ?
- Vous voulez dire la victime ? Je vous avoue que la seule vue de son foie ne me donne que peu de renseignements sur lui. À part peut-être qu'il était hépatique, voyez cette couleur pâle ici, et l'emplacement de la veine sus-hépatique gauche...
- C'est bon, c'est bon, j'ai vu tout ça, vous pouvez l'emmener.
- Je vous envoie les infos dès que j'ai du nouveau.
- Très bien.

Je me suis levé pour faire le tour de l'appartement, en observant le travail des policiers. Intérieurement, je me disais qu'un œil neuf comme le mien pouvait avoir un intérêt dans ce genre de circonstances. Après tout, il suffisait d'avoir un peu de jugeote et de capacité d'observation pour tomber sur l'indice déterminant. Un peu de chance aussi peut-être.

Dans la cuisine, impeccablement rangée, je me suis retrouvé seul et j'ai pu me sentir un peu mieux après avoir bu une gorgée d'eau au robinet. En me penchant pour boire, j'ai vu en-dessous du micro-ondes, qui était posé sur un plan de travail juste à côté, une ombre bizarre. Je me suis approché et j'ai cherché un objet qui me permettrait d'attraper chose. Avec une cuillère en bois, j'ai pu la faire glisser et sortir de son trou, c'était un couteau. Un couteau de cuisine d'une belle taille, comme chaque cuisinier possède pour couper de la viande. En soi, rien de suspect dans une cuisine, mais il avait semble-t-il échappé à l'observation des autres policiers.

J'ai appelé l'un d'entre eux pour lui faire part de ma découverte.

- S'il vous plaît ?
- Oui, inspecteur ?
- Lieutenant.
- Pardon.
- Pas grave. Vous voudrez bien me faire analyser cet objet ? Dis-je en lui tendant le couteau.
- C'est que...
- Cela vous pose un problème ?
- Non pas du tout, mais...
- Vous n'allez pas faire toute une histoire pour faire analyser ce couteau, si ?
- Ce n'est pas la question, mais c'est simplement que...
- Prenez ce couteau et faites-moi le plaisir de l'analyser, j'ai d'autres pièces à visiter.

Et je ne lui ai pas laissé le choix. Ferme et définitif, comme le commissaire me l'avait conseillé.

J'ai continué mon inspection minutieuse des autres pièces, mais, manifestement, mes collègues étaient déjà passés avant moi, et je n'ai rien trouvé d'intéressant à noter ou faire analyser. Il était temps de rentrer au bureau, et d'attendre les résultats des premières analyses, et les conclusions du légiste.

J'ai salué tout le monde – être ferme n'empêchait pas d'être poli, même avec ses subalternes – et j'ai repris ma voiture.

Il restait ce problème de barrière à l'entrée du sous-sol du commissariat. J'ai fait un premier passage pour reconnaître les lieux, et j'ai vu une voiture s'y engouffrer juste devant moi. La barrière s'est ouverte toute seule devant elle. Clairement, il devait y avoir une télécommande que je n'avais pas.

J'ai fait le tour du quartier et, pour ne pas perdre la face devant la secrétaire de l'accueil, j'ai attendu, garé sur le côté, qu'une autre voiture de police s'engage dans l'entrée. En la suivant de près, j'aurais le temps de passer avec elle avant que la barrière ne se ferme.

Par chance, j'ai vu arriver dans mes rétros une voiture de police, une vraie, avec l'autocollant « POLICE » sur le capot, je ne pouvais pas me tromper. J'ai déboîté juste derrière elle et l'ai suivie, en prenant garde à la longueur estimée de mon capot, dont je ne voyais toujours pas le bout.

Dès qu'elle s'est engagée dans la descente du sous-sol du commissariat, j'ai braqué d'un coup sec pour passer rapidement sous la barrière encore ouverte. Tellement sèchement que ma roue arrière-droite a heurté le terre-plein sur lequel était fixé le mécanisme de la barrière automatique. Comme j'étais en pleine accélération, la voiture s'est soulevée de l'arrière, pendant que la roue avant-droite longeait une bordure horizontale... Ma voiture est partie en tonneau dans la descente, et a fini sa course sur le toit, contre la voiture de devant, en travers de la pente qui menait au garage du sous-sol du commissariat.

Je suis sorti, l'air effaré, et le conducteur de la voiture de devant a fait de même. C'était le commissaire.

- Mais bon sang, qu'est-ce que vous avez foutu ?!
- Je crois que j'ai un peu loupé mon entrée.

- Un peu ? Mais regardez, les deux bagnoles sont bonnes pour la casse !
- Les deux ? Non peut-être pas, ai-je dit en faisant mine, maladroitement, de redresser un bout de tôle du coffre de sa voiture.
- Allez prévenir Jessica pour qu'elle envoie une dépanneuse, je vais essayer de bouger la mienne comme je peux. Ah, on peut dire que vous commencez bien, vous !
- Je suis confus. Je vais voir Jessica. Vraiment, désolé...
- Disparaissez !

J'ai couru jusqu'à l'entrée du commissariat, la secrétaire était en train de faire des photocopies.

- Ahem, excusez-moi ?
- Oui ?
- Est-ce que vous pourriez appeler une dépanneuse, il y a eu un problème dans l'entrée du sous-sol.
- Un problème ?
- Il y a une voiture sur le toit.
- Comment ?
- C'est une histoire compliquée, le commissaire Junod m'a dit de faire vite. Vous pouvez faire ça ?
- Eh bien, oui, je vais chercher ça dans l'annuaire, mais...
- Autre chose : la barrière...

- Eh bien quoi, la barrière ?
- On l'ouvre comment ?
- Ben... en appuyant sur le bouton.
- Le bouton de quelle télécommande ?
- Ce n'est pas une télécommande, c'est un bouton, qui est à côté de la barrière. On baisse la vitre, on appuie sur le bouton. Quoi... C'est vous qui avez mis la voiture sur le toit ? Vous ne saviez pas comment rentrer ?
- Moi ? Mais non voyons, c'est absurde.

Elle s'est retournée en cachant un sourire narquois. Non, finalement, elle n'avait pas une tête à s'appeler Morgane95.



La dépanneuse était en train de dégager les deux voitures sous le regard et les recommandations du commissaire dont l'agacement était visible même depuis la fenêtre de mon bureau.

En attendant les résultats du labo, et le rapport du légiste, je ne pouvais pas avancer sur cette affaire. J'ai donc fouillé sur l'ordinateur pour me faire un petit vernis culturel sur cette profession que je connaissais bien peu et qui était pourtant la mienne depuis ce matin. Le site intranet du commissariat était réduit à sa plus simple expression. On y trouvait seulement les numéros de téléphone importants, un ou deux modèles de formulaires qui ne m'étaient, pour l'instant, d'aucune utilité...

Sur le disque dur, j'ai trouvé quelques documents de mon prédécesseur qui n'était visiblement pas une flèche en informatique, ni en orthographe. Ses fichiers étaient truffés de fautes, et la mise en page de ses rapports laissait franchement à désirer. Cela dit, j'ai gardé ça dans un coin pour m'en servir comme modèle plus tard. Le fichier le plus récent datait de quelques semaines.

J'avais à peu près fait le tour du contenu de l'ordinateur quand le téléphone a sonné. C'était le médecin légiste.

- Lieutenant Lingo ?
- Lui-même.
- Je voulais vous faire part des mes conclusions par téléphone avant de vous envoyer le rapport par courrier.
- Je vous écoute.
- J'ai examiné en détail l'organe et le tas de cendres que nous avons trouvés ce matin. On ne peut pas à proprement parler d'autopsie vu ce qu'il reste du corps, mais on peut quand même dire que la victime était malade du foie. L'organe a été retiré du corps de façon très propre, je dirais même professionnelle.
- Propre ? Cela m'a plutôt fait penser à une ignoble boucherie.
- Détrompez-vous, le foie est quasiment intact. J'estime l'heure du décès entre 22h00 et 3h du matin, cette nuit. Avec si peu d'éléments, il m'est difficile d'établir l'horaire avec certitude.
- Et le tas de cendres ?
- Le tas de cendres est également très intéressant. Comme je vous le prédisais tout à l'heure, il s'agit bien de restes humains calcinés. La quantité et le poids des cendres correspondent à un homme de corpulence moyenne, ce qui cadre également avec la taille du foie.
- On sait qui est la victime ?

- La concierge m'a confié des effets personnels du propriétaire de l'appartement et j'ai fait des recouplements avec l'ADN prélevé sur le foie de la victime : il s'agit bien de la même personne, un certain Roger Lideur, modeste employé de banque sans signe particulier. Pas de famille connue.
- Des ennemis ?
- L'examen de son foie ne m'a pas renseigné là-dessus.
- Vous dites pourtant qu'il n'a pas de famille.
- C'est la concierge qui me l'a affirmé, pas l'autopsie. Le reste, c'est votre boulot, pas le mien.
- Et le couteau ?
- Le couteau ?
- Celui pour lequel j'ai demandé une analyse ?
- C'est le labo qui va s'en charger. Je n'autopsie pas les couteaux.
- Vous avez fini d'ironiser ?
- J'arrête dès que vous cesserez les questions idiotes.
- Quand aurai-je votre rapport écrit ?
- Demain.
- Merci et au revoir.

Ce médecin commençait à me prendre de haut et je détestais ça. J'avais bien conscience de ne pas être à la hauteur, mais était-ce totalement ma faute ?

Enfin, je connaissais l'identité de la victime, je devais maintenant sans doute m'informer sur les détails de son existence.

J'avais justement vu sur l'intranet tout à l'heure qu'un service était chargé de ce genre de tâche. J'ai composé le numéro.

- Bonjour, Lieutenant Mat.
- Bonjour.
- Pardonnez-moi, je débute, est-ce bien à vous que je dois m'adresser pour les renseignements sur les personnes ?
- Les personnes ?
- En l'occurrence, une victime, décédée ce matin dans son appartement et dont j'aimerais connaître les détails de sa vie.
- Alors, oui, c'est bien à nous de faire ça.
- Très bien, il s'agit de Roger Lideur, domicilié rue Dausménil, au 12.
- C'est noté.
- Quand aurai-je de vos nouvelles ?
- Le rapport complet sera demain sur votre bureau.
- Très bien, merci.
- Je vous en prie.

J'étais stupéfait par la rapidité des services qui gravitent autour de la police. Si les enquêtes piétinaient souvent, ce n'était sans doute pas à cause de lenteurs « techniques », mais bien parce que la difficulté résidait dans l'enquête elle-même, la compréhension des mobiles et la recherche de l'assassin. Et c'était précisément mon job que de trouver tout cela.

Une légère angoisse montait en moi à ce sujet quand le commissaire est entré dans mon bureau. Il avait l'air encore passablement contrarié, mais moins que tout à l'heure.

Il m'a demandé où l'enquête en était et mes impressions pour ce premier jour au commissariat. Je voyais qu'il s'efforçait de ne pas aborder l'épisode douloureux des voitures accidentées pour me ménager. Je lui ai raconté ce que je savais, le rapport oral du légiste, et l'analyse en cours du couteau trouvé dans la cuisine.

Il m'a encouragé et a semblé surpris de mon initiative d'appeler le service des renseignements pour en savoir plus sur la victime. Au moins, je n'aurai pas tout raté pour cette première journée de vie active.

Quand il a quitté mon bureau, j'ai continué de m'installer doucement à mon poste de travail. J'ai récupéré des crayons, du papier et du petit matériel de bureau auprès de la secrétaire de l'accueil. J'ai rangé ça proprement dans mes tiroirs tout en réfléchissant à mon enquête, sans toutefois progresser d'un pouce.

Le soir, en rentrant à la maison, je n'ai pas pu couper à l'explication en détail de tout ce que j'avais fait à maman. Elle s'est étonnée de l'attribution si rapide de ma première enquête, a frémi en écoutant ma description de la scène du crime, a détesté le passage avec les voitures. Puis elle m'a donné son avis sur l'enquête elle-même, pour m'aider sans doute :

- C'est sans doute un cinglé qui a fait ça. Maintenant, on n'entend plus que ça à la télé.

Mais je n'avais plus du tout envie de parler de ça à cette heure, je ne pensais plus qu'à une chose, depuis que j'avais quitté mon bureau, c'était au message de Morgane95 qui m'attendait sur mon PC dans ma chambre.

Je me suis connecté et je l'ai ouvert en toute hâte. Il était court, il était bref, mais il était encourageant :

*Salut, moi c'est Morgane95, ça fait un moment que j'ai repéré ton profil, mais je n'osais pas prendre contact. Si tu veux, envoie-moi un MP<sup>3</sup>, on pourrait faire plus ample connaissance.*

---

3 Message Privé

Après un échange de quelques messages privés, nous sommes convenus, Morgane<sup>95</sup> et moi de nous rencontrer le lendemain soir, dans un café que nous connaissions tous les deux, non loin du commissariat.

J'ai mis un peu de temps à m'endormir, car ma vie qui avait été si calme et lente jusqu'ici s'accélérait d'un coup, tant sur le plan personnel que sur le plan professionnel. J'ai ressassé en boucle la manière dont j'allais bien pouvoir aborder cette fille, et j'ai revu les images morbides et funèbres de l'affaire dont j'avais la responsabilité. J'ai fini par m'endormir en me disant que je devais aller interroger cette concierge, puisqu'elle seule, visiblement, fréquentait la victime dans le privé.

Le lendemain matin, le réveil a été difficile. Il me manquait trois ou quatre heures de sommeil pour être pleinement opérationnel. Dans ces circonstances, j'ai tendance à être confus et désorganisé. Déjà quand j'ai toutes mes facultés, je ne suis pas brillant...

Le commissaire Junod m'a paru avoir aussi bien dormi que moi. Des auréoles foncées soulignaient ses yeux à peine visibles sous leurs lourdes paupières. Il y a des jours comme ça où l'on a l'impression que personne n'a pu trouver le sommeil : marchand de sable en rupture de stock.

Comme si je travaillais là depuis dix ans, je suis arrivé dans mon bureau et j'ai pris place à mon poste en allumant l'ordinateur. Je n'avais rien à y chercher, mais c'était un automatisme. Chez moi, l'ordinateur était allumé jour et nuit pour télécharger des films et de la musique sur e-mule<sup>4</sup>.

Deux rapports avaient été disposés sur mon bureau, dans la corbeille « Arrivée » de mon courrier.

Le premier était celui du légiste. J'en connaissais le contenu, mais je l'ai feuilleté quand même pour m'assurer que je n'avais pas oublié un détail important de la conversation téléphonique que nous avons eue la veille.

Le médecin avait pris des photos du foie et du tas de cendres en les annotant de façon précise. Je ne comprenais pas la moitié des termes médicaux qui étaient utilisés, mais les conclusions et les analyses étaient rédigées dans le soucis de se faire comprendre par un néophyte. C'était un travail remarquable, professionnel, mais qui ne m'apportait au final que très peu d'éléments pour avancer dans l'enquête. Le tas de cendres contenait des restes humains calcinés dont l'ADN correspondait à celui du foie et la preuve était établie qu'il s'agissait de Roger Lideur, locataire du domicile dans lequel ces éléments avaient été trouvés.

---

4 Logiciel de téléchargement « peer-to-peer » servant notamment à partager illégalement des contenus protégés par les droits d'auteur.



Le second rapport était celui des renseignements généraux, à propos de la victime. Lui aussi était très complet et parfaitement documenté, mais tout aussi inutile, tant les renseignements qu'il comportait me semblaient banals et d'aucune façon utilisables pour comprendre les faits.

Roger Lideur, 28 ans était un employé du Crédit Agricole depuis six ans, bientôt sept. Casier judiciaire vierge. Il n'était adhérent d'aucune association, d'aucun parti politique. Bac +2, DUT « gestion des entreprises et des administrations », scolarité sans histoire. Un voyage à l'étranger en 2005, aux USA. Fils unique, parents décédés. Pas de famille connue. Le dossier était complété des informations qui figuraient sur sa carte d'identité : date et lieu de naissance, taille, photo.

En bref, un anonyme innocent frappé par la violence sanginaire d'un meurtrier champion du scalpel. Un médecin peut-être ? Un boucher ? Comment le savoir ?

Comme j'en avais eu l'intuition la veille avant de m'endormir, j'ai pris rendez-vous avec la concierge pour lui poser quelques questions. Par chance, elle était là ce matin, et je me suis donc déplacé jusqu'à chez elle, à pied, pour l'interroger. Il était inutile de prendre une voiture de service pour parcourir les quelques centaines de mètres qui me séparaient du lieu du crime.

Je l'ai trouvée devant l'immeuble, un balai dans une main, et dans l'autre une poubelle qu'elle rentrait dans les locaux communs de l'immeuble. Je me suis approché d'elle et lui ai tendu ma carte de police en disant :

– Inspecteur Mattéo Lingo !

Elle a lâché sa poubelle, a jeté un œil surpris dans ma direction, puis a regardé ma carte. J'ai vu dans son regard une certaine gêne, elle a incliné la tête sur sa droite, discrètement,

comme si elle ne voulait pas que je remarque son geste. Puis je me suis aperçu qu'elle essayait de voir ma photo sur la carte que j'avais encore présentée la tête en bas.

- Excusez-moi, ai-je dit en retournant ma carte.
- Pas de mal.
- Vous êtes bien la concierge de cet immeuble ?
- C'est bien moi.
- Est-ce que je peux vous poser quelques questions ?
- Faites seulement.
- Quoi, ici ?
- Ah ? Vous voulez peut-être vous asseoir ? Je ne pensais pas que ça durerait longtemps.
- Ce n'est pas ça, c'est que notre conversation ne concerne pas forcément les passants.
- Vous avez raison, entrons chez moi.

Elle m'a indiqué une porte en m'invitant à la franchir. Son appartement était minuscule et j'ai compris qu'elle ne devait pas souvent y inviter du monde. Je me suis installé dans la cuisine où il y avait une très petite table et deux chaises. Une fois tous les deux assis à table, toute la pièce semblait occupée. Les dossiers de nos chaises respectives étaient en appui sur les murs opposés de la cuisine et pourtant j'avais à peine la place de loger mes genoux sous la table.

- Je viens bien sûr vous parler de l'un des locataires de votre immeuble, un certain Roger Lideur. Le connaissez-vous ?
- Le connaître, c'est beaucoup dire. Je savais qui il était et où il habitait dans l'immeuble. Maintenant, je n'ai jamais mangé avec lui non plus, hein ?!
- C'est vous qui avez appelé la police hier ?
- Oui, c'était dans la nuit d'avant-hier à hier, en fait. J'ai entendu du bruit dans l'escalier. Inhabituel à cette heure, il devait être trois heures du matin. J'ai paniqué, j'ai essayé de me rendormir mais sans succès. Une demi-heure plus tard, je n'entendais plus rien, j'ai fait un petit tour dans les couloirs pour m'assurer qu'il n'y avait rien. La porte de Monsieur Lideur était entrouverte. Je ne suis pas curieuse, mais j'ai jeté un œil à l'intérieur et j'ai vu ce drôle de truc sur la table. Je n'ai rien touché et j'ai tout de suite appelé la police.
- La veille, vous aviez vu Monsieur Lideur rentrer chez lui ?
- Non, mais je le vois rarement rentrer. Vous savez, je ne passe pas mon temps à vérifier les allées et venues de chacun dans l'immeuble. Et il se trouve que lui rentrait toujours au moment où je prends mon repas du soir.
- Était-il souvent accompagné ? Il avait une petite amie ? Des copains ?
- Toujours seul. C'est à se demander si les filles l'intéressaient, si vous voyez ce que je veux dire.
- Vous pensez qu'il était homosexuel ?
- Oh moi, je dis ça je dis rien. Simplement, on ne l'a jamais vu avec une fille.

- Et avec un garçon ?
- Non plus.
- Pas d'amis, donc ?
- Pas qui venaient ici.
- Ses loisirs ?
- Comment voulez-vous que je le sache ?
- Je ne sais pas, vous avez pu voir un détail, des vêtements de sport...
- Ah maintenant que vous le dites, il avait une raquette de tennis, au début...
- Au début ?
- Les premières années, il sortait régulièrement avec un sac qui contenait une raquette.
- Et après ?
- Après, il a arrêté. En tout cas, je n'ai plus vu sa raquette depuis plusieurs années.
- Vous savez pourquoi il a arrêté ?
- Non. Mais il aurait dû continuer.
- Pourquoi dites-vous cela ?
- Parce qu'il avait le teint blafard ces derniers temps. Il ne sortait pas assez, cela se voyait.
- Que faisait-il chez lui ? Vous entendiez du bruit ?
- Non. Il était calme.
- De la musique ?
- Parfois, mais jamais pour déranger les voisins.

- D'autres détails qui pourraient avoir une importance ? Il vous adressait la parole, il était sympathique ?
- Il n'était pas antipathique. Au final, je n'avais aucune relation avec lui. Bonjour, bonsoir. C'est tout.
- Dans ce cas, je vais vous laisser.
- Vous pensez qu'il va revenir ?
- Mais, madame, je pensais qu'on vous avait prévenue : il est mort !
- Non, mais je parle du tueur. Il en a peut-être après tout l'immeuble ? Moi je ne suis pas tranquille.
- Il n'y a aucune raison qu'il commette d'autres crimes ici.
- Pourquoi ? Vous allez l'arrêter ?
- Hum... Oui, déjà, certainement. Et puis tous les meurtriers ne sont pas des serial-killers, cela peut-être juste un crime isolé, passionnel... Allez savoir.
- Donc, vous n'avez pas l'ombre d'une piste.
- L'enquête ne fait que commencer madame. Je vous remercie pour votre collaboration. Je n'hésiterai pas à faire de nouveau appel à vos services si le besoin s'en fait sentir.
- Je suis à votre disposition.
- Merci.

Je suis sorti de sa petite cuisine en ayant la sensation de me défaire d'un vêtement trop petit. Le témoignage de cette femme semblait confirmer l'absolue banalité de la victime, ce qui ne faisait pas avancer mes affaires.

Le commissaire avait peut-être été optimiste en me confiant cette enquête « facile ». Soudain, j'ai pris conscience que j'allais peut-être échouer dès la première affaire, comme j'ai échoué à la plupart des concours que j'avais passés, y compris celui d'inspecteur de police, d'ailleurs.

Je suis retourné dans mon bureau, dépité à l'idée que je pouvais n'être encore pas sorti de la spirale de l'échec et du doute. Depuis gosse, je jalonne ma vie avec des étapes importantes qu'il me faut franchir. Chaque épreuve passée laisse place à une nouvelle plus difficile encore. Le Bac, le permis de conduire, la licence, les concours... J'espérais secrètement que cet enchaînement prendrait fin avec le début de la vie active. Une stabilisation dont j'avais grand besoin, au niveau affectif comme au niveau professionnel.

Le téléphone a sonné et m'a ramené à la réalité. C'était le labo, j'avais oublié cette dernière chance.

- Avez-vous de bonnes nouvelles ?
- Plus ou moins. Nous n'avons trouvé aucune empreinte sur les objets que nous avons récupérés sur les lieux du crime.
- Vraiment ?
- Sauf sur un objet, en fait.
- Ah ? Lequel ?
- C'est sur le couteau que vous avez trouvé.

Intérieurement, d'un coup, se sont dissipés les reproches que je m'étais injustement adressés quant à mes capacités.

- Le couteau dites-vous ?
- Oui, il était effectivement truffé d'empreintes digitales que l'on a pu parfaitement identifier.
- Bravo, je n'en attendais pas moins de vous, et donc à qui appartiennent ces empreintes coupables ?
- Ce sont les vôtres, inspecteur.

Le commissaire est entré dans le bureau alors que j'étais encore au téléphone. Devant l'impatience qu'il semblait afficher, j'ai préféré raccrocher immédiatement. Je n'avais de toute façon plus rien à demander au labo, mon dernier soupçon d'espoir s'étant lamentablement écrasé comme mes empreintes sur le couteau de cuisine.

- Des nouvelles, Mattéo ?
- Des nouvelles sur ?
- Eh ben sur l'enquête, jeune homme, de quoi voulez-vous que je vous parle ?
- Ah oui, l'enquête...
- Donc ?
- Donc, quoi ?
- Des nouvelles, bon dieu, mais vous allez vous réveiller ?



Il n'était pas de bon poil et je n'avais rien de neuf à lui annoncer. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je n'ai pas réfléchi et j'ai sorti une ânerie plus grosse que moi.

- Je penche pour la thèse du suicide.
- Je vous demande pardon ?
- Je pense que cet homme a mis fin à ses jours de lui-même.
- Mais vous êtes complètement secoué, en fait...
- Réfléchissez un peu...

À chaque phrase, je m'enfonçais un peu plus, mais il y avait comme une force invisible qui me poussait à dire tout ça, avec sérieux en plus.

- Réfléchissez : nous avons une victime parfaitement banale, innocente dont la seule particularité est cette affection au foie. Pas d'ennemis connus, pas de famille, pas d'amis non plus. Cet homme ne voyait personne, il était à coup sûr déprimé. Un jour, son médecin lui apprend qu'il est malade, il ne supporte pas la nouvelle, ne peut en parler à personne, il se donne la mort...
- Et là, il prend son plus beau couteau, retire méticuleusement le foie de son organisme, le pose délicatement sur une table avant de s'immoler par le feu. Il fait un petit tas de cendres et puis voilà.

- Vous voyez, quand on le dit, cela paraît tout à fait crédible. Cela dit, on n'a pas retrouvé d'allumettes, ça reste une énigme à résoudre, mais je ne désespère...
- Mais... Mais... Vingt-cinq mille portes à gauche ! Vous vous payez ma tête. Et sans broncher encore !
- Je...
- Taisez-vous ! Vous apprendrez que nous ne sommes pas ici pour écouter vos théories abracadabrantes et réparer les bagnoles que vous foutez en l'air ! Un peu de sérieux, que diable. Non, mais vous vous croyez où ?
- Je vous demande pardon. Je n'ai pas réalisé... Il faut dire que je nage en pleine purée de pois dans cette affaire. Je n'ai aucun indice. Rien.
- Mais les indices ne vont pas tomber tout cru dans votre assiette, bon sang. Il faut creuser, chercher, investiguer.
- Mais comment ? Je n'ai pas de méthode ! Je n'ai pas de procédure ! Concrètement, je dois faire quoi ?
- Mais on ne vous a donc rien appris ?.. Ah, c'est juste, vous n'avez pas suivi les cours. Mais n'empêche, servez-vous de votre bon sens. Mettez-vous à la place de l'assassin. Reconstituez la scène du crime. Interrogez l'entourage de la victime.
- Ah ! Ça, je l'ai fait : j'ai vu la concierge ce matin.
- Et alors ?
- Alors, rien ! Elle ne le connaît pas, le bonhomme !
- Eh ben cherchez ailleurs, ses collègues, ses supérieurs...
- Tiens, oui, c'est une idée.

Il m'a regardé quelques secondes en silence, comme s'il voulait ajouter quelque chose, mais ne savait pas comment formuler sa phrase. Puis il s'est radouci, s'est même excusé pour le ton qu'il avait employé, avant de sortir de mon bureau.

J'ai passé le reste de la journée à téléphoner aux collègues de la victime, à chercher des informations au club de tennis qu'elle avait fréquenté, mais à chaque fois les réponses étaient les mêmes : un gars sans histoire, un peu renfermé peut-être, discret, gentil, désespérément plat.

Plus la fin de journée approchait, plus mon doute professionnel laissait place à l'excitation du rendez-vous avec Morgane95. Quelque part, j'étais quand même déçu de ne pas être totalement libéré intellectuellement pour aborder cette nouvelle épreuve.

J'avais connu et fréquenté d'autres filles par le passé. Pas cinquante, mais quelques-unes, je n'avais jamais compté. En comptant, je me suis aperçu que cela ne faisait que quatre, en fait. Et pour une seule d'entre elles j'étais passé à l'acte. Sans être totalement inexpérimenté, je n'étais pas complètement à l'aise non plus.

C'est toujours délicat d'aborder les gens que l'on ne connaît que par le biais d'internet. En l'occurrence, là, je ne pouvais même pas dire que je la connaissais sur internet, j'ignorais jusqu'à son existence avant hier. À part son pseudo, qui ne m'évoquait pas grand chose, je n'avais aucun élément pour juger. En revanche, je partais avec un ascendant sur elle : c'est elle qui avait provoqué la rencontre. Je n'avais fait qu'accepter son invitation à discuter d'abord, et à se rencontrer aujourd'hui.

Nous avons rendez-vous à 20h00 et il était 19h55, j'étais devant le café convenu, en fait, dans une cabine téléphonique avec vue sur le café.

Elle m'avait donné son numéro de portable, une information dont j'avais bien l'intention de me servir pour paraître plus sûr de moi. J'ai attendu quelques minutes dans la cabine, jusqu'à 20h07 exactement, puis j'ai composé son numéro depuis le téléphone de la cabine. L'objectif était juste de faire sonner son téléphone pour voir qui elle était, et le cas échéant m'enfuir à toutes jambes. Je ne souhaitais évidemment pas qu'elle sache que j'étais l'auteur de cet appel.

J'ai regardé avec attention les personnes qui étaient en terrasse et, à travers la vitre, celles qui étaient à l'intérieur. D'où j'étais, je parvenais à voir l'essentiel de la clientèle du café. Ça sonnait. Une fille en jupe beige, cheveux bruns mi-longs a porté la main à son sac pour en extirper un portable. J'ai raccroché immédiatement. Elle a paru étonnée, puis elle a rangé son téléphone. C'était elle.

J'étais trop loin pour détailler, mais d'apparence globale, je l'ai trouvée tout à fait convenable. Dans mes âges, pas repoussante, allure et vêtements conformes à mes goûts.

Je suis sorti de la cabine, rassuré. Quand on sait à quoi s'attendre, on a toujours un peu d'avance sur son interlocuteur. Ainsi, quand un ancien copain de classe ou quelqu'un de ma famille m'aborde par surprise au supermarché, j'ai toujours un petit temps de gêne voire d'angoisse. Peur d'avoir perdu son prénom ou d'oublier de parler d'un événement important de sa vie que je suis censé savoir. En revanche, quand je suis le premier à apercevoir quelqu'un dans un lieu public et que je m'apprête à lui dire bonjour, j'ai le temps de préparer mon entrée en scène. C'est plus tranquillisant.

Je me suis approché d'elle, elle était en terrasse, assise à une petite table de bistro en fer. Non seulement elle n'était pas repoussante, mais elle était carrément jolie. Plus j'approchais et plus je découvrais de détails qui aiguisaient mon appétit de la

connaître. Un léger décolleté blanc, discret, surmonté d'un gilet noir, sobre, mais ajouré de telle sorte qu'il laissait entrevoir la peau douce de ses épaules, sous ses cheveux légèrement ondulés. Ses yeux étaient marrons, formidablement bien mis en valeur par ses sourcils fins et graciles. Elle a regardé sa montre, l'air inquiète. Elle m'attendait.

- Bonjour.
- Bonjour.
- Je suis Mat'... Mat' de Meetic... Tu es ?
- Morgane95, m'a-t-elle répondu en souriant.

Elle s'est levée, et m'a regardé de pied en cap, rapidement, pour ne pas que je remarque. Sa jupe qui s'arrêtait un peu au-dessous du genou dessinait merveilleusement sa silhouette. Nous sommes restés silencieux pendant un instant. Puis, j'ai profité de mon semblant d'ascendant pour prendre la direction des opérations.

- Je t'offre un verre ?
- C'est toi qui m'a appelé depuis la cabine ?
- Merde, tu m'as vu ?
- Oui, a-t-elle répondu en riant. J'aurais fait pareil à ta place !
- Sans rire ?
- Sans rire.
- Tu veux boire quoi ?

- Comme toi.
- Non, s'il te plait, choisis !
- Bon, alors une vodka orange, il me faut bien ça !

Intérieurement, je me suis dit « aïe, je suis tombé sur une qui tient l'alcool mieux que moi », mais je ne pouvais pas la laisser boire une vodka seule. J'ai donc pris la même chose. Et j'ai regretté dès la première gorgée, qui m'a brûlé l'œsophage et détruit l'estomac. Mais je suis resté lucide et maître de mes émotions. L'essentiel de ma crédibilité était sauvé.

Nous avons rapidement épuisé les sujets de convenance comme la pluie et le beau temps, et comme nous ne nous connaissions pas, il fallait bien commencer par un bout. J'ai attaqué comme ceci :

- C'est joli comme pseudo Morgane. C'est une référence à la fée Morgane, des légendes du Roi Arthur ?

Pour ne pas être pris au dépourvu, j'avais vérifié dans Wikipédia avant de venir, mais je n'avais pas compris grand chose aux légendes qui entouraient la fée éponyme.

- Non, Morgane comme « Clara Morgane », l'actrice porno.

J'ai senti un bouton de ma braguette céder sous la pression. Mais cette révélation m'a gêné autant qu'elle a excité ma curiosité.

- Ah... Ah bon ? Tu es... Tu es fan ?

Elle m'a souri.

- Mais non, mais je m'appelle Clara, en vrai. Tu penses bien que mes copains de classe m'ont tout de suite surnommée comme ça. Au début, ça m'a gênée mais maintenant je m'y suis faite. Au point d'en faire un pseudo, tu vois.
- Ah... Bien sûr... Je suis bête...
- C'est bon, t'inquiète pas. Je n'ai pas d'autres points communs avec la Clara Morgane que tu connais.

D'un certain côté, cette dernière phrase censée me rassurer était aussi quelque part décevante... Mais je n'en ai rien laissé paraître.

Nous avons dîné sur place, et échangé sur nos vies respectives jusqu'à près de minuit. Elle était encore étudiante, en physique appliquée, voulait devenir prof, sans plus de conviction, mais la physique pure n'offrait pas énormément de débouchés sauf dans l'enseignement. Elle ne se voyait pas travailler dans le privé.

De mon côté, je lui ai raconté mes deux derniers jours, sans m'étendre bien sûr, sur toutes les incertitudes qui planaient en moi et les maladresses que j'avais commises. Nous avons passé, je crois, un excellent moment tous les deux.

Je l'ai raccompagnée chez elle, elle habitait à deux pas. Comme je marchais un peu vite, elle m'a demandé de ralentir, elle avait un point au cœur. Je l'ai prise par la taille comme pour l'aider à marcher. Elle a souri.

Devant la porte de son immeuble, elle s'est tournée vers moi et sans me demander mon autorisation, m'a langoureusement embrassé sur la bouche. Je l'ai enlacée et l'ai poussé lentement contre le mur pour mieux enfouir mes lèvres dans son cou. Elle a gémit, puis elle m'a dit :

- Je sens ton arme de service quand tu es si près de moi !

Je n'ai pas su si elle plaisantait ou pas, elle ne savait pas qu'aucune arme ne m'avait été attribuée. Mais dans le doute, si le fantasme de l'officier de police pouvait me rendre service, j'ai préféré ne rien dire. Alors elle a ajouté :

- Je t'ai menti tout à l'heure. J'ai un autre point commun avec Clara Morgane.
- Ah bon ? Lequel ?
- Je couche dès le premier soir...



Le lendemain matin, je suis parti au bureau directement depuis chez elle. Sitôt arrivé, j'ai téléphoné à ma mère pour la rassurer : je n'étais pas censé découcher hier soir et maman est toujours très inquiète pour moi. Elle a d'abord paru fâchée, mais s'est vite radoucie quand elle a su que j'avais passé la nuit avec une fille. Maintenant que j'étais « casé » professionnellement, son principal soucis était de me trouver une femme et me voir lui faire des petits-enfants.

Je n'en étais pas encore à ce stade, même si la nuit avait été forte en émotion. Si forte que nous avons dû plusieurs fois nous arrêter pour reprendre notre souffle. Clara m'a d'ailleurs semblé assez peu endurante, sans doute ses études ne lui laissaient pas le temps de pratiquer un sport régulièrement. En tout cas, cela ne se voyait pas sur son physique, car elle était juste parfaite.

J'avais encore la tête dans des nuages cotonneux et de brefs relents de son parfum sur ma peau quand j'ai allumé mon ordinateur de bureau. Violent retour à la réalité de mon incapacité à avancer sur cette affaire.

J'avais néanmoins eu une idée géniale en marchant dans la fraîcheur du matin jusqu'au commissariat. Puisque les moyens

traditionnels de la police ne suffisaient visiblement pas, j'allais utiliser des outils avec lesquels j'étais plus familier.

J'ai ouvert un navigateur internet et j'ai tapé dans Google « Roger Lideur ». Peut-être l'homme, qui n'avait semble-t-il pas de vie sociale, était-il un internaute invétéré ?

Je suis tombé sur un scientifique du même nom, spécialiste du réchauffement climatique. De toute évidence, ce n'était pas mon homme, et j'ai eu les pires problèmes pour éviter de voir cet intrus apparaître dans les résultats car il avait publié de nombreuses études et on en parlait dans beaucoup de forums écolos. Une fois que j'ai réussi à éliminer tout ce bruit, il n'est plus resté que deux liens, issus d'un même forum consacré au tennis.

On trouvait en effet dans ces deux messages une allusion à un certain Roger Lideur, avec une adresse postale toute proche d'ici. L'homme vendait sa raquette sur le web. Le message datait de 2006, ce qui corroborait les propos de la concierge, qui prétendait qu'il avait arrêté le sport il y a quelques années. Le message était posté sous le pseudo « Red Leader ».

Bien que mince, cette information était la première que je parvenais à obtenir sans l'aide de l'administration. Maintenant que je connaissais l'identité virtuelle de la victime, de nouveaux champs de recherche s'offraient à moi. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de profiter de cette découverte. Mon téléphone a sonné, c'était le commissaire.

- Lingo ?
- Oui, je vous écoute.
- Écoutez-moi bien : on vient de nous signaler un nouveau meurtre, dans des circonstances similaires à l'autre.

Il est probable que nous ayons à faire à un tueur en série. Allez-y sur le champ !

- Un tueur en série ? Mais... Ce devait être une affaire toute simple, je vous rappelle que je n'ai aucune...
- Stop ! Je me fous de vos états d'âmes, je n'ai personne d'autre à mettre sur le coup, donc c'est vous et c'est tout.
- Bon. Où dois-je me rendre ?
- Juste en face.
- En face de ?
- Du commissariat, imbécile. Vous regardez bien des deux côtés avant de traverser, hein ?
- Je ferai attention, promis.

Un serial killer... Il ne me manquait plus que ça. Un déjanté qui va jouer avec moi comme un chat avec une souris. Il me croyait sans doute expérimenté et prêt à tout, mais il risquait d'être déçu, j'allais tomber dans chacun de ses pièges...

J'ai eu une pensée pour Clara, et pour la comédie policière que j'étais en train de lui jouer malgré moi. Elle m'imaginait inspecteur de police résolvant toutes sortes d'enquêtes avec brio, et défendant la veuve et l'orphelin chaque jour. Je n'étais qu'un pauvre stagiaire qui faisait ce qu'on lui disait de faire, sans rien comprendre à rien.

Par fierté, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis rendu sur les lieux de ce second crime avec la ferme intention d'être efficace et de faire preuve d'astuce et de méthode.

Des agents encadraient déjà les lieux, je leur ai demandé ce qu'ils savaient. Le corps a été découvert ce matin, par un col-

lègue de la victime présumée, avec qui elle convoitait. Ne voyant personne sortir de l'immeuble, il est monté, a trouvé la porte entrouverte, et... Il a traversé la route pour prévenir le commissariat, apparemment complètement sous le choc.

Je suis monté jusqu'à l'appartement en question et j'ai observé la scène en essayant de ne rater aucun détail. Le hall d'entrée, minuscule, était presque entièrement occupé par les portemanteaux et meubles à chaussures bondés. Il donnait sur trois pièces : la cuisine, la salle à manger et la chambre. Aucune trace d'effraction sur la porte d'entrée. L'endroit était propre, mais pas particulièrement bien rangé. Cependant, le désordre n'avait pas été causé par une rixe. La victime était apparemment désordonnée.

Dans la cuisine, je n'ai rien remarqué de suspect : de la vaisselle en retard, le frigidaire à moitié rempli, une petite table recouverte d'une toile cirée propre.

La chambre était encore plus en désordre que le reste : le lit n'était pas fait, l'armoire débordait de vêtements non repassés, des vêtements d'hommes exclusivement. Nous avons affaire à un célibataire. Une pantoufle avait été abandonnée au pied du lit, sa sœur jumelle restait introuvable, sans doute pour son propriétaire aussi.

Le corps, ou ce qu'il en restait, était à la salle à manger. Dans une mise en scène très proche du meurtre précédent, un petit tas de cendres était disposé à côté d'un organe sanguinolent, sur une table. Mes compétences en médecine ne me permettaient pas d'identifier l'organe en question, mais c'était à coup sûr quelque chose d'humain. Un filet d'hémoglobine avait rejoint le bord de la table et un goutte-à-goutte terminait sa course sur un tapis qui était sale bien avant d'avoir été ainsi souillé. Un canapé, une grosse télé en face, des magazines sur une petite table basse, et dans un coin de la pièce, un ordinateur, allumé.

L'écran était en revanche éteint. Je l'ai allumé pour voir ce qu'il pouvait m'apprendre.

J'y ai trouvé un programme de téléchargement semblable au mien qui était en train de rapatrier un certain nombre de vidéos pirates. Des films récents tout à fait convenables qui passaient encore en salle. Un dispositif relié à l'ordinateur permettait d'envoyer les images sur l'écran de télévision. La victime était cinéphile, mais n'avait pas les moyens ou l'envie de se rendre au cinéma.

- Oh ! Un poumon !

Une voix dans mon dos m'a fait sursauter. C'était le médecin légiste.

- Ah, c'est vous ? Vous m'avez fait peur.
- Peur ? Dites-moi, si vous voulez continuer dans le métier, il faut avoir le cœur bien accroché. Et même le poumon.
- Donc, c'est un poumon ?
- Eh oui, regardez ici, le départ de l'artère pulmonaire...
- Non, c'est bon, épargnez-moi les détails.
- Je fais vraiment un métier fascinant, on ne m'avait pas encore fait le coup du corps découpé en petit bout comme ça. Vous croyez qu'on va trouver quoi, la prochaine fois ? Un cerveau ? Une rate ?
- La prochaine fois ?

- Nous avons apparemment à faire à un petit plaisantin qui aime les affaires à épisodes. Il vous a appâté avec un foie, il vous coupe le souffle avec un poumon, et sous vos yeux encore, juste en face de chez vous. Moi je trouve ça rigolo.
- Vous n'avez aucun respect pour les victimes ?
- Vous savez, moi, les victimes, je les vois toujours dans un état assez pitoyable. Je ne les connais pas avant. Alors tant qu'à faire, j'aime assez que leur autopsie soit intéressante. C'est fascinant tout ce qu'on peut apprendre d'un tout petit morceau de chair. Tenez, je parierais que le gars était un fumeur.
- Facile à dire : ça pue la clope dans toute la pièce et les rideaux sont jaunis par la fumée.
- Ah non, mais moi je dis ça en voyant le poumon. Je ne triche pas.
- Vous êtes un grand malade.
- Ah non, moi je suis médecin, les malades, ce sont les autres. En l'occurrence, votre gars, là, il n'est pas très en forme, je crois que je vais l'emmener pour observation.
- Comme l'autre fois, vous me faites un rapport ?
- Tout pareil. Et pour l'autre, vous avez avancé dans l'enquête ?
- Ouais, bof, plus ou moins.
- Non, mais dites-moi, j'aime bien savoir ce que deviennent mes victimes. C'est qu'on s'y attacherait presque. Alors, qu'avez-vous découvert de majeur et déterminant sur lui ?
- Il a vendu sa raquette de tennis sur internet en 2006.

- La vache. Ça rigole pas avec vous. On est dans le renseignement de compétition.
- Vous me faites rire, je suis tombé sur la seule victime autiste qui n'avait de relation avec personne. J'espère que celui-là sera plus coopératif.
- Difficile de dire comme ça, il n'est plus très bavard... Enfin, j'embarque tout ça, si je veux vous donner des résultats rapidement, il faut que je fasse vite.

Il a empaqueté minutieusement le tout, en prenant garde de ne pas en oublier un seul morceau. Cet homme avait une relation assez étrange avec les corps des victimes. Tout laissait penser qu'il prenait réellement plaisir à les analyser et leur faire dire tout ce qu'ils « savaient ».

De mon côté, je ne savais rien, et je ne pouvais pas me résoudre à quitter l'endroit sans un début de quelque chose qui ressemble à un indice. J'ai fouillé les poches des jeans qui traînaient sur le sol de la chambre et j'ai trouvé un portefeuille, avec des papiers d'identité.

Éric Schiele, 30 ans, 1m87. Des tickets resto, une carte orange, quelques billets de 10 euros. Le reste ne donnant aucune sorte d'information utile.

J'ai trouvé aussi une clef USB dans une autre poche. Je l'ai prise avec moi, pour l'analyser plus tard.

La clef USB contenait essentiellement des articles de journaux au format PDF. Des articles en anglais sur la construction des buildings, et sur leur destruction volontaire par démolition contrôlée ou accidentelle par un incendie ou un tremblement de terre.

Éric Schiele travaillait dans les travaux publics, mais son métier n'avait rien à voir avec le bâtiment. Il était plutôt dans le domaine de la voirie et les réseaux d'assainissement. Contrôleur de chantier dans un grand groupe de BTP, il supervisait une équipe de quatre personnes qui réalisait des travaux pour le compte des collectivités locales. Son collègue, qui avait donné l'alerte ce matin, faisait le même job, dans une autre équipe semblable. Je l'avais invité à me dire ce qu'il savait dans mon bureau.

- Comment se fait-il que vous étiez ici ce matin ?
- Comme je l'ai dit à vos collègues : on covoiture chaque jour pour se rendre au travail. Ça nous fait économiser de l'essence.



- Vous ne prenez pas le métro ?
- On voit déjà assez de bougnoules sur les chantiers. Et puis Éric avait des problèmes respiratoires depuis quelques temps.
- Des problèmes de quel ordre ?
- Il était fumeur. Un gros fumeur. Il a attrapé une mauvaise grippe cet hiver qui l'a mis sur le dos pendant plusieurs semaines. Depuis, il n'avait pas retrouvé toute sa capacité respiratoire. Il toussait tout le temps.
- Avait-il consulté un médecin, à votre connaissance ?
- Ouais. Il a même vu des spécialistes. Mais je crois qu'ils lui ont tous dit d'arrêter de fumer, ce qu'il n'a jamais voulu faire.
- Sinon d'autres signes particuliers ? Des problèmes personnels ?
- Pas que je sache.
- Il avait une liaison, avec une femme ?
- Avec une ? Pas particulièrement. Avec plusieurs, oui.
- C'est-à-dire ?
- Ben, comme tout le monde, le week-end, on partait en chasse. Dans les boîtes de nuit, les bistrots...
- Et la chasse était bonne ?
- Ça dépendait des jours, mais oui, en général, on se démerdait, quoi. On n'était pas des sex-symbols, mais il y a tant de désespérées dans Paris, c'est assez facile...
- Et pas une conquête plus importante que les autres ? Qui aurait bousculé les habitudes de votre ami ?

- Encore une fois : pas que je sache. On était amis, mais je n'étais pas chez lui tous les soirs non plus.
- Et le boulot, ça allait ?
- Le BTP, c'est pas ce qu'on croit, c'est difficile, on est à l'extérieur par tous les temps. Les pieds dans la merde, les intempéries qui retardent les chantiers, les problèmes techniques...
- Des soucis, des conflits internes ? Avec la hiérarchie ?
- Non, je ne crois pas.
- Des problèmes d'argent ? Des dettes de jeu ?
- On n'était pas joueurs, ni l'un ni l'autre. Sauf avec les filles...
- De la famille ?
- En province. Il ne les voyait jamais.
- Vous n'avez donc aucune idée de qui a pu l'assassiner ?
- Aucune. J'ai même peine à croire que c'est bien lui.
- L'autopsie devrait nous le confirmer bientôt.
- L'autopsie ? Mais il n'y a même pas de corps ?!
- Ce qu'on a trouvé est suffisant pour analyser l'ADN et le comparer avec les cheveux trouvés sur son peigne.
- Bon, vous me tiendrez au courant quand vous en saurez plus ?
- Ok.

J'étais reparti dans le néant absolu, côté piste. Pourtant, il me semblait que mes interrogatoires étaient assez complets et bien

menés. Certaines choses devaient sans doute m'échapper. Ou alors les enquêtes piétinaient toujours ainsi, mais comme c'était ma première fois et que je n'avais aucune référence, j'avais l'impression d'être mauvais. Après tout, cela ne faisait que trois jours depuis la découverte du premier corps.

Le lien entre les deux affaires ne pouvait être nié. Même mise en scène, même zone géographique (pas de chance : la mienne), que cherchait donc à montrer le meurtrier ?

Pourquoi s'embêter à prélever un organe pour incinérer tout le reste ? Pourquoi les mettre en évidence de manière à ce qu'on retrouve rapidement les restes des victimes ? Si j'étais assassin, je m'arrangerais au contraire pour que les corps des victimes soient dissimulés le plus longtemps possible. Quitte à les incinérer, autant les réduire en cendres pour les répandre de manière totalement indétectable dans la nature.

Non, si les victimes étaient ainsi affichées au grand jour, c'est qu'on tenait à ce qu'on les reconnaisse et les retrouve rapidement. Ce qui semblait indiquer que l'assassin était un déséquilibré qui agissait pour la « gloire ». Il voulait jouer avec la police et montrer sa supériorité. Curieusement, il n'annonçait pas ses meurtres à l'avance et ne revendiquait pas ses crimes par des messages tordus.

J'avais vu pas mal de films qui retraçaient les méfaits de serial killers : Seven, Copycat... L'aspect psychologique était important. Et pour cause : les coupables étaient forcément des malades mentaux. Mais Sigourney Weaver et Morgan Freeman étaient décidément plus doués que moi pour faire les bonnes analyses qui menaient au coupable.

Clara a téléphoné sur mon portable dans ce moment de désarroi profond. Instantanément, j'ai pris mon air sûr de moi et invincible.

- Allô ?
- C'est moi...
- Salut...
- Ça...Ça va ?
- Comme quelqu'un qui vient de voir une scène de crime peu ragoutante, mais ça va.
- Je voulais te dire que...
- Oui ?
- Cette nuit, c'était... bien.
- C'est un euphémisme, j'espère.
- Peut-être, je sais pas ce que ça veut dire.
- On s'en fout... Pour moi aussi c'était « bien ».
- Ah, parce que je me demandais si...
- Si ?
- Si tu ne m'avais pas trouvée trop... engageante.
- Engageante ?
- Après tout, on ne se connaissait que depuis quelques heures. C'était peut-être un peu précipité ?
- Peut-être, mais bon sang que c'était bon.
- Faut que je te laisse, je vais en cours...
- On se revoit quand ?
- Ce soir, je ne peux pas, je dois absolument finir un TP, j'avais demandé à mon binôme de venir chez moi...

- Ton binôme ?
- « Ma » binôme.
- Ah.

Je l'ai entendue sourire au bout du fil.

- Alors demain soir ? Après le boulot ?
- Demain soir, après les cours. Je termine à 18h30.
- 19h00 au même endroit qu'hier ?
- J'y serai.
- Bye...

Si, professionnellement, tout n'allait pas sur des roulettes, au niveau affectif, tout se présentait excellemment bien. C'est elle qui m'avait rappelé, et son petit air gêné, alors qu'on avait fait les pires folies pendant la nuit me faisait craquer.

Rasséréiné par le son de sa voix, j'ai repris mes réflexions sur les tueurs en série, en cherchant de nouvelles voies à explorer.

J'ai retenté ma chance avec Google en tapant les nom et prénom de ma victime dans le moteur de recherche. Mais malheureusement cette fois, j'ai fait chou blanc. Aucune page du web indexée par Google ne contenait à la fois ce nom et ce prénom.

Dans l'après-midi, le légiste m'a appelé pour me faire part de ses conclusions. La victime était bien authentifiée par son ADN, et c'était bien un poumon du fumeur qui avait été disposé à côté de ce tas de cendres qui contenait bien des traces du même ADN. Être fumeur invétéré et finir en tas de cendres à

côté d'un poumon, c'était spécial autant que tragique, comme mort.

Le poids des cendres correspondait une fois encore au poids de l'homme, mais comme il ne contenait pas que des cendres humaines, cela laissait supposer que d'autres parties du corps n'avaient pas été incinérées avec le reste.

Le médecin n'a pas pu m'apporter d'autres informations utiles, ce qui m'a plongé à nouveau dans une profonde perplexité.

J'ai confirmé à son collègue la mort de son ami par téléphone. Il a paru sincèrement éploré.

Le lendemain, j'ai reçu le rapport de renseignements généraux, qui m'a appris de nouvelles choses. Notamment, Éric Schiele a, lui aussi, fait un voyage aux USA, la même année que Roger Lideur, en 2005. Cela portait à deux le nombre de points communs flagrants entre les deux victimes : leur état de santé médiocre, et ce voyage aux États-Unis.

Pour fouiller cette dernière piste, il me fallait demander conseil au commissaire, il y avait sans doute un moyen d'en savoir un peu plus sur ce voyage, et la destination exacte des deux hommes.

Je me suis dirigé vers son bureau et par chance il était là : sa porte était entrouverte et j'entendais sa voix depuis le couloir.

Il était au téléphone. J'ai surpris la fin de sa conversation :

- Et vous ne pouvez vraiment pas m'en débarrasser ? Parce que là, il ne me sert à rien, et même il est un poids pour tout le monde... Bon, d'accord, c'est entendu.

J'ai frappé à sa porte dès qu'il a raccroché.

- Oui ?
- Ah, commissaire, je suis sur une piste sérieuse. Enfin.
- Vraiment ?
- Oui, j'ai remarqué que les deux victimes s'étaient rendues la même année outre-Atlantique. J'aimerais creuser un peu pour savoir où ils sont allés exactement, comment dois-je procéder ?
- Aux Etats-Unis la même année ? C'est une maigre piste, mais à défaut de mieux, vous pouvez toujours vérifier, oui.
- La question, c'est : comment ?
- Eh bien, demandez aux RG d'approfondir ce point particulier de leur rapport. Ils vous donneront des détails ou au moins des éléments qui vous permettront de recueillir ces détails vous-mêmes.
- Très bien, je vous remercie.
- À part cette « piste », vous avez quelque chose ?
- Quelque chose ?
- De plus consistant, des éléments tangibles ou des suppositions ?

L'homme m'impressionnait à chaque fois, par sa voix, son assurance et son autorité naturelle. C'était sans doute accentué par le fait que je me sentais très inférieur à lui et qu'il avait, vraisemblablement, le pouvoir de mettre immédiatement fin à



ma carrière si je ne montrais pas de vraies aptitudes à travailler dans ce milieu. Après tout, il était en quelque sorte mon maître formateur, et à ce titre, pouvait très bien estimer que je ne méritais pas d'aller plus loin. La fin de la conversation téléphonique que j'avais surprise me concernait d'ailleurs peut-être. J'étais sur la sellette.

Pour ne pas perdre la face, j'ai trouvé intelligent d'émettre une hypothèse qui m'avait traversé l'esprit tout à l'heure, en découvrant le dossier des RG. Mais c'était très peu étayé par les faits, et probablement trop audacieux :

- Ça ne m'étonnerait pas que ce soit un coup de la CIA.
- De la CIA ? Carrément ! Dites-moi, vous n'y allez pas de main morte ! Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Je lisais dans son attitude une sorte de message caché disant « fais-moi rire ». Je n'allais pas le décevoir.

- La CIA s'occupe des actes d'espionnage qui sont perpétrés en dehors des États-Unis. Nos deux victimes sont allées aux États-Unis, mais c'est ici qu'elles ont été assassinées.
- Donc ?

C'est là que j'ai commencé à perdre mes moyens.

- Ben... Donc, ça... *pourrait* être la CIA qui a fait le coup.

Il a laissé un silence gênant s'installer, et m'a regardé avec des yeux ronds, incrédules autant qu'accusateurs.

- Vous m'étonnez Lingo. Vraiment, vous m'étonnez.
- C'est... C'est un compliment ?
- Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu un gars comme vous. À la fois, vous avez un manque total de confiance en vous, mais en même temps, vous n'hésitez pas à proférer des âneries qui surprennent tout le monde par leur originalité, sans sourciller, comme si vous aviez la certitude de ce que vous avancez.
- Vous m'avez demandé des hypothèses, à ce jour, je n'en ai que des partielles et imparfaites...
- Oui, mais n'importe qui d'autre se garderait bien de passer pour un imbécile en disant ce qui lui passe par la tête. Vous, non. Je trouve ça fantastique. On dirait un petit oiseau, fragile, incapable de voler, mais qui n'hésite pas à piailler devant les moustaches du chat qui s'apprête à le dévorer. C'est touchant.
- C'est... C'est vous, le chat ?
- Oh, non, moi je suis juste le papa oiseau, qui va rentrer un jour au nid et constater que son oisillon s'est fait manger. Allez. Retournez au travail et faites attention à vous.
- Merci monsieur le commissaire.

Cette conversation m'a profondément déstabilisé. Étais-je aussi stupide qu'il le disait ? Vraisemblablement. Mais au moins, j'en avais conscience. Cela me rendait au moins aussi at-

tachant que ces je-sais-tout qui ont tout vu et qui ont tout fait. Moins efficace, peut-être, mais plus attachant. Et humain.

J'ai passé le reste de la journée à avancer sur ma piste américaine. J'ai su que les deux victimes étaient passés par une même agence de voyage et avaient atterri à Washington. J'ai contacté l'ambassade de France aux États-Unis pour voir s'il y avait moyen d'obtenir plus de renseignements sur leur séjour là-bas, qui avait duré une semaine en tout. Les agences de voyage m'avaient assuré que c'étaient des « vols secs », sans autres prestations de leur part. Mais retrouver ce type d'information plusieurs années après relevait de la gageure.

Néanmoins, nos deux victimes s'étaient belles et bien croisées dans un avion. Se connaissaient-elles ? Qu'allaient-elles faire là-bas qui puissent justifier leur assassinat plusieurs années plus tard ici à Paris ? Ces énigmes restaient entières.

Sans entrer dans les détails, j'ai informé Clara de l'avancée de mon enquête quand je l'ai retrouvée le soir au café. En retour, elle m'a expliqué le sujet de son TP de la veille et les problématiques auxquelles elle était elle-même confrontée. Je n'y comprenais strictement rien. Mais cela ne m'empêchait pas de trouver sa compagnie fort agréable.

Aujourd'hui, elle avait rassemblé ses cheveux dans une pince située derrière la tête. Cela donnait à sa coiffure une allure de désordre calculé. Je restais hypnotisé par la douceur de son regard, ses paupières mi-closes quand elle souriait. Ses lèvres aussi m'attiraient irrésistiblement.

Après le repas, nous avons marché un peu le long du quai d'Austerlitz, après avoir passé le pont du même nom. Il faisait doux, le bruit de la ville commençait à s'apaiser.

- Pourquoi m'as-tu contacté sur Meetic ? lui ai-je demandé.
- Ben... Parce que ton profil m'intéressait ?
- Mon profil contient assez peu d'informations au final. Mon âge, mes hobbies, ma profession...
- Que veux-tu trouver d'autres sur un site de rencontres ?
- C'est vrai, mais je trouve que j'ai eu de la chance. C'est parfois lié à peu de choses, quand même.
- Et quand on se rencontre dans la rue, ou en boîte, tu crois que c'est plus « profond » comme rencontre ?
- Non, sans doute pas en effet.
- Et toi ?
- Moi, quoi ?
- Pourquoi as-tu accepté de me rencontrer ?
- Ben... Déjà parce que t'es la seule à m'avoir demandé...
- La seule ?
- Sur Meetic, oui, tu es la première, et ça correspondait juste avec mon changement de profession...
- Tu penses que c'est ça qui m'a attirée, c'est ça ?
- Je sais pas, c'est une coïncidence bizarre.
- Il y en a.
- C'est vrai. Mais quand elles nous concernent, on les trouve encore plus bizarres que les autres.
- Quand je me suis connectée à Meetic, l'autre soir, avant de décider de t'envoyer un message, j'ai hésité très longtemps.

- Qu'est-ce qui t'a décidée, finalement ?
- À la radio, il y a eu ma chanson préférée, juste à ce moment.
- Laquelle ?
- « Elle danse seule ».
- Gérald De Palmas ?
- Ouais. Elle est passée juste au moment où je consultais ton profil. Coïncidence.

Et deux personnes qui prennent le même avion et se font assassiner dans les mêmes conditions quatre ans plus tard. Cela peut-il être une coïncidence ?

J'ai piétiné sur l'enquête pendant plusieurs jours, sans avancer d'un poil. Le commissaire me demandait régulièrement des nouvelles, mais je lui répondais toujours désespérément la même chose. Si bien qu'après quelques jours, une gêne s'est installée entre nous et au lieu de me parler de l'affaire, il préférait me donner des photocopies à faire ou des messages à porter à d'autres collègues. Encore veillait-il à ce que je n'ai pas besoin d'emprunter un véhicule pour réaliser ces corvées.

Ma vie retombait petit à petit dans une routine déprimante faite de tâches ingrates, avec à la place de mon père, le commissaire, qui désespérait de me voir enfin servir à quelque chose.

Malheureusement ou heureusement, l'affaire avançait d'elle-même. Quatre jours après la dernière découverte, un nouveau corps mutilé dans des conditions similaires aux autres a été retrouvé dans un immeuble de la rue Montgallet. Le commissaire, qui n'avait que moi pour gérer cette série de meurtres, a bien été obligé de m'envoyer sur place.

– Lingo ! M'a-t-il hurlé depuis le couloir.

- Oui ?
- Ils ont remis ça, ou il a remis ça, il faut que vous alliez jeter un œil, on peut dire que vous avez de la chance !
- De la chance ?!
- Oui, ils vous donnent plusieurs occasions de les coincer. C'est rare. D'ordinaire, on a un meurtre, et puis plus rien, il faut faire avec ça.
- Oui, mais d'ordinaire, il y a un corps, avec une tête, des bras et des jambes. Moi je n'ai que des organes vitaux.
- Et des cendres.
- Si vous pensez que ça m'aide !
- Enfin, dépêchez-vous d'y aller, le légiste est déjà là-bas, il vous attend.
- C'est où ?
- Rue Montgallet, c'est... Ah mince !
- Quoi ?
- Non, rien, c'est juste qu'il faut que vous preniez une bagnole.
- Vous savez, l'autre fois, c'était un accident stupide...
- Vous êtes sûr que...
- Ne vous inquiétez pas, je serai très prudent.
- Faites gaffe !

Les voitures que j'avais accidentées étaient toujours en réparation, mais le garage qui s'en occupait avait prêté au commissariat une vieille Volkswagen dont je ne savais même pas le

nom du modèle. Après quelques tours de roues dans le garage, j'avais apprivoisé la bête et je me sentais prêt à partir en direction du lieu du crime.

Les choses se sont compliquées en arrivant sur place. J'ai pris à gauche pour monter la rue Montgallet, qui était comme à son habitude prise d'assaut par les étudiants en informatique à la recherche de matériel à bas coût. C'est alors que j'ai aperçu au loin une silhouette pressée, qui montait dans une voiture. L'homme semblait porter un masque et il a démarré sur les chapeaux de roue, en faisant crisser les pneus de sa Peugeot blanche.

J'ai réfléchi un quart de seconde, et puis je me suis lancé à sa poursuite. Cet homme là avait forcément quelque chose à voir avec l'affaire, il fallait que je le rattrape, ou au moins que je sache où il allait.

Il a pris sur la droite et je l'ai suivi. Il roulait à vive allure et j'essayais de rester concentré pour ne pas prendre de risque avec la voiture que l'on m'avait confiée. Il y avait quelques véhicules entre nous, mais je gagnais du terrain. Sans doute ne s'était-il pas encore aperçu de ma présence dans ses rétroviseurs. Il a pris à nouveau à droite, tandis que les voitures qui le suivaient ont continué tout droit, je me suis donc retrouvé juste derrière lui, j'ai accéléré.

La poursuite a duré un quart d'heure, en tout et pour tout. Lorsqu'il a voulu bifurqué à gauche au bout de cette longue avenue, dans une petite ruelle que je ne connaissais pas, j'étais littéralement contre son pare-choc, et je n'ai pas pu anticiper son freinage. Sa voiture a amorcé le virage, mais j'ai percuté son feu arrière droit, et elle s'est écartée de sa trajectoire pour finir sa course dans une borne d'incendie. Quant à moi, j'ai continué tout droit et freiné des deux pieds sur la pédale, ce qui ne m'a pas empêcher de sauter le trottoir et de m'arrêter sur le



bas-côté. Un de mes pneus avant a explosé sur la bordure du trottoir, mais ma voiture n'avait rien. Ouf.

Reprenant mes esprits, je suis sorti de mon véhicule en courant, en direction de mon fugitif qui était encore un peu sonné, mais sain et sauf. Quand je suis arrivé au niveau de sa portière, elle s'est ouverte et j'ai aussitôt reconnu le conducteur.

- Mais enfin, vous êtes cinglé !
- Que... Mais ? C'est vous ?
- Oui, c'est moi ! Évidemment que c'est moi. Qui d'autre ?!
- Mais, le masque,... la poursuite.
- Le masque... Vous n'avez jamais vu un médecin avec un masque de chirurgien ? Je me suis aperçu dans la voiture que j'avais oublié de l'enlever. Il y avait une odeur là-dedans...
- J'étais loin, j'ai cru que...
- Eh bien vous avez mal cru ! Regardez-moi ce travail ! Ah vous êtes doué.

Sa voiture fumait malgré l'arrosage continu de la bouche d'incendie qui projetait de l'eau sur le capot. Il a replongé dans le véhicule, inquiet.

- Pourvu qu'il n'ait rien eu, lui.
- Qui ça ?
- Mais la victime pardi !

- Quoi il n'est pas mort ?
- Bien sûr que si qu'il est mort ! Il n'y a plus qu'un rein.
- Alors ?
- J'espère que le rein n'a rien ! C'est une pièce à conviction. Notre seule piste. Enfin VOTRE seule piste. Parce que moi, c'est pas mon job de comprendre le problème psychologique du boucher qui nous laisse ces abats.
- Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu sur le lieu du crime ?
- Mais je vous ai attendu ! Mais ce meurtre là date d'un peu plus longtemps, vous voyez. Si on attend trop, dans pas longtemps, ce rein ne nous dira plus grand chose. Je vous ai laissé un mot là-bas, pour vous expliquer. Mais Monsieur a préféré jouer les Starsky et Hutch. Bravo ! Ah non mais chapeau !
- Je m'excuse. J'ai cru...
- Les croyants, c'est pour le dimanche matin. Dans la police, on ne croit pas. On agit. Et on maîtrise.

Il avait raison... Ce nouveau faux-pas allait encore nuire à ma crédibilité. Cela dit, avec un peu de chance, je pourrais réparer ma roue et revenir au commissariat sans que personne ne s'aperçoive de l'accident. Il fallait que je m'y mette dès à présent.

- Je vais aller voir le lieu du crime.
- Et vous me laissez là ?

- De toute manière, ma voiture n'est pas plus en état que la vôtre, dans l'immédiat.
- C'est juste. Le temps que vous répariez, je serai arrivé au bureau à pied.
- C'est loin d'ici ?
- Un kilomètre, ou deux. Dans Paris, c'est toujours difficile d'estimer les distances.
- Et votre voiture ?
- Je vais appeler une dépanneuse depuis le bureau. Et la vôtre ?
- Je vais changer la roue, ça ne devrait pas prendre trop de temps.
- Avec vous, on peut s'attendre à tout.
- Que voulez-vous dire ?
- Rien... Faites juste gaffe de ne pas flinguer la colonne de direction. Maladroït comme vous êtes...
- Ne vous inquiétez pas, j'ai déjà fait ça. Plusieurs fois.

Je mentais. Déjà, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être la « colonne de direction ». Et j'avais bien regardé mon père changer une roue, une fois ou deux, mais mon expérience en mécanique automobile s'arrêtait là.

J'ai passé la première demi-heure à chercher le cric, qui était dans le coffre, sous la moquette de protection. Lorsque la dépanneuse est arrivée pour remorquer la voiture du légiste, j'étais en train de mettre la roue de secours en place, j'étais fier de moi.

Au moment de repartir, je me suis aperçu que cette roue de secours était sous-gonflée. Le pneu s'écrasait mollement sous le poids du véhicule, mais je n'avais pas de pompe sous la main, tant pis.

La conduite avec un pneu presque à plat était étrange, mais possible. J'ai réussi à retrouver mon chemin jusqu'à la rue Montgallet et l'appartement où avait eu lieu le drame. C'était au-dessus d'un magasin de micro-informatique où l'on pouvait trouver des pièces détachées à des prix défiant toute concurrence, en provenance directe d'Asie. La plupart des gérants de cette rue étaient d'ailleurs d'origine asiatique et c'est l'un d'eux qui avait été assassiné dans son appartement, à l'étage.

Contrairement aux autres victimes, cet homme avait une compagne qui était en larmes quand je suis arrivé, sous le choc. Je me suis présenté :

- Lieutenant Lingo, du commissariat du XII<sup>e</sup> arrondissement.
- Bonjour.
- Tout d'abord, je vous présente mes sincères condoléances...
- Merci.
- Je sais que le moment n'est pas très bien choisi, mais... Est-ce que je peux me permettre de vous poser quelques questions sur votre mari ?
- Ce n'était pas mon mari. Nous étions ensemble depuis un an seulement.
- Ah...

J'ai sorti mon calepin pour prendre note de ses propos. Pour une fois, j'avais sous la main quelqu'un de proche d'une des victimes.

- Avez-vous noté dans le comportement de... Comment s'appelait-il ?
- Tràn...
- Avez vous noté dans son comportement des choses inhabituelles, ces temps-ci ?
- Inhabituelles ?
- Une attitude étrange. Des cauchemars ? Des tics nerveux ? Des peurs inexplicables ?
- Je ne crois pas, non.
- Vous viviez bien ensemble ?
- Oui, enfin...
- Enfin ?
- Notre couple n'était pas très en forme, nous nous disputions souvent...
- Depuis quand ?
- Depuis trop longtemps.
- Quel âge avait-il ?
- 34 ans.
- Et vous ?
- 30 ans.
- Avait-il des ennemis ? Des gens qui pouvaient lui en vouloir ? Des dettes, peut-être ?

- Des ennemis, non. Des concurrents, plein la rue, oui.
- Vous pensez que l'un des commerçants de cette rue aurait pu commettre un tel crime ?
- Je n'ai pas dit ça. Mais parmi les gens qui pouvaient lui en vouloir, il y a ses voisins directs, qui exercent le même métier que lui et sont donc en concurrence frontale.
- Je vois... Mais jusqu'à maintenant, aucune violence ni aucune menace n'ont entaché les relations entre les commerçants de cette rue ?
- À ma connaissance, non.
- Est-ce que votre ami souffrait ?
- Souffrait ?
- D'une maladie quelconque. Une insuffisance rénale, par exemple ?
- Il prenait des médicaments mais je n'ai jamais su ce qu'ils soignaient.
- Je peux voir ces médicaments ?
- Je vais voir si j'en trouve une boîte dans la pharmacie.

Elle est partie dans une autre pièce, ce qui m'a laissé le temps d'observer les lieux avec attention. J'étais dans la salle à manger d'un appartement qui comptait quatre ou cinq pièces. La pièce était décorée d'innombrables objets asiatiques traditionnels, qui tranchaient avec des équipements high-tech comme une chaîne hifi, une télé à écran plat et un ordinateur. La table située au centre n'avait pas dû recevoir de convives depuis long-

temps car de nombreux papiers et factures y étaient éparpillés. La fille est revenue rapidement, elle avait cessé de pleurer.

- C'est curieux, je n'ai retrouvé aucune boîte de ce médicament.
- Aucune ?
- Non.
- Il en avait un stock ?
- Il y avait toujours plusieurs boîtes dans la pharmacie.
- Vous vous souvenez du nom de ce médicament ?
- Aras... Araspène ? Arapsène ? Quelque chose comme ça.
- Cela venait de quel laboratoire ?
- Aucune idée.
- Bon. Tant pis. Quand avez-vous découvert le... le corps ?
- Ce matin. J'étais en déplacement pendant trois jours.
- Où l'avez-vous trouvé ?
- À... À la cuisine.

Ses yeux se sont troublés à nouveau, sans doute au souvenir traumatisant de la scène du crime.

- Il... Il y avait ce truc sanguinolent, sur la table qui était dans une flaque de sang foncé. Et un tas de cendres à côté, disposé méticuleusement, presque un cône régulier... Et l'odeur...

Elle a eu un haut le cœur. Je me suis aperçu à ce moment que les fenêtres étaient grandes ouvertes et malgré tout, il régnait dans l'appartement une odeur pestilentielle. Sans réfléchir, j'avais attribué en entrant cette odeur à la cire des meubles mélangée à des relents de friture, mais maintenant, je voyais bien d'où elle pouvait venir, et cela me donnait la nausée.

- Je vais vous laisser. Merci pour votre témoignage.
- De rien. Si je peux vous être utile... On ne s'aimait plus vraiment, mais je ne lui souhaitais aucun mal, vous savez.
- Je me doute. Ah ! Une dernière question...
- Oui ?
- Est-ce que vous savez si... Tràn est parti à l'étranger récemment ?
- En Asie, pour voir sa famille ?
- Non, en Amérique, par exemple ?
- Pas depuis un an, en tout cas. Je l'aurais su.
- Je vous remercie.

En repartant, j'ai essayé de faire le point. Les voyages aux États-Unis des autres victimes dataient de plus d'un an, il était normal, si Tràn s'était effectivement lui aussi rendu là-bas, que sa compagne ne le sache pas.

Il ne faisait aucun doute que ce crime était lié aux deux autres. La mise en scène était strictement identique, avec un autre organe vital mais le même tas de cendres. J'étais prêt à parier que le légiste m'apprendrait bientôt que le rein était malade,



et que « l'araspène » était un médicament pour le soigner. Un médicament que le criminel avait pris soin de faire disparaître de l'appartement. Ce qui laissait penser que le meurtrier était intéressé de près ou de loin par le milieu médical.

La découpe chirurgicale et « propre » des organes, associée au fait qu'ils n'étaient pas tout à fait sains me guidait vers un criminel qui avait fait des études de médecine. L'attitude suspecte du légiste aujourd'hui venait polluer mon esprit. Un départ précipité ou une fuite ? Et son intérêt malsain pour les corps des victimes, desquelles il parle comme si elles étaient encore vivantes...

De retour au commissariat, j'ai simplement signalé à la secrétaire que l'un des pneus de la Volkswagen était dégonflé. Personne n'était censé savoir que la roue de secours avait maintenant la jante défoncée. Quand le commissaire m'a interrogé, je lui ai délibérément caché la vérité, préférant lui détailler les circonstances de ce nouveau meurtre et ma piste médicale.

Je n'ai pas osé lui faire part de mes soupçons à propos du médecin légiste, car je ne connaissais pas la nature de leur relation. Il était d'ailleurs trop tôt pour en parler.

Je n'avais pas vu Clara depuis deux jours. Nous étions en contact quasi-permanent sur internet, mais une série d'épreuves partielles à préparer l'avait empêchée de se libérer avant. C'était samedi soir, et nous étions convenus de nous retrouver dans une discothèque, place de la Nation.

Je suis arrivé tôt, comme souvent, et j'ai dû patienter devant la porte encore fermée de la discothèque. Quelques couples et d'autres fêtards isolés étaient déjà là et faisaient la queue devant l'établissement. Je regardais ma montre machinalement toutes les trois minutes, et le reste du temps, j'observais chaque rue qui mènent à la place, et les sorties de métro.

Soudain, un bras s'est abattu sur mon dos :

– Tiens ! Mattéo, qu'est-ce que tu fous là ?

C'était Jonathan, un ex-copain de classe. Il était en charmante compagnie, comme toujours. En fait, je ne l'avais jamais

connu célibataire, même si d'une fois à l'autre, ce n'était jamais la même fille qui se pendait à son bras.

- John ?! Tu vas bien ?
- Ça va, ça va, comme tu vois, dit-il en me montrant sa partenaire comme un signe extérieur de bonheur.
- Tu me présentes ?
- Ah bien sûr, vous ne vous connaissez pas, c'est Charline...
- Charlotte, a-t-elle corrigé.
- Charlotte, voilà, mais je l'appelle Charline, je trouve ça plus doux.
- Toujours aussi romantique, lui ai-je répondu pour ne pas le mettre mal à l'aise.
- Qu'est-ce que tu fais de beau ici, tout seul ?
- J'attends quelqu'un.
- Sans blague ! Toi avec quelqu'un ?

Si je n'avais jamais vu Jonathan seul, lui en revanche m'avait toujours cru célibataire, ou peut-être même gay.

- Ouais : Clara. Et... je l'appelle Clara parce que ça me convient, comme prénom.
- Et donc vous allez dans cette boîte ?
- C'est ce qui est prévu, oui. Vous aussi ?

- Oui, Charlotte m'en parle depuis une semaine, il paraît que c'est une tuerie...
- Mais ça fait que trois jours qu'on est ensemble !
- Ouais, tu m'en as parlé toute la semaine, quoi !

Elle a esquissé une moue qui m'a laissé penser que leur relation n'était déjà plus tout à fait solide. Mais je n'attendais rien d'autre de la part de Jonathan et c'était vraisemblablement ce qu'il espérait lui aussi : que ça ne dure pas.

- Ah, ça y est, ça ouvre. Tu viens, on entre ?
- Si ça ne t'ennuie pas, je vais attendre ma fiancée.
- Bah, il y a déjà plein de filles à l'intérieur, regarde !
- ...
- Je plaisante ! La vache, t'as pas changé toi. On se retrouve à l'intérieur, tout à l'heure alors ?
- On fait comme ça.

Ils sont entrés dans la discothèque avec les autres gens qui attendaient. Je me suis alors retrouvé seul ou presque sur le trottoir, avec le videur qui m'observait d'un air narquois. J'ai supposé qu'il se demandait si celle que j'attendais viendrait réellement. Peut-être même s'était-il fait le pari que je finirais par entrer seul pour ressortir trois heures plus tard ivre et noyé dans mon chagrin.

Heureusement, Clara est arrivée avant que je puisse m'imaginer cette scène d'horreur. Elle était accompagnée d'une fille que

j'avais déjà vaguement aperçue, sans doute une copine de classe.

J'ai salué rapidement sa voisine, puis j'ai attendu que Clara fasse le premier pas pour m'embrasser. C'était une forme de respect pour elle que je m'imposais et j'espérais qu'elle le comprenait bien comme ça et non comme une mise à distance. Je ne souhaitais pas qu'elle ait l'impression que l'aspect physique de notre relation primait pour moi. Je l'ai donc regardée dans les yeux avec un petit sourire, elle s'est mise lentement sur la pointe des pieds pour poser ses lèvres brûlantes contre les miennes, pendant quelques secondes.

J'ai ressenti un frisson courir le long de mes reins jusque dans la nuque. Immédiatement après, j'avais les oreilles en feu et les joues rougies, comme après deux verres d'alcool. J'ai pris sa main pour oublier que mes jambes flageolaient et leur ai proposé d'entrer dans la discothèque.

En passant devant le videur, je n'ai pas pu m'empêcher de lui adresser un regard gentiment vengeur, pour lui signifier qu'il avait bien perdu son éventuel pari, mais il est resté de marbre.

La musique était déjà forte et presque incommode. Je n'ai jamais véritablement apprécié ces lieux où l'on danse en s'enivrant, mais je considérais que c'était un passage obligé dans une relation. Je préférais d'ailleurs que cela ne commence pas dans un endroit comme ça. Jonathan et Charlotte dansaient sur du David Guetta au milieu d'autres personnes qui me semblaient tout d'un coup beaucoup plus jeunes que moi. Il y a quelques mois, j'étais étudiant et insouciant comme la plupart d'entre eux, mais depuis plusieurs semaines, j'étais aux prises avec un meurtrier en série et engagé dans une relation que je voulais sérieuse et durable, même si ma compagne était, elle, encore étudiante.

- On va danser ? m'a-t-elle dit à l'oreille, pour que je l'entende.
- On est venus là pour ça, je crois.

La copine nous a suivis sur la piste où j'ai présenté sans insister Jonathan à Clara en quelques gestes. En guise de réponse, il m'a tendu ses deux pouces en écarquillant les yeux, ce qui devait certainement signifier dans son langage romantique qu'elle était à son goût. Il en a profité pour jeter un œil sur sa copine, évaluer mentalement ses mensurations, imaginer son corps sans vêtement et transposer ses mouvements de danse en d'autres plus intimes. Un regard masculin que bien des filles doivent connaître et reconnaître.

Au bout de quelques chansons, nous sommes allés nous installer tous les cinq à une petite table entourée de banquettes arrondies. J'ai pris une boisson sans alcool pour être certain de tenir debout toute la nuit. La musique était toujours aussi forte, mais là où nous étions, nous pouvions quand même discuter sans s'égosiller.

- Comme j'ai essayé de te le faire comprendre tout à l'heure, je te présente Clara et...
- Charlène...
- J'avais bien compris, enchanté, moi c'est Jonathan et elle c'est... Charlotte.
- Bonsoir... Vous venez souvent ici ? a demandé Clara.
- Moi je suis déjà venue une ou deux fois, a répondu Charlotte.
- Dans ce cas, tu vas pouvoir m'indiquer les toilettes !
- Pas de problème, on y va ensemble ?

- J'en suis aussi ! a ajouté Charlène.

Et nous nous sommes donc retrouvés entre hommes sur la banquette, John s'est approché pour pouvoir discuter à voix presque normale.

- La vache ! C'est une bombe atomique, ta Clara !
- Je suppose que c'est un compliment ?
- Remarque, sa copine n'est pas mal non plus. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah, j'ai un mal fou avec les prénoms.
- C'est peut-être parce que tu en as beaucoup à retenir ? C'est Charlène.
- C'est ça. Alors que deviens-tu depuis qu'on a quitté l'école ?
- Je bosse.
- Sans blague ! T'as trouvé quelque chose ? Parce que moi, c'est la misère. Il y a rien du tout. En même temps, c'est pas ici que je vais trouver, hein ?
- En tant que barman, peut-être...
- Arf ! Et tu bosses dans quoi ?
- La police.
- La police ?! Mais comment t'as fait ?
- Ben... J'ai passé des concours...
- Des concours ? Ah ouais, c'est pas con ça. J'y aurais jamais pensé. Et t'as été pris comme ça ? Cash ?

- Cash !
- T'as toujours été moulu, toi. C'est pas à moi que ça arriverait ça.
- Surtout si tu passes pas de concours.
- Mais alors du coup, t'es fonctionnaire ?
- Ben... ouais.
- C'te classe ! Un emploi à vie, plein de vacances, une paye de ministre... Tu peux pas me pistonner ?
- Ah non, là, je peux rien pour toi. Dans dix ou vingt ans, peut-être, mais là...
- Le rapace ! Il aiderait même pas un vieux pote.

J'essayais de rassembler, dans mes souvenirs d'étudiants, ce qui pouvaient le conduire à utiliser le terme « vieux pote » pour qualifier notre relation. On a dû partager quelques moments dans des soirées étudiantes et faire des recherches de stage ensemble, mais de là à être de « vieux potes »...

- Et tu bosses où ?
- Au commissariat du XII<sup>e</sup>.
- Alors ça, ça me troue le bonnet ! Tu es le premier que je revois et qui a trouvé un job. Les autres zonent comme moi aux frais de leurs parents. Limite, ça m'angoisse de te voir casé.
- Il faut bien se lancer un jour...
- Non, mais je dis respect ! Et dans la police quoi. C'est pas serveur à MacDo, non plus. Un vrai métier !



Les filles sont revenues des toilettes, elles ont bu une gorgée de leur boisson et ont manifesté leur intention de retourner danser. Nous sommes tous retournés sur la piste bondée pendant que le DJ diffusait un tube récent de Madonna.

Il faisait une chaleur suffocante, les stroboscopes et le son de plus en plus fort incitaient à danser et sauter toujours plus haut. Jonathan se rapprochait irrésistiblement de Charlène, sous les yeux médusés de Charlotte, qui a fini par quitter la piste, puis la discothèque sans même que son compagnon ne s'en aperçoive.

Ma chemise était trempée de sueur et je commençais à sentir la fatigue et l'essoufflement. Clara s'est arrêtée de danser d'un coup et s'est immédiatement dirigée vers les canapés en se tenant la poitrine. Un point au cœur. Je l'ai prise dans mes bras et j'ai protégé ses oreilles pour qu'elle se repose plus vite et au calme.

- Ça va ?
- Je suis fatiguée. Une semaine pas facile...
- Je sais. Moi aussi.
- On s'en va ?
- Que fait-on des deux autres ?
- Je crois qu'ils n'ont pas besoin de nous.

Effectivement, ils dansaient maintenant ensemble et se hur-  
laient à l'oreille de temps en temps.

- Tu sais, je ne crois pas que Jonathan soit quelqu'un de très fiable.
- J'ai vu ça, et je pense que Charlène l'a vu aussi.
- Alors pourquoi...
- Parce qu'elle ne cherche pas une relation sérieuse, je suppose, mais une façon d'évacuer le stress de la semaine.
- Et toi, comment vas-tu l'évacuer ?
- J'ai bien une idée, mais...
- Mais ?
- Il faudrait déjà que tu sois d'accord...
- Qui te dit que je ne le suis pas ?
- Je croyais les policiers incorruptibles, de nos jours.
- Aussi incorruptibles que les étudiantes en physique sont sages.
- Qui te dit que je ne le suis pas ?
- On ne peut pas se prétendre sage quand on réagit pareillement aux baisers d'un lieutenant de police.

Ses cheveux avaient profité de la musique pour danser devant son visage, je les ai délicatement passés derrière ses oreilles, puis, laissant mes mains ainsi sur ses joues, je me suis approché lentement et j'ai plaqué mes lèvres entrouvertes contre les siennes.

C'était le jour de la réunion mensuelle du commissariat. Junod avait convoqué tout le personnel dans la grande salle de réunion qui jouxtait son bureau. L'occasion pour moi de rencontrer des gens que je n'avais encore jamais vus. D'autres inspecteurs, mais aussi des fonctionnaires de police dont l'activité réelle m'échappait encore.

Le commissaire a fait le point sur les affaires en cours, et sur les directives émanant du ministère. Toujours plus de résultats, avec un effort tout particulier à fournir sur les actes de violence aux personnes qui continuaient d'augmenter.

Depuis quelques années, l'activité du commissariat avait apparemment beaucoup changé. Une part importante du temps de travail des agents était consacrée à la collecte des indicateurs à fournir au ministère. D'où la nécessité d'embaucher beaucoup plus de personnel administratif, plutôt que des agents « opérationnels ».

Cette dérive agaçait les inspecteurs, peu procéduriers, et ils s'en plaignaient régulièrement au commissaire, bien obligé de

son côté de faire respecter les consignes. Junod était conscient des effets de bord négatifs causés par la tenue stricte d'indicateurs, et la mise en place d'objectifs chiffrés. Fatalement, il y avait une tendance à rechercher la performance, au détriment de la qualité. Il a donc rappelé à l'ensemble du personnel la nécessité de rapporter de façon sincère l'activité des services, et a réaffirmé sa responsabilité personnelle quant à la tenue des objectifs du commissariat.

Cette prise de parole n'a cependant pas convaincu les agents, dont j'observais discrètement les réactions depuis ma place. Chacun a ensuite exposé l'état d'avancement des affaires qu'il avait à gérer, et ce tour de table s'est terminé sur moi.

Le commissaire m'a d'abord présenté aux autres, en précisant de manière gênée que je n'avais suivi aucune formation, et qu'en dépit de cette inexpérience, j'étais sur un triple meurtre assez compliqué. Il m'a ensuite laissé la parole et tous les yeux se sont tournés vers moi.

- Bonjour. Mattéo Lingo. Je... Je vais vous donner les derniers éléments que j'ai obtenus concernant ces trois meurtres. D'abord, il faut savoir qu'ils ont été commis de manière semblable, vraisemblablement par un déséquilibre qui incinère le corps des victimes, à l'exception d'un organe vital, qui varie d'un crime à l'autre. Euh...
- Poursuivez !
- Les victimes ont peu de relations proches, pas de points communs évidents et pas de raison d'avoir des ennemis. On note toutefois que les organes prélevés avant l'incinération sont atteints par une maladie et que...
- Que ?
- Que toutes les victimes se sont rendues aux USA assez récemment.

- Pour y faire quoi ?
- Cela reste à déterminer.
- Quels sont les autres éléments que nous avons ?
- Rien d'autre. C'est tout.
- Pas d'empreintes ? Pas d'indices ? Pas de témoins ? Pas de mobile évident ?
- ...
- Pas de piste ?
- Je suis en train d'investiguer dans le milieu médical. La découpe chirurgicale des organes et le fait qu'ils ne soient pas sains peut faire penser qu'au moins un médecin est complice, s'il n'est pas lui-même meurtrier.
- Les médecins traitants des victimes ?
- Quoi ?
- Les médecins, vous les avez interrogés bien sûr ?
- Je... Les médecins ? C'est-à-dire que... Ne sont-ils pas soumis au secret professionnel ?
- Le secret professionnel, quand leur patient est découpé en morceau par un cinglé, ils peuvent s'asseoir dessus, mille bombes !
- Ok... Je vais les interroger.

Les autres inspecteurs m'ont adressé un sourire compatissant. Eux aussi ont déjà du subir un tel interrogatoire du commissaire et s'être faits piéger sur un raisonnement logique qu'ils n'avaient pas eu personnellement.

Dès la fin de la réunion, j'ai regagné mon bureau pour explorer cette nouvelle minuscule piste. Les rapports du légiste et des renseignements généraux à propos du dernier meurtre avaient été posés sur mon bureau. L'identité du médecin traitant déclaré par la victime figurait dans le dossier des RG. Trois médecins différents dont un situé en province. J'ai composé le numéro du premier d'entre eux.

- Bonjour, Lieutenant Mattéo Lingo, commissariat du XII<sup>e</sup>. Je vous appelle au sujet de Roger Lideur, qui était un de vos patients.
- Lideur, dites-vous ?
- J'ai bien une famille Lideur qui faisaient partie de mes patients, mais c'était il y a longtemps. Et pas de Roger, que je sache.
- Ah bon ?
- À moins que... attendez. Oui, Roger Lideur, c'est le fils Lideur. J'ai beaucoup vu ses parents, qui sont décédés maintenant. Il lui est arrivé quelque chose ?
- Il a été assassiné, et on n'a retrouvé de son corps que le foie.
- Mon Dieu, mais c'est horrible !
- Oui. Il se trouve que le criminel a commis d'autres meurtres sur le même modèle ce qui nous amène à considérer la piste médicale.
- Vous me soupçonnez ?
- Pas du tout, mais nous aimerions savoir si le choix de l'organe par le criminel correspond à une quelconque logique médicale qui pourrait nous mettre sur la voie.

- Je vois. Mais je ne vois pas comment je peux vous aider.
- Que saviez-vous de la santé de Roger Lideur ? Vous étiez déclaré comme son médecin traitant.
- La dernière fois que je l'ai vu, il avait la varicelle.
- La varicelle ?
- C'était il y a bien longtemps et c'est sa maman qui l'avait amené. Il m'a déclaré comme médecin traitant, mais c'est sans doute parce qu'il ne connaissait pas d'autres médecins ou n'en avait pas de régulier.
- Vous n'avez rien reçu à son sujet ?
- Absolument rien. Je vais revérifier, mais je dois vous laisser, ma salle d'attente est pleine. Si j'ai quelque chose, je vous appelle.

J'ai appelé le second aussitôt, mais je n'ai eu que son répondeur sur lequel j'ai laissé un message en lui demandant de me rappeler.

Le troisième a répondu et m'a apporté un peu de nouveautés.

- Bonjour, je vous appelle au sujet de Tràn Nguyen, un de vos patients.
- Effectivement. Mais qui êtes-vous ?
- Pardon, je suis Lieutenant de police au commissariat du XII<sup>e</sup> arrondissement. J'enquête sur le meurtre de votre patient.
- Ah. Effectivement, j'ai reçu le rapport du légiste. Vous l'avez aussi ?

- Oui. Comme vous l'avez vu, seul un de ses reins a été retrouvé. Et il avait justement un traitement pour les reins. Pouvez-vous m'en dire plus ?
- Il souffrait d'insuffisance rénale, assez grave. Il était sous *Aranesp* depuis plusieurs années, mais n'avait aucune chance de guérison.
- C'était une maladie incurable ?
- Incurable avec des médicaments. Mais une ablation du rein pouvait améliorer sensiblement le diagnostic.
- Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?
- L'opération est coûteuse et non remboursée. C'est une maladie orpheline qui est encore mal connue...
- Je vois.
- À tout hasard, il ne vous a pas fait part de ses projets dernièrement, ou donné des informations qui pourraient nous servir ?
- Je ne crois pas. Je le voyais régulièrement, mais c'était uniquement dans le cadre médical.
- Et dans ce cadre, vous n'avez rien remarqué de particulier ?
- Peut-être un changement brusque de comportement il y a quelques années.
- Un changement de quel ordre ?
- Une nouvelle façon de voir les choses, d'aborder sa maladie. C'est assez courant : après une première phase de déni total, le malade se fait une raison et trouve en lui des raisons d'espérer.



- Cela ne correspondait pas avec une évolution de son état de santé ?
- Non. Mais maintenant que vous le dites, ça doit être peu de temps après son voyage.
- Son voyage ?
- Aux États-Unis, je crois. C'est ça : il m'a parlé de Manhattan.
- Les États-Unis ?
- Cela vous évoque quelque chose ?
- Disons que ça correspond avec ce qui s'est passé pour les autres victimes.
- Les autres ?
- Deux autres victimes ont été découvertes dans des circonstances proches, et elles aussi sont allées aux USA peu de temps avant.
- Beaucoup de monde y va. Tenez : moi j'y suis allé aussi.
- Oui, mais ce que vous me dites laisse penser que quelque chose s'est passé là-bas et qui a changé sa vie.
- Oui, enfin, il faut relativiser. Il était seulement plus optimiste. Je n'ai pas noté autre chose.
- Merci pour votre aide, je me permettrai de vous rappeler si le besoin s'en fait sentir.
- Bien sûr. À votre service.
- Ah ! Une dernière chose !
- Oui ?
- Le médecin légiste, vous le connaissez ?

- Pas plus que ça, non. Fort heureusement, je n'ai pas régulièrement de patients qui se font assassiner.
- Évidemment. Mais sa... réputation ?
- Autant que je sache, elle est plutôt bonne. Mais les légistes sont des gens bizarres.
- C'est-à-dire ?
- S'ils ont choisi cette spécialité, c'est qu'ils ont un rapport à la vie humaine un peu particulier.
- Je comprends. Merci encore pour ces précieux renseignements.
- Je vous en prie.

Cette fois enfin, j'avais le sentiment de tenir une vraie piste.

Il restait à découvrir pour quelles raisons mes trois victimes s'étaient rendues aux États-Unis, mais malheureusement, je n'avais aucune idée de la manière d'obtenir ces informations.

J'ai entendu mon voisin de bureau entrer dans le sien, c'était suffisamment rare pour que je le remarque. Jusqu'ici, je l'avais à peine croisé dans les couloirs, il passait la plupart de son temps à l'extérieur « sur ses affaires ». J'ai sauté sur l'occasion pour lui demander conseil au sujet de mon enquête.

- Hello !
- Salut,... Mattéo, c'est ça ?
- Tu peux m'appeler Mat'. Pardon, je peux te tutoyer ?
- Oui, oui pas de problème, moi c'est José.
- C'est pas souvent qu'on te voit au bureau.
- Tu as entendu Junod : il faut fournir les indicateurs. Pff, la corvée !

- Sans doute, je ne me rends pas bien compte, pour l'instant, je n'ai pas grand chose à compter, à part les victimes...
- Ça avance ton affaire ? Pour une première, tu m'as l'air d'être tombé sur un fameux cinglé !
- Justement, j'ai besoin d'un conseil. Je bloque.
- Un conseil ? Ma foi, si je peux t'aider... Mais, je te promets rien...
- Voilà : mes victimes ont toutes fait un voyage aux États-Unis quelques années avant leur mort. J'ai l'impression que ce n'est pas un hasard, mais je n'en sais pas plus. Qu'y ont-elles fait ? Étaient-elles ensemble ? Dans quelle ville ? Je ne vois pas où je peux chercher ça.
- Vois ça avec l'ambassade.
- L'ambassade ?
- L'ambassade de France aux USA, à Washington.
- Mais je les ai déjà appelés, ils m'ont dit qu'il n'y avait pas moyen de retrouver ça, c'est trop vieux.
- Ils savent plein de choses ! J'ai un contact là-bas, un mec sympa, tu veux que je te file ?
- Volontiers !

Il a fouillé dans ses tiroirs et en a ressorti une carte de visite, estampillée du sceau « République Française ». Je l'ai remercié et je suis retourné dans mon bureau, en contemplant la carte comme un objet précieux duquel je ne saurais pas me servir.

Comment présenter les choses ? Que devais-je demander et à qui ? Est-ce que c'était une façon de faire courante et normale ?

Ou bien mon collègue a-t-il eu ce contact par hasard, un vieux copain d'école, ou une connaissance liée à une affaire passée ?

La fois précédente, la secrétaire que j'avais eue au bout du fil m'avait assuré qu'il n'était pas possible d'obtenir de tels renseignements.

Comme je n'avais pas grand chose à perdre, j'ai appelé.

- Bonjour Mattéo Lingo, commissariat du XII<sup>e</sup> à Paris.
- Good morning.

Mince, il ne parlait pas français.

- Hum, I'm... I would like to...
- No, no, c'est bon, parlez français !
- Ouf, merci.
- La force de l'habitude, j'ai décroché en disant « Good morning », mais je suis d'origine française. Je parle votre langue !
- Très bien, excusez-moi de vous déranger, mais je suis sur une affaire de meurtres multiples, et les trois victimes ont fait un voyage aux États-Unis peu avant de se faire assassiner, sauriez-vous comment je pourrais procéder pour obtenir des informations sur leur séjour aux USA ?
- Qui vous a donné mon numéro ?
- C'est... Un collègue, José...
- Ce sacré vieux José. Que devient-il ?

- Il peste contre la paperasse dans le bureau d'à côté.
- Ha ha ! Ça ne m'étonne pas. C'est un homme de terrain, comme moi. Quelle idée de nous coller dans des bureaux ! Que puis-je faire pour vous aider ?
- Je cherche des traces de trois voyageurs aux États-Unis.
- C'était en quelle année ?
- En 2005.
- Damn ! Ça ne date pas d'hier. Mais je vais chercher dans la database. Vous avez des noms ?
- Oui bien sûr : Roger Lideur, Éric Schiele et Tràn Nguyen.
- Ne quittez pas, je jette un œil.

J'ai regardé ma montre et je me suis rendu compte que je n'avais pas considéré le problème du décalage horaire. Il devait être tôt de l'autre côté de l'Atlantique... Trois minutes plus tard, j'entendais une voix au bout du fil.

- Allô ?
- Oui, je suis là.
- J'ai retrouvé la trace de vos amis.
- C'est vrai ?
- Oh yes, c'était facile, ils sont arrivés le même jour, le 10 septembre 2005, mais toutefois, ils n'étaient pas dans le même avion. Ils sont repartis, dans des avions différents également, trois jours plus tard.
- Comment avez-vous trouvé ça ? Si vite ?

- On a une base de données des passagers français qui viennent ici. Il n'y a rien d'impossible ici, ce sont les USA !
- Dans quelle ville se sont-ils rendus ?
- Denver, Colorado. Mais ils ont d'abord atterri à Washington, et ont pris ensuite un vol intérieur.
- Tous les trois ?
- Il semblerait. Ça vous étonne ?
- Rien ne m'étonne, si ce n'est la rapidité avec laquelle vous avez fait progresser mon enquête. Je vous remercie beaucoup.
- Ha ha, you're welcome !
- Tant que j'y suis, vous avez d'autres informations à me communiquer ?
- Pour le reste, il faudra voir avec le FBI, mais pour ça il faut obtenir l'accord du gouverneur, faire signer deux-trois papiers... Honnêtement, ne le faites que si vous n'avez plus d'autres solutions, ça va prendre des mois.
- Bon, je vais voir pour me débrouiller moi-même.
- C'est plus sûr, oui. Si vous avez besoin d'un coup de main, n'hésitez pas. Ça fait plaisir d'entendre parler français, de temps en temps.
- Merci... Euh... Thank you very much and goodbye !
- Goodbye !

J'ai raccroché le sourire aux lèvres, la joie de vivre de cet employé de l'ambassade et ma piste qui se confirmait m'ont rendu gai.

Que va-t-on faire à Denver pendant trois jours ? C'est un peu court pour des vacances et presque long pour un voyage d'affaires. Les victimes n'avaient d'ailleurs pas le profil professionnel pour faire des voyages d'affaires aussi loin de chez elles.

Leur autre point commun était cette maladie. Pas la même, du reste, mais tous atteints par une affection quelconque. J'ai empoigné mon clavier et commencé à faire quelques recherches sur internet.

Y avait-il à Denver un congrès sur l'une des trois maladies ? Apparemment, non. Le Colorado était-il réputé pour ses cures médicales ou ces centres de repos ? Pas le moins du monde.

Au bout d'une demie-heure de recherches dans tous les sens, je commençais à sentir le découragement, j'étais si près du but.

J'ai pris la décision de chercher dans l'autre sens : que s'est-il passé à Denver entre le 10 et le 13 septembre 2005 ?

J'ai découvert que la ville avait autorisé la consommation de cannabis au plus de 21 ans cette année-là. Mais je doute que mes trois victimes étaient à ce point junkies pour faire des milliers de kilomètres en avion pour profiter de cet état de fait.

Le 12 septembre, un concert apparemment mythique d'un groupe inconnu a eu lieu dans un stade local.

Le 11, un congrès sur le réchauffement climatique, à l'université des sciences.

Le même jour, mais dans une autre salle, une cérémonie commémorative pour les victimes des attentats du 11 septembre 2001.



Le 10 au soir, une panne de courant a privé d'électricité tout un quartier de la ville pendant plusieurs heures.

Le 12, une visite officielle du vice-président a été finalement annulée...

Et ainsi de suite, sur des pages et des pages. Des milliers d'évènements d'apparence anodins, mais sans doute, dans le tas, l'un d'eux qui a réuni trois personnes qui se sont faites assassiner, plusieurs années plus tard, par un déséquilibré du scalpel.

Comment le trouver ?

J'ai pris note de ceux qui me semblaient les plus marquants ou les plus étranges, et j'ai gardé le papier sur moi, pour pouvoir y réfléchir à tout moment.

Cette enquête était décourageante à bien des égards, mais je devais m'avouer que le défi intellectuel qu'elle me posait n'était pas tout à fait désagréable. S'il n'y avait pas cette pesante atmosphère criminelle et mortifère, l'exercice m'aurait sans doute amusé.

J'avais un peu avancé du côté des victimes, il me fallait maintenant commencer à m'occuper des suspects, même s'il n'y en avait guère jusqu'à présent, la piste médicale restait la plus probable, mais aussi la plus dangereuse pour un inspecteur débutant qui n'y connaît rien. Il me fallait agir avec finesse.

- Vous me demandez si j'ai déjà visité Denver, dans le Colorado ?

Visiblement, le médecin légiste ne voyait pas où je voulais en venir.

- Oui, simple curiosité, c'est au sujet de mon enquête.
- Que vient foutre le Colorado dans votre enquête ?
- Eh bien, il se trouve que les victimes s'y sont rendues en 2005, toutes, et pendant la même période.
- Et alors ?
- Et alors, je me demandais si vous ne saviez pas quelque chose que j'ignore sur cette belle ville de Denver ?
- Je suis médecin, moi, pas géographe. J'y ai jamais foutu les pieds, moi, à Denver.
- Ah ben vous voyez, ça, déjà, c'est une information !

- De quoi ?
- Non, mais rien, je me comprends.
- Dites-donc mon petit père, vous ne seriez pas en train de m'interroger comme un suspect ?
- Moi ? Vous ? Quelle drôle d'idée !
- Non, mais je vous vois venir, avec vos gros sabots et votre incompetence notoire. Vous savez qu'on commence à parler de vous dans le milieu ?
- Dans le milieu de quoi ?
- Chez nous, au labo, et avec vos collègues aussi. Il paraît que vous faites forte impression.
- Ah... Ah bon ?
- Ah mais si, je vous jure. Vous êtes en train de vous tailler une réputation, mon vieux, vous allez la traîner longtemps !
- Quelle réputation ? De quoi parlez-vous ?
- Votre côté Starsky et Hutch, là. Les poursuites endiablées en voiture, la finesse de vos déductions... Non, croyez-moi, vous êtes observé, on attend beaucoup de vous !
- Je ne vous permets pas de juger la façon dont j'exerce mon métier !
- « La façon dont j'exerce mon métier », comme c'est joliment tourné. Vous voulez parler de la fois où vous avez fait analyser vos propres empreintes digitales ou bien celle où le garagiste du commissariat a dû consulter un de mes confrères parce que ça lui faisait mal aux côtes de rire comme ça ?

- Le garagiste ? Mais...
- Je vous attend au tournant, Lingo. Commencez pas à venir chier dans mes bottes car il se pourrait que votre carrière dans la police soit plus qu'éphémère.
- Je...
- Au revoir.

Et il a raccroché. Il me prenait déjà pour un incompetent, maintenant, il savait que je le soupçonnais. Cela n'allait pas arranger nos relations ni celles entre la police et le labo. En attendant, je ne savais pas quoi penser de son attitude et de ses menaces. Était-il gêné par mes questions ? Ou s'est-il juste senti insulté par un lieutenant débutant ?

En rentrant à la maison, je n'ai pas pu élucider ce questionnement. Alors que je pénétrais dans l'entrée, j'ai été stupéfait en voyant qui était là.

- J'ai invité Clara à manger ce soir ! a hurlé ma mère en souriant.
- Clara ?
- Mattéo ? Ça va ?
- C'est juste que... je ne m'attendais pas à te voir là.
- Je ne pouvais pas refuser ça à ta maman, et puis elle m'a dit que c'était une surprise.
- Ça, pour une surprise. Où as-tu trouvé son numéro, maman ? Je t'en ai à peine parlé ?
- À peine parlé ? s'est étonnée Clara.

- Je veux dire, je n'étais pas au courant.
- C'est le principe même de la surprise, a ajouté mon père.
- J'ai trouvé son numéro sur ta table de nuit, a expliqué ma mère, avec des petits cœurs tout autour. J'ai pensé que c'était elle.
- Des petits cœurs ? s'est amusée Clara.
- Non, mais c'est pas des cœurs, ce sont des gribouillis qu'on fait quand on téléphone...
- Des gribouillis ? Ça ?

Et ma mère est arrivée avec le post-it sur lequel le numéro de portable de Clara figurait, criblé de... formes diverses ressemblant, certes, vaguement à des cœurs.

Clara a éclaté de rire et m'a regardé en souriant. J'ai rendu les armes en voyant ses yeux briller en ma direction. Ok. C'étaient des cœurs. Des gros.

Elle a posé ses lèvres chaudes sur les miennes, devant le regard gêné de papa, qui a tout de suite cherché un journal pour se plonger dedans. Maman préparait le repas à la cuisine.

- Je suis contente d'être venue.
- Moi aussi, je suis content. Content mais... étonné !
- Tu as passé une bonne journée ?
- Plus ou moins. Ça avance, puis ça recule. Enfin, au moins, ça bouge, quoi !
- Tu vas y arriver !
- J'espère. Et toi ? Quoi de neuf ?

- Pas grand chose. Tiens, Charlène a rompu avec ton copain.
- Déjà ?
- Ça n'a pas traîné. Deux jours, et paf !
- Enfin, il a déjà fait pire.
- Oui... Elle aussi !
- Dans ce cas, ils ont l'habitude, pas de dégâts collatéraux ?
- Non, non, tout va bien.

Maman a apporté des spaghettis pour huit, avec de la sauce bolognaise pour douze et nous a invités à passer à table, tous les quatre.

- Mattéo nous a beaucoup parlé de vous ! a-t-elle commencé, sourire aux lèvres.
- Maman ! S'il te plaît. Ne commence pas.
- Laisse, je trouve ça mignon.
- Alors comme ça, vous êtes encore étudiante ?
- Oui, en physique appliquée.
- Tu vas voir qu'elle va bientôt demander si tu veux des enfants et quand est-ce qu'on se marie...
- Mat ! N'exagère pas... Ceci dit, c'est vrai que j'attends avec impatience d'avoir des petits-enfants...
- Et voilà !
- Mais je suis certaine que vous en aurez, Madame Lingo.

- Tu vois Mattéo ! On peut en parler sans que ce soit tabou quand même !
- J'aimerais juste finir mes études avant d'y penser, par contre.
- Bien sûr, bien sûr... C'est naturel, les études avant tout. Mais vous terminez quand ? Je veux dire, si tout se passe bien ?
- Maman !
- J'ai encore deux ans à faire.
- Deux ans ? Mais pourtant vous êtes toute jeune !

Et la conversation a continué ainsi pendant tout le repas, ma mère soutirant toutes les informations possibles à Clara qui faisait mine de ne pas s'en rendre compte. En fait de surprise, l'objectif de la soirée pour ma mère était bel et bien d'officialiser ma relation avec Clara, et si possible, d'accélérer les choses en leur donnant un caractère plus engageant. Un repas dans la belle-famille, c'était un acte non dénué de sens, au moins pour mes parents.

J'ai proposé à Clara de la raccompagner chez elle, mais elle a souhaité, au grand bonheur de ma mère, rester ici pour la nuit. Passer la nuit chez les parents de son fiancé, ce n'est pas anodin non plus. D'autant que maman s'est empressée de préciser qu'il y avait une chambre d'amis en face de la mienne, et que cela pouvait donc se faire en tout bien tout honneur.

La chambre d'amis était en fait un débarras avec un lit pliant parmi d'autres objets encombrants plus ou moins rangés là. J'ai laissé Clara s'installer dans ma chambre d'apparence plus accueillante, et je me suis résolu à m'user le dos toute la nuit sur ce lit de camp de vingt ans d'âge. La tentation était grande de

traverser le couloir pour rejoindre celle dont je rêvais toutes les nuits, mais qu'on le veuille ou non, on a une certaine retenue quand on est sous le même toit que ses parents, même si on a déjà cédé aux pires fantasmes en d'autres lieux et à d'autres moments.

Le lendemain matin, ma mère a profité du petit-déjeuner pour poser les questions qu'elle avait oublié de poser la veille. Je la soupçonnais d'avoir débriefé une partie de la nuit avec papa pour cerner la personnalité de Clara et juger de ses capacités à devenir rapidement mon épouse. La tête dans le gaz, je n'ai pas essayé de protester.

Je me suis en revanche excusé du comportement de ma mère auprès de Clara, quand je l'ai ramenée à la fac en partant moi-même au bureau. Elle n'a pas paru gênée par les questions de ma mère et a trouvé mes parents plutôt attachants.

L'espace d'un instant, je me suis demandé si elle ne voulait pas que je la demande en mariage tout de suite.



Au bureau, du courrier m'attendait. Adressée à Mattéo Lingo, lieutenant de police au XII<sup>e</sup>, l'enveloppe était fermée et posée sur mon clavier.

Je l'ai examinée longuement avant de l'ouvrir, et encore plus longuement après avoir lu son contenu. C'était une lettre anonyme, imprimée vraisemblablement sur une imprimante jet d'encre et sur du papier quatre-vingts grammes blanc de photocopieuse.

*Toute résistance est vaine. Elle y passera comme les autres.  
Née poussière, elle redeviendra poussière.*

Un frisson m'a parcouru le corps. Machinalement, j'ai retourné la feuille, immaculée de l'autre côté, et cherché un détail qui confondrait son auteur, mais rien. Je me suis ensuite et seulement intéressé à son contenu. Cette lettre était-elle liée au tueur en série ? Vraisemblablement oui, la poussière évoque sans doute les cendres retrouvées sur les lieux des crimes. Alors qui *y passera comme les autres* ? Quelqu'un que je suis censé connaître ? Maman ? Clara ? Comment le savoir ?

Malheureusement, je l'ai su rapidement. Clara m'a appelé sur mon portable, affolée.

- J'ai reçu un coup de fil bizarre !
- Bizarre ?
- Une voix métallique, qui m'a dit « toute résistance est vaine », et puis ça a raccroché.

- Tu peux me répéter ça ?
- *Toute résistance est vaine*
- Bon sang, c'est lui.
- C'est qui ?
- Ne bouge pas de chez toi, j'arrive !

J'ai raccroché, et j'ai couru dans le bureau du commissaire. Par chance, il était là. Je lui ai montré la lettre anonyme, et lui ai expliqué le coup de téléphone reçu par Clara, en quelques secondes seulement, en bafouillant et en bégayant.

- C'est fâcheux, a-t-il dit en fronçant les sourcils.
- Fâcheux ? C'est catastrophique ! Il faut lui envoyer une brigade de policiers et tout de suite !
- Minute, pas de précipitation. Réfléchissons !
- Vous en avez de bonnes ! C'est ma fiancée !
- Je sais, je sais, mais calmez vous, vingt-cinq cochons, et lâchez ma veste !
- Bon, moi j'y vais. Envoyez-moi du renfort. Je n'ai même pas d'arme !
- Mais attendez...

Je ne lui ai pas laissé le temps de finir, et j'ai claqué la porte en courant dans le couloir. J'ai sauté dans ma voiture et quelques minutes plus tard, j'étais dans l'appartement de Clara, qui était plus surprise qu'inquiète.

- Est-ce que tu vas m'expliquer, à la fin ?
- Dieu soit loué, tu es vivante !
- Vivante ?
- Ton coup de téléphone, c'était mon cinglé.
- Ton cinglé ?
- Mon tueur en série, il m'a envoyé une lettre anonyme.
- Si elle est anonyme, comment sais-tu que c'est lui ? Tu ne le connais même pas ?
- Je le sais parce que... parce que je m'en doute !
- Admettons. Que vient faire mon coup de téléphone là-dedans.
- Les mots que tu as prononcés, ils étaient sur la lettre aussi.
- *Toute résistance est vaine ?*
- Voilà. C'est mot pour mot ce qu'il y a sur la lettre, et puis il y a la suite...
- Quelle suite ?
- Il ne vaut mieux pas que tu saches. Mais il faut être vigilante. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Mais comment a-t-il su, bordel !
- Comment a-t-il su quoi ? Je comprends rien à ce que tu me dis !
- Comment a-t-il su pour toi... et moi. Comment il sait pour nous deux ?
- Et mon numéro de téléphone ? Où se l'est-il procuré ?

Peu de personnes avaient connaissance de l'histoire naissante entre Clara et moi. Il y avait mes parents, bien sûr, mais ils étaient hors de tout soupçon : maman ne laisserait jamais menacer la mère de ses futurs petits enfants !

Il y avait Jonathan, mon pire pote, qui nous avait vus à la discothèque, puis était sorti avec Charlène, la copine de Clara. Celle-ci aurait pu lui communiquer son numéro de portable. Et il savait par ailleurs que je travaillais au commissariat du XII<sup>e</sup>. Mais je le croyais incapable d'une telle chose. Fainéant, sans aucun doute, coureur de jupons, tant qu'on veut, mais criminel, jamais de la vie. Cela dit, il était étrange que nous nous soyons retrouvés comme par hasard devant cette boîte de nuit.

- C'est Meetic !
- De quoi ?
- Sur le site de rencontres, ils ont mon portable. Ils savent pour toi et moi puisque c'est là qu'on a fixé le premier rendez-vous.
- Mais qui ça « ils » ?
- Mais je ne sais pas. Mais réfléchis, cela ne peut venir que de là !
- Oui, c'est possible, tu as raison. Mais alors qui ? Un pirate informatique ?
- Peut-être. Tu sais, il suffit d'avoir mon mot de passe, ou le tien...
- Il est compliqué le tien ?
- Tu parles. C'est le même partout.

- Ta date de naissance ?
- Quoi ? Toi aussi ? Ah, on s'est bien trouvés...
- Mais attends, ça n'explique pas tout.
- Pourquoi ?
- Admettons que l'auteur de la lettre et du coup de téléphone ont eu les informations sur Meetic. Sur Meetic, il n'est pas indiqué que je travaille dans ce commissariat ?
- C'est plutôt dans l'autre sens que cela s'est produit. Le serial-killer a su qui s'occupait de l'enquête, il a piraté ton compte Meetic en trouvant ton mot de passe et il a lu mon message où je te donnais mon numéro.
- Oui, ça se tient.
- Voilà une chose de mise au clair.
- Malheureusement, ce n'est pas bon signe.
- Pourquoi ?
- Cela signifie que tu es en danger.
- Tu penses ?
- Le gars a déjà dézingué trois bonshommes. Que crois-tu qu'il va faire de toi ?
- T'inquiète, je sais me défendre.
- C'est sans doute ce que se disaient les autres victimes, avant.
- Je ne quitte jamais ma bombe lacrymogène.
- J'ai peur que ça soit insuffisant. J'ai demandé au commissaire qu'il envoie des renforts, mais je vois qu'il ne se presse pas.

C'est à ce moment qu'on a frappé à la porte. Mon sang s'est glacé. J'étais toujours sans arme, et sans doute bien plus impressionné que Clara elle-même, qui s'est précipitée vers la porte pour ouvrir.

- Attends ! Lui ai-je dit.
- Mais quoi !
- Demande qui c'est !
- C'est qui ?!
- Police ! C'est José ! Mattéo est ici ?!
- C'est José ! Ai-je répété, avec un sourire crispé.
- Oui j'ai entendu.
- Je suis là José ! Qu'est ce qu'il y a ?
- Tu veux pas ouvrir la porte, qu'on arrête de hurler, déjà ?!
- Ah bien sûr !

J'ai pris les clefs des mains de Clara et j'ai ouvert la porte. Bêtement, j'ai pris José dans mes bras, soulagé.

- Ah, tu es venu en renfort !
- Non, je suis venu te chercher.
- Me chercher ? Mais... Et Clara ?

- On verra pour Clara plus tard, mais pour l'instant, tu as un autre cadavre qui t'attend.
- Quoi ?!
- Il en a tué un autre, il faut que tu ailles voir ça. C'est ton affaire, merde !
- Que dit Junod ?
- Il dit que c'était couru d'avance.
- Quoi donc ?
- Le coupable t'envoie une lettre pour te faire flipper, il te fait aller à l'autre bout de la ville, et pendant ce temps, il est tranquille pour commettre son meurtre, à deux pas du commissariat.
- Alors, Clara ne risque rien ?
- Pour l'instant, non. Grouille-toi, parce que le légiste est de mauvais poil, si tu rappliques pas tout de suite, il va embarquer toute la marchandise et tu n'auras rien vu !
- Le légiste, il est déjà sur place ?
- Tu parles, c'est lui qui a découvert le corps !
- Comment ça ?
- Il a reçu un appel, il a cru que c'était toi.
- Moi ? Mais il n'a pas reconnu la voix ?
- C'était une voix déformée, comme il y a sur certains portables, tu sais, une voix numérique.
- Métallique ?
- Ouais, genre.
- Il m'a bien niqué, ce salaud.

- Bon, tu viens ?
- Clara, s'il te plaît, ne quitte pas ta bombe lacrymogène, évite de rester seule, ne sors pas la nuit...
- Mange bien ta soupe, mets tes chaussons... a-t-elle ajouté.

Je l'ai regardée, bouche bée.

- C'est promis, je ferai attention !
- Merci. Je dois y aller.

Je l'ai embrassée, et je suis sorti avec José. Il a pris sa voiture et moi la mienne. Je me suis rendu directement sur les lieux de ce nouveau crime.



Le légiste m'attendait sur le pas de la porte, un sourire narquois sur le visage.

- Voilà la cavalerie qui arrive !
- Oh ça va...

Il est entré avec moi dans la petite maison grise, entourée d'un mètre de gazon mal entretenu. Le corps était dans la salle à manger, avec la mise en scène habituelle.

Un tas de cendres, et une flaque de sang en-dessous d'un morceau de corps humain sanguinolent, cette fois, plus petit que d'habitude.

- Un appendice, m'a dit le légiste.
- Un quoi ?

- Un appendice iléo-cæcal, un diverticule creux généralement appendu à la surface médiane du cæcum, d'où son nom.
- L'appendicite, quoi ?
- L'appendicite, jeune homme, c'est l'inflammation de ce machin, qui cause des douleurs aiguës. La gingivite est à la gencive ce que l'appendicite est à l'appendice.
- Bon. C'est un appendice. Ok.
- Il se trouve que celui-ci est enflammé. Justement.
- Donc cet homme avait l'appendicite ?
- Vraisemblablement, mais comme on sait pas trop à quoi sert l'appendice et que son emplacement et les douleurs que peut causer son inflammation sont très variables, on ne peut pas le dire avec certitude.
- Comment ça ?
- Si ça se trouve, votre appendice est tout aussi enflammé que celui-là et vous ne sentez rien pour autant.
- Je pensais que la médecine était une science exacte.
- Toujours plus exacte que votre enquête, cher ami.
- Comment se fait-il que vous ayez découvert le corps ?
- Parce que vous m'avez appelé.
- Je n'ai rien fait de tel.
- En tout cas, j'ai cru que c'était vous, cette voix débile au téléphone.

Je n'ai pas relevé le pic, l'ambiance n'était déjà pas grandiose, il n'était pas question que ce médecin m'entraîne sur le terrain de la mauvaise foi.

- À quelle heure avez-vous reçu ce coup de fil ?
- 10h15.
- J'étais en route en direction de chez Clara...
- Qui ça ?
- Rien, je parle à moi-même.
- J'espère que vous vous comprenez.
- Comment était cette voix ? Qu'a-t-elle dit ?
- La voix était monocorde, nasillarde et parasitée. Une voix d'homme. Il m'a dit « Il y a un cadavre à examiner à telle adresse ». Et puis ça a raccroché.
- C'est tout ?
- C'est tout !
- Et vous, vous êtes venu ?
- Pourquoi ne serais-je pas venu ?
- Quelqu'un ne se présente pas, vous dit n'importe quoi au téléphone et vous accourez ?
- Je pensais que c'était vous, je vous ai dit. Donc ça explique le *n'importe quoi* et puis vous voyez bien que j'ai eu raison de venir.

Il a fait un signe en direction du corps, le sang dégoulinait sur le parquet. Cela devenait glauque.

- Sait-on comment il s'appelle ?
- Je vous laisse le soin de vérifier son identité sur la boîte aux lettres.
- Homme ou femme ?
- La taille de l'appendice ne permet pas de le déterminer, mais regardez autour de vous, ça me semble clair.

Effectivement, la pièce était sombre et sobre, des posters de groupes de rock et de voitures de sport ornaient les murs. Une télévision gigantesque faisait face à un canapé couvert de tâches.

Après avoir remercié froidement le légiste, j'ai fait le tour de la maison, intérieur et extérieur, pour glaner quelques éventuels indices supplémentaires. La boîte aux lettres indiquait le nom de Paul Troye. J'ai noté ça sur un bout de papier que j'avais dans la poche, et qui contenait la liste des événements marquants qui avaient eu lieu à Denver en 2005. Je l'ai relue, dans l'espoir qu'un détail ici me mette sur la voie, mais rien ne m'est venu.

Dans le bureau, à l'étage, j'ai trouvé pas loin de l'ordinateur un certain nombre de documents juridiques, des textes de lois et un dossier complet sur les procédures de type « Class actions », ces plaintes collectives qui sont organisées par des associations de consommateurs américaines.

J'ai allumé l'ordinateur, pour fouiller dans l'historique de son navigateur web, mais je n'ai rien vu de pertinent. Il fréquentait visiblement des forums de juristes et... pas mal de sites de vidéos pornographiques. Son dernier accès à internet datait d'il y a moins de deux jours.

L'extérieur était en friche. Les mauvaises herbes hantaient la pelouse et grimpaient le long des murs. Les dalles qui faisaient office de chemin d'accès jusqu'à la porte d'entrée étaient presque recouvertes par la verdure et il fallait en deviner l'existence en certains endroit.

J'ai demandé aux voisins s'il avait de la famille, mais ils n'ont pas pu me renseigner. L'homme était discret, inexistant, inconnu du quartier.

Je suis rentré au commissariat car je commençais à m'inquiéter pour Clara et j'avais laissé mon téléphone chez elle. Dès que je suis arrivé au bureau, je l'ai appelée depuis mon poste fixe, mais je n'ai pas eu de réponse.

J'ai essayé plusieurs fois, toutes les deux minutes, pendant un bon quart d'heure. Rien. J'ai commencé à piétiner et à chercher la bonne attitude à observer. J'étais prêt à reprendre la voiture pour la voir tout de suite et vérifier que tout allait bien. Avant cela, j'ai eu l'idée d'appeler mon propre numéro, puisque mon téléphone était chez elle.

Ça a décroché, c'était elle.

- Enfin ! Je te trouve.
- J'ai pris ton téléphone, je me suis trompée. Je suis en cours, là, je te rappelle, m'a-t-elle chuchoté.
- Ok. Merci.

J'ai appelé les renseignements généraux, pour qu'il me fasse un rapport sur ma nouvelle victime, puis l'opérateur téléphonique de Clara pour qu'ils me fournissent la liste des appels en-

trants sur son portable. J'aurais un peu de grain à moudre pour le lendemain.

Vers 13h00, Clara m'a rappelé et m'a rassuré. Elle n'avait pas eu de nouveau coup de fil, et n'avait croisé personne de louche. Ce n'est qu'après avoir raccroché que je me suis rendu compte qu'elle disait tout ça juste pour me rassurer : elle ne pouvait pas savoir si on l'avait rappelée, puisque son téléphone était resté chez elle. J'ai essayé de me convaincre que ce n'était pas important pour l'instant pour pouvoir passer à autre chose.

Vers 14h00, j'ai composé le numéro de l'ambassade de France aux USA, et je suis retombé sur la même personne enthousiaste et semble-t-il sincèrement heureuse de parler avec un Français.

- C'est à nouveau moi, vous voyez, je n'ai pas traîné pour vous rappeler !
- Bonjour la France ! s'est-il exclamé.
- Voilà, j'ai un nouveau client pour vous. Paul Troye, vous pouvez rechercher ce nom.
- Ne quittez pas, je vais regarder ça.

Deux minutes plus tard, il était de retour avec l'information.

- C'est bien ça, tout comme les autres. Il est allé à Denver. En revanche, il est revenu un jour plus tôt.
- Ah ?
- J'en ai profité pour faire une autre recherche. Je ne sais pas si ça peut vous aider.

- Dites toujours.
- J'ai sorti la liste de tous les Français qui sont allés à Denver à cette période. Enfin, tous ceux dont on a connaissance, ceux qui ont pris l'avion, donc.
- Excellente idée, et ?
- Il n'y en a pas d'autres. Juste ces quatre personnes-là. Dommage.
- Tant pis, ou tant mieux. Cela signifie peut-être qu'il n'y aura plus de victime.
- Vous croyez ?
- Je ne sais pas.
- Ha ha ! Vous êtes vachement sûr de vous, comme gars.
- Vous savez, je débute...
- Laissez-moi vous donner un conseil. Ne laissez jamais paraître vos faiblesses. Vous débutez ? Et alors ? Vous avez le droit de vous tromper comme les autres, et même encore plus ! Soyez sûr de vous, même si vous n'avez aucune certitude. Si vous doutez, vous n'irez au bout d'aucune piste. Et ça, c'est juste ce qu'il ne faut pas faire dans ce métier.
- Bien, merci pour ces conseils.
- You're welcome ! Enjoy !

Je l'ai entendu rire avant de raccrocher. C'était un homme très enjoué qu'il faisait plaisir d'avoir au bout du fil.

Qui plus est, il était compétent et prompt à me renseigner. La piste américaine de Denver semblait se confirmer. C'était main-

tenant quelque chose de solide étayé par quatre voyages semblables, mais malheureusement, rien qui permette de confondre le coupable, ni de prévoir, et prévenir, ses meurtres à l'avance. J'ai rayé de ma liste les évènements qui avaient lieu dans cette ville le troisième jour, puisque ma dernière victime n'aurait pu y assister.

Soucieux, j'ai passé la soirée et la nuit chez Clara. Bien sûr, je joignais ainsi l'utile au très agréable. Nous avons attendu un coup de téléphone, heureusement en vain. Mais au fur et à mesure que la soirée avançait, nous avons petit à petit oublié le côté dramatique de la situation pour verser dans le côté romantique.

Elle m'a regardé avec un de ses sourires plein de sous-entendus auxquels on ne peut résister. Quand j'ai jeté un œil sur son téléphone, elle l'a pris en main pour l'éteindre rapidement et l'envoyer sur le fauteuil d'à côté. J'ai fait le vide d'un coup. Les images sanglantes, les coups de téléphone, l'ambassade et Denver, tout s'en est allé avec mes vêtements, et les siens, sur le sol.

Nos corps se sont emmêlés, échauffés et finalement alanguis dans une douceur béate.

Mais il n'a fallu que quelques secondes pour que tout me revienne en plein visage. Dès que j'ai repris conscience, le souffle épuisé de Clara et son cœur battant m'ont remis en alerte.

Fragile, elle était en danger.



Le lendemain au commissariat, j'ai eu comme un sentiment de routine. Les rapports du légiste et des renseignements généraux m'attendaient sur mon bureau. Comme d'habitude, ils ne m'ont apporté que peu d'informations si ce n'est quelques détails sur la vie privée et l'état de santé de la dernière victime.

Le légiste insistait toutefois sur le poids et la quantité des cendres qu'il continuait à trouver trop faibles pour représenter l'intégralité des restes incinérés des corps des victimes. Cela signifiait sans doute qu'une partie des corps n'était pas incinérée avec le reste. Il était par contre catégorique sur le fait que des traces d'ADN correspondant aux personnes assassinées étaient bien présentes dans les cendres, écartant l'hypothèse de cendres extérieures laissées sur les lieux du crime pour faire diversion.

Le relevé des appels téléphoniques sur le portable de Clara n'a rien donné de mieux. L'appel anonyme était masqué et même l'opérateur n'a pas été en mesure de me communiquer son numéro, ce qui m'a surpris. Mes collègues m'ont confirmé que, dans certains cas, il était tout simplement impossible

d'identifier l'appelant, mais que c'était le signe d'une affaire bien complexe, avec des meurtriers bien informés des techniques utilisées par la police, ou ayant des contacts dans le milieu des télécoms.

J'essayais de m'imaginer l'employé de l'opérateur téléphonique soudoyé par le serial killer, ou lui-même meurtrier, falsifiant le fichier des appels reçus par Clara quand mon téléphone a sonné.

J'ai sursauté, puis j'ai décroché, inquiet.

- *Avec ou sans bombe lacrymogène, elle y passera...* m'a dit une voix lugubre au bout du fil.
- Allô ? Qui êtes-vous ?!

Je savais que ma question était idiote, mais c'était un réflexe.

- *Toute résistance est vaine...*
- Allô ! Attendez !..

Mais il avait déjà raccroché. J'ai couru dans le bureau d'à côté, pour demander à José s'il connaissait une façon de localiser un appel arrivé sur mon téléphone, mais il était lui-même au téléphone. Il a raccroché peu de temps après, voyant mon air empressé.

- José, c'est lui, il a rappelé !
- Qui, « lui » ?

- Le serial killer.
- Quoi, il t'a appelé ?
- Oui, ici-même, à l'instant !
- Ah, c'est peut-être sa première erreur, viens avec moi.

Je l'ai suivi dans les sous-sols du commissariat, où je n'avais encore pas mis les pieds, si ce n'est pour accéder au garage des véhicules de service. Il m'a présenté Paul, du service informatique. En fait de service, il était seul. Tout avait été externalisé depuis plusieurs années et il ne restait plus qu'un correspondant local dans chaque commissariat, en relation avec un service informatique centralisé pour tous les commissariats de la région Île de France.

- Paul, tu connais Mattéo ?
- Non, enchanté. Un nouveau ?
- Oui. Dis-moi : il vient de recevoir un appel sur son poste, est-ce que tu peux savoir le numéro de l'appelant ?
- Probablement. Il faut que je fouille dans les logs du PABX.
- Les quoi ?
- Les fichiers-journaux de l'autocom.
- Euh... Non en fait c'était encore plus clair la phrase d'avant.
- Suivez-moi.

Il nous a conduit dans un local technique sans éclairage naturel qui sentait fort le tabac et le matériel électronique. Des fils de toutes les couleurs traînaient à même le sol, et un enchevêtrement impressionnant de connexions entre prises murales ressemblaient à un plat de spaghettis multicolores vertical.

Il s'est approché d'un écran qui était posé là, l'a frappé une fois ou deux pour qu'il daigne s'allumer puis il a pianoté sur un clavier dont les lettres n'étaient presque plus visibles.

- Tu es dans quel bureau ? M'a-t-il demandé.
- Quel bureau ? Eh bien... Celui à côté de José.
- Il est dans le bureau d'Altier.
- Ah, ok je vois. Donc, c'est la prise A52128.

Il a continué de pianoter sans nous expliquer ce qu'il faisait, puis une liste de numéros est apparue à l'écran, il est revenu en arrière, a recommencé la même manipulation, pour aboutir à la même liste. Il semblait embarrassé.

- Je ne comprends pas.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Je ne trouve pas le numéro de l'appelant.
- Comment ça ?
- Regardez-là, le dernier appel, il y a 10 minutes, c'est bien celui-là ?
- 10 minutes ? Oui, ça doit bien être ça.
- Le numéro n'apparaît pas. C'est comme si...

- Comme si ?
- Comme si c'était un appel interne.
- Interne ? Tu veux dire qui venait d'un des postes du commissariat ?
- Oui, regarde, c'est le numéro du standard.
- C'est peut-être un transfert d'appel, la secrétaire à l'accueil qui a transmis à Mattéo et...
- Non, même dans ce cas, on verrait le numéro extérieur. La liaison est établie en direct depuis l'appelant jusqu'au poste final.
- Vérifie quand même les appels du standard.
- Rien de plus simple.

Il modifia les paramètres de sa recherche, mais secoua à nouveau la tête.

- Non, regardez, aucun appel de l'extérieur à cette heure-là.
- Alors ?
- Alors, je ne comprends pas. Peut-être un bug de l'auto-com...
- Ce serait vraiment pas de chance.
- Ou bien... Je sais pas, un numéro caché, je suis pas spécialiste en téléphonie, moi. Peut-être qu'il y a une explication.
- Renseigne-toi, et tiens-nous au courant.

- Ok, pas de problème.

Et nous sommes retournés dans nos bureaux respectifs. J'ai tout de suite appelé Clara, pour m'assurer de sa bonne santé. Pas de réponse.

J'ai, une fois encore, couru vers ma voiture pour me rendre à son appartement. Elle n'y était pas, sa colocataire, par contre, était là. Elle m'a fait entrer.

- Charlène ? Tu sais où est Clara ?
- Oui : elle est en cours de physique quantique.
- Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?
- Ce... Ce matin, pourquoi ? Quelque chose ne va pas ?
- Oui, enfin, non... Tu ne peux pas comprendre. Il faut que je la voie. Tu sais où je peux la trouver ?
- Ben, je t'ai dit : en cours de...
- Où ? Géographiquement ? Dans quelle salle ?
- Elle est dans l'amphi principal. Le gros. Tu vois ? À l'entrée de l'université, à gauche.
- Ok, je demanderai. Merci.
- De rien.

J'ai couru dehors en direction de l'université et j'ai repéré de loin le bâtiment cylindrique à gauche en entrant. Je suis arrivé essoufflé devant la porte, que j'ai ouvert en trombe, tombant nez à nez avec un professeur en blouse blanche, avec des petites lu-

nettes et une barbichette, le crâne dégarni. Une caricature de prof de physique.

Il semblait surpris et agacé de mon irruption dans la salle et m'a sèchement demandé ce que je faisais là.

En reprenant mon souffle, j'essayais de mettre la main sur ma carte de police, qui devait être dans l'une des poches de mon jean. Je lui ai tendu en disant :

- Mattéo Lingo, lieutenant de police.

Sans se démonter, il m'a répondu :

- Léonard Tribinski, professeur de physique quantique. Vous êtes ici dans une université, vous devez avoir une carte d'étudiant pour entrer. Pas une carte de police.

Au lieu de l'écouter, je cherchais dans les gradins les yeux de Clara parmi tous les regards qui étaient pointés sur moi.

- Je suis là, Mat'.

Elle s'est levée et m'a fait un signe de la main. Je lui ai envoyé un baiser avec la main, soulagé, ce qui a profondément énervé le professeur.

- Voulez-vous nous épargner l'étalage de vos sentiments, cher Monsieur ! Si vous avez quelque chose à dire à

cette demoiselle, vous voudrez bien attendre la fin de mon cours. Policier ou non.

- Bien sûr, mais je...
- Inutile de vous inventer une excuse débile votre attitude est intolérable ! Et donc, je ne puis la tolérer !

Il m'a conduit vers la sortie tout en vociférant, pendant que je bredouillais des propos incohérents et gênés. J'ai juste eu le temps de faire un signe avec ma main droite pour inviter Clara à me téléphoner juste après son cours, puis il a refermé la porte. Je me rendais compte qu'une fois de plus j'avais eu peur pour rien.

Dehors, j'ai repris mes esprits et tenté d'y voir clair. Clara était là, a priori en sécurité, et le coup de téléphone était semblable à celui de la veille. Or, hier, le serial killer en avait profité pour commettre un meurtre à l'autre bout de la ville. Était-ce le même genre de diversion à laquelle j'étais en train de participer malgré moi ?

J'ai repris ma voiture et je suis retourné au commissariat. Le commissaire m'attendait, avec sa tête des grands jours.

- Lingo ! Je peux vous voir un instant !
- Bien sûr, que...
- Où étiez-vous ?
- Eh bien, j'étais allé m'assurer que Clara était en sécurité parce que figurez-vous que j'ai reçu à nouveau un coup de téléphone et...



- Stop ! Il s'agit bien de ça ! Vous n'êtes pas payé pour surveiller votre petite copine et aller la voir pendant les heures de bureau.
- C'est-à-dire que là, c'est différent, parce que...
- Lingo ! Cessez de vous trouver des circonstances atténuantes pour toutes les conneries que vous faites et que vous dites.
- Mais je...
- Silence ! Pendant que vous étiez là-bas, un nouveau crime a été commis. Comme hier, vous n'étiez pas là. Comme hier, vous ne m'avez pas écouté. Pire qu'hier même, aujourd'hui, vous ne m'avez même pas informé de votre sortie. Mais vous vous croyez où ? À la plage ?
- Un nouveau meurtre ? Toujours le même homme ?
- C'est probable. On le saurait déjà si vous n'étiez pas parti batifoler sur les bancs de l'université avec votre chérie, vingt mille capsules !
- J'y vais tout de suite !
- Foutez-moi le camp !

Cette histoire devenait une vraie boucherie. C'en était déjà une par le mode opératoire du criminel, mais ça en devenait une par le nombre de victimes. Déjà cinq morts, et pas l'ombre d'un suspect.

En route vers la nouvelle scène du crime, une phrase de l'homme au téléphone m'est revenue en tête : *avec ou sans bombe lacrymogène*. D'où tenait-il cette information ? Je ne savais moi-même que depuis hier que Clara en possédait une. L'observait-il ? Ou bien a-t-il lancé ça au hasard ? Il y avait un

truc à creuser là-dessous, mais j'étais sur les lieux avant d'arriver au bout de ma réflexion.

L'alerte avait été donnée par une concierge, encore une fois, et l'immeuble était également situé dans une rue proche du commissariat.

- Bonjour, Mattéo Lingo, inspecteur de police, vous êtes la concierge de cet immeuble ?
- Oui, c'est moi. Vous voilà enfin. C'est horrible.
- Que s'est-il passé exactement ?
- Un locataire du cinquième m'a signalé une flaque bizarre sur un palier, au troisième. Je suis montée pour voir. Ça venait du dessous de la porte de Monsieur Sarmor, un homme charmant. La porte était ouverte, je l'ai poussée et là j'ai vu... Oh mon Dieu.

Elle s'est mise à sangloter, je ne comprenais plus qu'un mot sur deux.

- Une flaque de sang gigantesque, sur une petite table à côté du téléphone, un morceau de chair horrible, le sang qui coule au goutte à goutte. Je n'oublierai jamais ces images.
- Avez-vous remarqué quelque chose de suspect, ces dernières heures ? Ou ces derniers jours ?
- Absolument rien.
- Une ambulance, des médecins ou des professionnels de la santé qui seraient venus dans l'immeuble ?
- Pas en blouse blanche, je l'aurais remarqué. Non, rien de spécial ces temps-ci.

- Et ce... Sarmor. Vous le connaissiez bien ?
- On ne peut pas dire ça. Mais je le voyais de temps en temps. Mon Dieu, vous pensez que c'est lui qui a fait ça ?
- Je pense plutôt qu'il est la victime, madame.
- La victime ? Oh mon Dieu, un homme si charmant et toujours poli.
- Que faisait-il dans la vie ?
- Je ne sais pas.
- Il avait des amis ? Des relations ? De la famille ?
- Je n'en ai aucune idée. Quand je vois les gens passer ici, ils ne me disent pas s'ils montent au premier ou au cinquième.
- Peut-être des gens qui arrivent ou partent en même temps que lui ?
- Je ne sais pas. Mon Dieu, je ne sais pas...
- Ce n'est pas grave... Calmez-vous. Quand l'avez vous vu pour la dernière fois ?
- Je l'ai vu partir ce matin, vers 8h30. Pour moi, ça ne peut pas être lui. Je ne l'ai pas vu revenir !
- Vous avez été là tout le temps ?
- Oui. Enfin, pas là dans l'entrée. Mais,... Enfin, je suis bien allée aux toilettes, ou ailleurs, mais... Je ne sais... Mon Dieu. C'est affreux.
- C'est au troisième, me dites-vous ?
- Oui, voulez-vous que je vous accompagne ?

- Non, je vais me débrouiller, merci. D'autres policiers sont venus avant moi ?
- Ah non. Vous êtes le premier.
- Très bien.

J'ai monté les trois étages rapidement et j'ai trouvé sans peine l'appartement concerné. La flaque de sang avait été nettoyée sur le palier, mais la porte ouverte laissait entrevoir le liquide rouge foncé qui stagnait de l'autre côté du seuil.

Impossible, avec mes maigres connaissances en biologie, d'identifier l'organe qui était posé là. J'ai rapidement délaissé la mise en scène morbide pour me consacrer à la fouille de l'appartement. J'ai trouvé rapidement les papiers d'identité du locataire dans son portefeuille qui était rangé dans le placard d'un petit couloir qui menait à l'entrée. Vraisemblablement à sa place habituelle quand l'homme était chez lui.

Il était de nationalité belge, ce qui expliquait pourquoi l'ambassade n'avait pas trouvé d'autres Français sur les vols pour Denver. Si cet homme s'y était rendu aussi, comme je l'espérais et le croyais, il ne faisait sans doute pas partie des listings de passagers accessibles à mon correspondant d'outre-Atlantique.

J'ai fouillé toutes ses poches et tous ses placards. J'ai ouvert chaque tiroir et observé chaque étagère, en essayant de m'imprégner de la vie de cet homme. Dans la cuisine impeccablement rangée, plusieurs poubelles étaient disposées sous l'évier. Cette personne pratiquait le tri sélectif, et utilisait des cagettes en plastique pour stocker le papier en attendant de l'amener dans la déchetterie la plus proche. Les conteneurs en plastique avaient été vidés récemment, mais j'ai vérifié qu'une information capitale ne figurait pas dans les papiers froissés qui étaient là. Tout au fond de la cagette, presque incrusté dans le plas-

tique, j'ai repéré un morceau de carton bizarre, moisi et déteint par les années passées sous des papiers et briques de lait pas toujours bien vidées. Je l'ai décollé méticuleusement...

- Holà, il y a quelqu'un ici ?

C'était la voix du légiste. Je me suis redressé en mettant le bout de carton dans ma poche et l'ai rejoint dans l'entrée.

- Ah ! Vous êtes en retard cette fois ?
- Pas le moins du monde, je ne peux quand même pas venir avant qu'on ne m'appelle, n'est ce pas ?
- Ce serait louche, en effet.
- Ah commencez pas à me parler comme à un coupable, parce que ça va vite m'énerver.
- Faites votre boulot, et finissons-en. C'est glauque à force de toujours vous rencontrer dans des endroits comme ça.
- En même temps, c'est notre métier, il faudra vous y faire... Alors voyons ce qu'il nous a découpé, le saligot, cette fois...
- Je parie sur un organe en mauvaise santé.
- Bingo ! C'est un pancréas. Le bel objet.
- Je me demande comment vous pouvez faire ça à longueur de journée.
- Remarquez, je m'en passerais bien, mais il faudrait pour ça qu'on enferme ce cinglé. M'est avis qu'on n'en prend pas le chemin avec vous.
- Détrompez-vous, je suis sur une piste sérieuse.

- Ah ? Vous allez accuser votre mère, pour ne pas rester sur un échec ?
- Laissez ma mère là où elle est, et débarrassez-moi de ce pancréas... Et n'oubliez pas le tas de cendres.
- À ce propos, vous avez une idée pour les cendres ?
- Quoi les cendres ?
- Pourquoi on n'a pas tout ?
- Je ne sais pas ? À votre avis ?
- Comme ça, je dirais qu'on a affaire à un collectionneur qui aligne les urnes comme des trophées sur sa cheminée. Vous n'imaginez pas à quel point le comportement de ces gens-là peut être pathologique. Une escouade de pys n'en viendrait pas à bout.
- Et donc, il nous laisse juste un peu de cendres pour nous expliquer qu'il garde le reste pour son usage personnel ?
- Peut-être bien.
- Moi je crois que plutôt que c'est ce qu'il veut nous faire croire.
- C'est-à-dire ?
- Il laisse des cendres comme on laisse des indices exprès, pour nous dérouter.
- Ou pour signer son méfait ?
- Comment cela ?
- L'auteur du crime nous montre qu'il a le matériel pour extirper un organe d'un corps sans tout saloper, et dans le même temps qu'il a de quoi incinérer des morceaux. Ce n'est pas tout le monde qui peut faire ça.

- Et donc ?
- Et donc, si ce n'est pas tout le monde, c'est que c'est forcément lui ?
- Qui lui ?
- C'est votre boulot de le trouver. Mais il veut vous assurer que c'est bien l'œuvre d'une seule personne. Ou d'une seule organisation, mettons.
- Parfait. L'étau se resserre. Maintenant, je vais vous laisser, parce que j'ai du travail. Il faut que j'aille arrêter mon criminel si unique en son genre.
- Ok, à demain.
- Demain ? Ah oui, votre rapport...
- Non, le prochain corps. Il a pris un bon rythme là, il ne va pas s'arrêter en si bon chemin.
- Votre cynisme me dégoûte. Au revoir.

En redescendant l'escalier, j'ai vu un homme monter avec son téléphone portable à l'oreille. Il a failli me percuter. J'ai eu un flash.

Téléphone. Appel interne. Bureau. Clara. *Avec ou sans bombe lacrymogène...* Le seul qui pouvait savoir...

Je suis monté directement dans le bureau de José, avec la ferme intention de lui demander des explications sur ce concours de circonstances. Il était en effet seul présent lorsque j'ai conseillé à Clara de ne pas se séparer de sa bombe lacrymogène et il était au téléphone quand j'ai reçu un appel interne mais anonyme sur mon poste.

Par ailleurs, l'auteur des appels était forcément au courant de beaucoup de choses sur la police et son fonctionnement, ainsi que sur ma relation avec Clara.

Le commissaire Junod était dans le bureau de José quand j'y ai fait irruption en vociférant.

– Je sais ! José tout !

Commencer une discussion de ce calibre par un lapsus idiot était la meilleure façon de se discréditer.



- Mat' ? Mais qu'est-ce qui te prend ?
- Tu le sais très bien !
- Mais... Non !
- Expliquez-vous Lingo, a ajouté le commissaire qui me regardait avec des yeux incrédules.
- C'est toi qui m'a passé ce coup de fil anonyme !
- Moi !? C'est la meilleure de l'année celle-là.
- Lingo ! Surveillez vos propos ! José est dans la police depuis plus de 15 ans. Il a élucidé plus d'affaires que vous n'en verrez jamais !
- J'ai des preuves de ce que j'avance !
- Nous vous écoutons.
- Eh bien... Hum... D'abord, José était le seul à savoir que Clara avait une bombe lacrymogène, et le message téléphonique y faisait allusion.
- La plupart des étudiantes ont une arme d'auto-défense, a répondu Junod.
- Le coupable sait que j'entretiens une relation avec cette fille !
- La moitié de la planète peut le savoir, il suffit d'être connecté à internet. Vous m'avez bien dit que vous aviez fait connaissance sur Meetic ?
- Vous direz ce que vous voulez, j'ai un autre argument imparable.
- Vous me fatiguez Lingo. Finissons-en voulez-vous ?
- Seul José savait tout ça, et l'appel était interne.

Là-dessus, l'informaticien est entré à son tour dans le bureau en apportant des nouvelles.

- J'ai contacté les spécialistes de l'autocommutateur, ils sont formels : lorsque l'appelant n'a pas pu être identifié, c'est le numéro du standard interne qui s'affiche dans les listings.

Les yeux du commissaire et de José se sont tournés vers moi et j'ai senti mes oreilles rougir et mes jambes flageoler.

- Comment ça, tu es sûr ?
- Ben quoi, c'est bien ce qui est le plus probable, non ?
- Sachez que pour Lingo, ce qui est probable n'est pas satisfaisant. Pour notre valeureux jeune inspecteur, il faut du sulfureux et du sensationnel. Du complot mondial, avec la mafia russe et les Chinois du FBI. Je ne serais pas surpris qu'il finisse par s'accuser lui-même tant il excelle dans l'art de rejeter toute hypothèse plausible.
- Mais je...
- Ça suffit. Nous étions justement en train d'évoquer votre cas, et je faisais part à José de mon désarroi quant à la décision du ministère de vous laisser sur cet affaire, coûte que coûte. Vous devez être bien protégé. Que fait votre père déjà ?
- Il est cariste dans une usine de...

- Il doit avoir le bras long, c'est moi qui vous le dit. Vous pouvez le remercier.
- C'est surtout son fenwick qui a de longs bras...
- Quelqu'un tient à ce que vous vous occupiez de cette affaire, et chez nous, on n'aime pas ça. Pas du tout. On va vous surveiller, mais on ne peut rien faire. Le pire c'est que si vous échouez, ça va malgré tout me retomber sur le nez. Je me fais déjà tirer les oreilles par la PP, et la presse commence à s'emparer de la psychose, vous me faites un beau bordel.
- Croyez bien que...
- Taisez-vous. Fermez-là. Chaque phrase que vous prononcez est plus grotesque que la précédente. Plongez-vous dans les dossiers, exploitez vos pistes saugrenues, mettez le Président de la République sur écoute si ça vous chante, moi je ne veux plus entendre parler de vous tant que l'affaire n'est pas réglée.

José m'a regardé avec un air mi-agacé, mi-compassant. L'informaticien est reparti comme il était venu et je lui ai emboîté le pas pour m'enfermer dans mon bureau et retenir ma colère et ma tristesse.

Il est certain que je me suis emporté rapidement sur des pistes qui n'étaient pas très étayées. D'importantes ficelles du métier m'échappaient complètement, et je commettais des erreurs de débutant.

Le téléphone a sonné, et j'ai craint avoir à faire à nouveau au meurtrier. J'ai dressé l'oreille. José continuait de discuter, sans doute de moi, avec le commissaire dans le bureau d'à côté. J'ai pris le combiné, méfiant.

- C'est moi.
- Clara ? Tu n'imagines pas comme je suis content de t'entendre.
- Tu m'as dit de te rappeler en sortant, je le fais.

Je sentais dans sa voix une pointe de nervosité.

- Tout va bien ? Personne ne t'a... embêtée ?
- Personne. D'ailleurs, il va falloir arrêter.
- Arrêter ? Mais arrêter quoi ?
- Ta paranoïa, et puis aussi le coupable, tant qu'à faire. L'arrêter lui pour qu'on puisse continuer nous.
- Continuer... Quoi ? Je ne comprends pas.
- Cette affaire te monte à la tête. La seule chose que tu ressens maintenant à mon adresse, c'est de la peur.
- Mais non, c'est faux ! J'ai besoin de toi ! De te voir...
- Ne le prends pas mal, moi aussi j'ai besoin de ta présence, mais je préfère m'en passer plutôt que de revivre ces derniers jours avec toi.
- C'est mon irruption dans l'amphi qui t'a déplue ?
- Ça et le reste. Tes apparitions soudaines au milieu de mon appartement, de ma vie. On dirait que tu me surveilles. Ça ressemble à un comportement de jaloux maladif.
- Jaloux ? Moi ? Mais non, je cherche juste à te protéger !

- Je n'ai pas besoin de ta protection. Pas comme ça. Dépêche-toi de classer cette affaire, et on en reparle.
- On en reparle ?
- On va mettre un peu de distance entre nous. De toute façon, c'est ce que tu veux aussi, pour me protéger, non ?
- Mais, non, je...
- J'entre dans une période un peu compliquée, ici, à la fac. Il va y avoir pas mal d'examens, un projet à mener avec ma binôme, je vais passer mes soirées au labo. Et puis j'ai mes règles !
- De quoi ?! Mais quel rapport !
- Sexuel, le rapport ! Non mais je vais être détestable, moi aussi, il vaut mieux qu'on ne se voie pas pendant quelques jours, tu termines ton affaire, tu arrêtes ce sa-laud et on se rappelle ?
- Quoi ? On ne s'appelle pas non plus pendant tout ce temps ?
- Quelques jours ! Je t'ai dit que je serais très occupée. Je n'ai pas envie de foirer mon année parce qu'un serial killer découpe les gens en morceaux dans ton quartier.
- Je...
- Je te laisse, il faut que je reparte en cours. Laisse-moi te rappeler quand je le désire. S'il te plaît.

Le ton de sa voix s'était tellement radouci, sur cette dernière phrase, que je n'ai plus eu la force d'argumenter.

- Eh bien... D'accord. Pas trop long, hein ?
- Promis.

Et je me suis retrouvé tout seul à contempler bêtement mon téléphone en retenant quelques larmes. Il y a des journées pourries. Celle-ci en était une belle, comme je n'en avais plus connue depuis des mois.

Depuis petit, je me pose sans cesse cette question « Qu'est-ce que je dois faire ? ». J'espérais qu'un métier, une situation professionnelle, une relation amoureuse comme celle que j'ai entamée avec Clara mettraient fin à ce lancinant questionnement, mais il n'a fait qu'empirer.

À chaque pas, je doute. Je regarde derrière moi, j'essaie de deviner dans le regard des autres si j'ai la bonne attitude. Bonne par rapport à quel référentiel ? Je n'en sais rien. Est-ce que je veux être un bon inspecteur de police, un bon mari, ou juste un homme bon ? Mon avenir a toujours été flou et embrouillé. Je navigue à vue. Je chemine en aveugle. Et pourtant, bon sang, qu'est-ce que je déteste ça ! Mais le destin me pousse chaque fois à rebattre et redistribuer les cartes, à oublier mes projets de la veille pour en échafauder de nouveaux pour demain, bancals, incertains, mal foutus, mais indispensables pour aller de l'avant.

D'aucuns se plaisent à vivre cela comme une aventure. L'imprévu les stimule, l'aléa les revigore, la nouveauté les excite. J'aspire quant à moi à une vie banale et bien rangée. Avec des rendez-vous planifiés dans un agenda. Avec quelqu'un qui m'at-

tend à la maison. Avec des certitudes et des engagements en guise d'assurance-bonheur.

Qu'est-ce que je dois faire ? L'initiative ne m'a jamais été laissée. Le téléphone a sonné. J'ai répondu.

C'était l'hôtesse d'accueil. Un homme voulait me voir. Il montait dans mon bureau. Qui ? Elle n'a pas su me dire.

J'ai regardé la porte avec une angoisse naissante. Quel imprévu allait encore bouleverser ma journée. Quel homme allait encore changer ma vie et détruire tous mes plans ?

- Jonathan ?
- Mat ! La vache, ce bureau pour toi tout seul ! ?
- Mais qu'est-ce que tu fous ici ?
- Ben je passais dans le coin, et en arrivant devant le commissariat, je me suis dit : « qui est-ce qui m'a parlé de ce commissariat, déjà ? » Et je me suis souvenu de l'autre soir, à la discothèque.
- Et ils t'ont laissé entrer comme ça ?
- C'est la fille de l'accueil, Jennifer...
- Jessica.
- Ouais, c'est ça, Jessica. Une sacrée gonzesse ! Et puis une bouche à pas tomber enceinte...
- Putain, t'es con...
- Enfin bref, on a discuté cinq minutes et elle m'a indiqué le bureau où tu créchais.
- Ne me dis pas que tu vas la revoir ?



- Hein ? Ben si, je sors avec elle ce soir. Mais, t'inquiète, je ne vais pas pourrir ta réputation.
- Je crains le pire.
- Quoi, tu es déjà sorti avec elle ?
- Moi, mais pas du tout...
- Mais tu aimerais, c'est ça ?
- Meuh non, mais...
- Remarque, je peux toujours lui proposer un plan à trois. Elle a l'air bien coch...
- Stop ! Il ne s'agit pas de ça ! Que viens-tu faire ici ?
- Ben, en fait, je cherche du boulot, toujours, et...
- Je t'ai déjà dit que je n'y pouvais rien. Passe des concours !
- Justement, je voulais savoir comment t'avais fait pour te faire pistonner.
- Je n'ai pas été pistonné !
- Allez, déconne pas. Tu peux me le dire à moi.
- Je ne déconne pas, je n'ai pas eu de piston.
- T'es sûr que ton père n'est pas intervenu ? Peut-être sans te le dire ?
- Mais lâchez mon père à la fin, il est cariste, il ne connaît personne de haut placé à part son chef direct qui doit juste être le président d'un club de supporters du PSG, ça m'étonnerait bien que ces gens-là s'entendent avec la police !

- Bon alors, explique comment t'as fait ? C'est facile de tricher ? T'as fait comme à la fac ?
- Comme à la fac ?
- Ben, tout dans la calculatrice, les sujets des années passées, les trucs à savoir par cœur...
- Non. J'ai passé le concours, et puis j'ai été pris sur liste d'attente.
- Ok. Tu ne veux rien me dire.
- Mais je n'ai rien à te dire !
- Sympa les copains. C'est bien ce que disait Charlène. Charlotte ?
- Quoi ?! La copine de Clara ? Elle disait quoi ? Je la connaissais même pas. Je l'ai juste croisée deux fois.
- Non, mais rien, t'es pas du genre qui partage, quoi. Secret. Mystérieux.
- Je n'ai jamais eu de discussion avec elle. Je ne vois pas à quoi elle se fie pour dire ça. C'est fort ça !
- T'es comme sa copine, quoi. Tu ne dis rien. On ne sait rien.
- Quoi ? Mais je ne comprends rien à ce que tu dis !
- Je ne suis pas resté longtemps avec cette fille, mais elle semblait dire qu'elle ne disait rien.
- Qui ? Qui ne disait rien et à qui ?
- Fais pas semblant de ne pas comprendre.
- Faire semblant ? Mais bon sang, de quoi est-ce que tu parles, à la fin.

- De rien. Je ne parle de rien, voilà !
- Non mais, sans déconner, il va falloir que tu m'expliques. Tu la vois toujours cette fille ?
- Qui ça ?
- Charlène.
- Oui, enfin non. En fait, ça dépend.
- Ça dépend de quoi ?
- Mais de ce que je fais, je sais pas, moi ! Je suis pas fixe, moi, j'ai une vie.
- Donc tu la vois encore.
- Oui, ça m'arrive...
- Et quand tu la vois, elle te dit qu'on est mystérieux ?
- Tout de suite, tu raccourcis...
- C'est ce que tu m'as dit, il y a pas cinq minutes !
- Disons qu'elle n'a pas beaucoup de contact avec ta copine.
- Et ?
- Et c'est tout, bordel, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?
- Donc elle ne lui a pas dit ?
- Quoi ?
- Qu'on est plus ensemble... Enfin, provisoirement seulement !
- Ah ? Ça y est, tu l'as larguée ?
- Non ! Mais c'est elle qui...

- Tu t'es fait lâcher ? Arf, ça arrive même aux meilleurs...  
Moi-même je...
- PROVISoirement, je t'ai dit. On a juste mis un peu de distance entre nous.
- Ouais, ouais, je vois... De la distance...
- Ne vas pas t'imaginer autre chose.
- Oh mais je n'imagine rien du tout, moi. Je constate. C'est le coup de l'amphi qu'elle n'a pas aimé ?
- Quoi ? Tu sais ça ?
- Je sais plein de choses, moi, Monsieur l'inspecteur !
- Je croyais qu'elle ne disait rien !
- Mais elle n'a rien dit, c'est Charlène qui m'a raconté, elle était dans l'amphi elle aussi. Je te rappelle que c'est aussi son binôme. Pas juste sa colocataire.
- Qu'est-ce que tu sais d'autre ?
- Mais je ne sais plus moi, si tu crois que tes histoires de vieux couple m'intéressent...
- Mes histoires de... vieux couple ?
- T'es vraiment susceptible, hein ?

Il semblait savoir plus de choses qu'il ne le disait, et je me suis soudain remémoré une théorie qui m'avait traversé l'esprit l'autre jour. Jonathan était l'un des seuls à savoir où je travaillais et ma relation avec Clara, y compris peut-être dans certains de ses détails inattendus. Je ne sais pas s'il était capable de masquer l'origine d'un appel téléphonique et je doutais fort qu'il soit

en réalité un serial killer, mais il pouvait aussi être utilisé par quelqu'un pour obtenir des informations.

J'avais fait preuve d'un peu trop d'empressement pour échafauder, sans doute à tort, des hypothèses sur les meurtres qui avaient été commis, aussi j'ai décidé cette fois d'être plus sournois et de chercher à pousser Jonathan, ou quiconque l'utilisait, à la faute. Vu que c'était une des rares pistes inexplorées qui me restait, je ne perdais pas grand chose à l'exploiter.

- Bon, laisse tomber. De toute façon, Clara va me rappeler d'un jour à l'autre, et tout redeviendra comme avant.
- Ou pas.
- C'est mon affaire. Ne t'en mêle pas, s'il te plaît.
- En attendant, pour Jennifer ?
- Jessica ?
- Ouais, c'est pareil. T'as décidé ?
- Décidé quoi ?
- Ben comme tu es *provisoirement* célibataire...
- Sans façon. Je te la laisse. Mais tu me raconteras.
- Seulement si tu me files un coup de main.
- Un coup de main ?
- Ben Jenn... Jessica au moins, elle m'a fait rentrer dans le commissariat. Tu pourrais en faire autant.
- En faire autant ?
- Me faire entrer... dans la police.
- Mais je t'ai dit que je n'y pouvais rien.

- Allez ! Tu peux pas me prendre en stage ?
- En stage ?
- Ouais ! On ferait une sacrée équipe tous les deux. Tu serais l'intello et moi le beau gosse.
- Faut vraiment que t'arrêtes la télé, toi. Si tu crois que c'est facile.
- Justement ! Tu as besoin d'aide ? Je me propose ! C'est pas sympa ça ?
- Sympa ou pas, j'ai juste pas le droit ! Tu comprends ça ? Je ne décide de rien là-dedans, moi. Le commissaire m'a même pris en grippe parce qu'il croit que je suis pistonné.
- Ah tu vois !
- Mais je ne suis PAS pistonné !
- Mais tu peux ME pistonner.
- Non plus.
- Allez !
- Bon, écoute, j'ai pas le droit de bosser avec toi, je peux rien te dire, pas te faire entrer, même en stage...
- Mais ?
- Mais tu m'offres ton aide, et comme je sais que tu n'as rien à glander et que tu ne vas pas me lâcher, je vais te donner une mission.
- Trop cool !

Il s'est approché, a pris un air d'agent secret et a chuchoté :

- Vas-y, je te reçois cinq sur cinq.

Bêtement, j'ai répondu en chuchotant.

- Alors voilà. Je cherche un gars qui a tué des gens d'une manière peu habituelle. Sans doute un médecin. Ou alors un boucher. On ne sait pas encore. Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'il est capable de masquer son numéro de téléphone, même aux flics. Il a donc des relations dans les télécoms. Quelqu'un qui bosse chez un opérateur téléphonique, par exemple, et qui a accès à ce genre de bidule.
- Ouais. Et alors, ma mission ?
- Ben... C'est de trouver un gars qui a ce profil.
- Ah, tu me demandes carrément de faire le boulot à ta place, quoi ?
- Ben... Tu me proposes ton aide, je croyais que...
- Non, mais je vois, t'es le genre de gars qui exploitent les stagiaires jusqu'au bout, et qui tirent ensuite le mérite du boulot qui a été abattu. J'en connais plein des comme toi.
- Mais pas du tout...
- Non mais, ok, je vais te montrer que je mérite la place, tu vas voir, je vais te le trouver, ton gars.
- T'es pas obligé de...
- J'ai dit : c'est bon. Alors c'est comme si c'était fait. Un charcutier-médecin-téléphoniste, il doit pas y en avoir cinquante, de toute manière.

- Il y a peut-être, sans doute même, plusieurs personnes impliquées, hein ?
- Ah non, mais si tu changes le sujet du stage au milieu, moi je ne vais jamais pouvoir faire mon rapport dans les temps...
- Mais on n'est plus à l'école, John ! C'est la vraie vie. Avec un vrai tueur et des vraies victimes. Je ne te demande pas de faire un rapport de stage !
- Ah bon ? Mais tu viendras à ma soutenance, quand même ? Non parce que je connais des tuteurs qui ne se déplacent même pas pour soutenir leur stagiaire à l'oral. J'en ai eu un...
- Pas de soutenance, pas de rapport, pas d'oral. Je te demande un service, parce que tu m'as proposé les tiens, de services.
- Quoi, bientôt tu vas me dire que ce n'est pas rémunéré ?
- Hein ? Mais évidemment que ce n'est pas rémunéré ! Je t'ai dit que je n'avais aucun pouvoir ici.
- C'est vraiment de l'exploitation. T'as vraiment de la chance que je n'aie rien trouvé d'autre et qu'il y a Jessica à l'accueil.
- Jennif... Ah non merde t'as raison, c'est Jessica.
- Ouais, mais c'est pas une bonne idée que tu viennes ici.
- Mais comment je fais pour te ramener le gars une fois que je l'ai trouvé ?
- Il vaut mieux qu'on se revoie dans un endroit connu de nous seuls.



- Ah ouais, ça c'est classe comme idée. Un lieu secret, où on viendra en imper et avec des lunettes de soleil et une valise.
- Voilà. Un endroit comme ça. Je te propose la cafétéria de la fac où on était.
- La cafét ? Mais on ne va pas se pointer en imper à la cafét !
- Tant pis pour les impers.
- Ok, la cafét de la fac. Mais quand ?
- Disons qu'on se donne rendez-vous demain à 18h00. Tu me feras part de l'avancement de tes recherches.
- Demain à 18h00 à la cafét, c'est noté.
- Mais attention !
- Quoi ?
- Il faut que personne ne sache.
- Ne sache quoi ?
- Que je t'ai dit tout ça, et puis surtout...
- Surtout ?
- Que personne ne sache l'endroit secret. Et encore moins l'heure. On fera semblant de se croiser là-bas par hasard. Il ne faut pas éveiller les soupçons.
- Ah ouais, c'est classe, ça. Top classe.
- Voilà, maintenant, il faut me laisser, John, j'ai des trucs à faire.
- C'est bon, fais pas le gars surbooké, moi aussi j'ai des trucs à faire. T'es le genre de gars à croire que le sta-

giaire il n'a que ça à foutre, discuter avec son maître de stage, alors que lui, il est important et il a des rendez-vous et tout... T'as vraiment une conception archaïque de la vie en entreprise, toi...

- Justement : t'as du boulot, je viens de t'en donner, alors tu quittes mon bureau, et tu vas chercher. À demain...
- 18h00 à la...
- Chut !
- Ah ouais, c'est vrai. Motus et bouche poilue.
- Cousue.
- Ouais, c'est ça.

Et enfin, il est parti. Il était encore plus crétin que je ne l'imaginai, mais l'idée de lui confier un boulot n'était pas mauvaise, somme tout. Je n'avais aucun espoir dans sa réussite, mais au moins, ça l'avait fait partir, et s'il était lié involontairement, comme c'est possible, à cette affaire, le fait de l'y mêler concrètement pouvait sans doute m'apporter des informations.

Le lendemain à 18h00, j'étais à la cafétéria de la fac. J'ai retrouvé avec plaisir ce lieu que j'avais pas mal fréquenté ces années passées, alors que je n'avais encore aucune espèce d'idée de ce que je ferais de ma vie. Y retourner après quelques semaines seulement de vie professionnelle chaotique me donnait pourtant l'impression d'avoir énormément mûri. Les étudiants qui profitaient de l'endroit pour discuter et jouer aux cartes m'apparaissaient soudain très puérils. Une puérité qui m'avait choqué aussi dans l'attitude de Jonathan, la veille. Il avait gardé une vision très scolaire de la vie, attendant qu'on lui dise ce qu'il devait faire, et cherchant à tricher pour arriver à son but en se débrouillant pour en faire le moins possible.

Cet abruti est entré dans la cafétéria avec des lunettes de soleil et une valise, en adoptant une démarche lente et en jetant des regards suspicieux autour de lui.

- C'est quoi cet accoutrement ?

- Quoi ! J'ai pas mis d'imper !
- Encore heureux, t'aurais l'air de quoi ?
- On avait dit pas d'imper, mais pour le reste on n'a rien dit !
- Ok : t'es con. Maintenant, raconte-moi.
- J'ai des informations.
- Sans déconner ?
- Des information que je qualifierais de... capitales.
- Arrête, tu me fais marcher.
- Non.
- Alors accouche !
- D'abord, il faut qu'on demande à boire.
- On n'a pas le temps, là.
- Il faut faire les choses comme il faut.
- Comme il faut, c'est comme à la télé ?
- Non, c'est dans les règles de l'art.
- Qu'est-ce que tu y connais à l'art de faire des enquêtes de police ?
- Tu oublies que j'ai fait trois ans de droit.
- Quatre.
- Non, trois, en première année, j'avais choisi SVT, mais comme j'y panais rien, j'ai changé de filière.
- C'est autorisé ça ?
- Je connaissais la secrétaire qui s'occupe des inscriptions.

- Quoi, encore une de tes conquêtes ?
- Non, c'était ma belle-mère. Enfin la nouvelle copine de mon père.
- Ah. Je comprends comment tu as pu valider toutes tes années ensuite...
- Ah ben non, il l'a largué la semaine après les inscriptions. J'ai eu chaud.
- Tel père, tel fils.
- Bon, on va chercher à boire ?
- Allons-y, si tu y tiens.

Nous sommes allés chercher chacun un coca au bar, et nous sommes revenus à une table un peu éloignée des autres étudiants qui continuaient de rigoler en essayant d'oublier, sans doute, leur épreuve partielle du lendemain.

- Je t'écoute.
- Alors, tiens-toi bien : il n'y a pas d'option téléphonique dans les études de médecine.

Il a laissé un blanc, afin sans doute, que je puisse apprécier toute la teneur de son propos.

- Et ?
- Comment ça, « et ? » Ça veut dire qu'un médecin ne peut pas, a priori, connaître de méthode pour masquer son numéro quand il appelle.

- Admettons. Mais encore ?
- Donc, c'est forcément un charcutier.
- Un boucher ?
- C'est pareil. J'ai bien étudié la chose et il semble que la plupart des bouchers soient aussi charcutiers. Et vice versa.
- Et donc, les bouchers, eux, ont une option téléphonie pendant leur cursus scolaire.
- Les bouchers ? Il faut faire des études pour être boucher ?
- Ben, un minimum, oui. Il doit bien y avoir un CAP, un BEP, quelque chose.
- J'ai pas poussé mes recherches jusque là, moi je suis que stagiaire, hein...
- Oui... Bien sûr. Quoi d'autre ?
- Comment ça, quoi d'autre ?
- À part ce que tu me dis là qu'on peut trouver en trois minutes sur internet si on n'a pas deux sous de jugeote pour le savoir soi-même, tu as quoi d'autre ?
- Tu plaisantes, là ?
- Pas le moins du monde.
- Attends, je t'amène une information de première catégorie qui te permet d'éliminer tous les suspects médecins - ça fait quand même plus de 100.000 personnes en France, j'ai vérifié – et toi tu me dis « quoi d'autre » ?
- Je t'ai dit hier, deux fois, que ce n'était pas forcément le même homme qui passait les coups de fil et qui assassi-

nait les gens. C'est vraisemblablement quelqu'un qui a des relations dans les télécoms. Des RELATIONS. Tu te souviens de ce mot que je t'ai dit hier ?!

- Des relations. Moi je voyais d'autres types de relations.
- D'autres types ?
- Ben je sais pas, moi. Des relations. Comme moi j'ai des relations avec la police.
- Avec la police... À cause de moi ? Parce que tu me connais ?
- Non ! Avec Jessica. Voilà, avec elle, j'ai des « relations »...
- Évidemment. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt.
- Non mais si tu n'utilises pas le bon vocabulaire, on ne va pas s'entendre.
- Ah si, je te garantis que tu vas m'entendre si tu fais exprès de ne rien comprendre à ce que je te dis !
- Chut ! Pas si fort ! Sinon c'est tout le monde qui va t'entendre, et ce sera bien la peine d'avoir mis des lunettes noires.
- Oui, d'ailleurs, enlève donc tes lunettes.
- T'es fou ! On va me reconnaître. Tu n'imagines pas les heures que j'ai passées ici, moi. D'ailleurs, à bien y réfléchir, je ne suis pas sûr que c'était le bon endroit pour passer incognito.
- On s'en fout d'être incognito, l'important, c'est que personne ne sache qu'on est ici.

La serveuse a quitté son bar pour s'approcher de notre table, je m'attendais à ce qu'elle s'adresse à John qui lui avait évidemment fait des avances bien lourdes tout en commandant son coca, mais c'est à moi qu'elle a tendu un morceau de papier.

- Vous avez un message téléphonique.
- Un message ? Pour moi ?
- Oui, je vous laisse, je dois retourner à mon poste.

Elle a posé le morceau de papier sur notre table, je l'ai déplié sous le regard insistant des lunettes noires de John.

*Toute résistance est vaine. Avec ou sans coéquipier. Elle y passera comme les autres...*



Il n'y avait maintenant plus de doute, Jonathan et le serial killer étaient liés, d'une façon ou d'une autre. J'ai préféré ne pas interroger Jonathan sur place, pour ne pas me couper d'une des rares pistes que j'avais. Cet idiot aurait sans doute rapidement fait en sorte que tout mon plan parte en sucette. Enfin, si seulement j'avais un plan...

Clara était en danger, les menaces étaient claires et la désignaient sans ambiguïté. Mais elle refusait toujours de communiquer avec moi. Son portable restait muet, malgré mes centaines de messages. Elle ne rappelait jamais. Parfois, pendant quelques secondes d'angoisses terrifiantes, je l'imaginai déjà morte, découpée en morceau par le cinglé. Et puis, je tentais de me raisonner. Il n'y avait pas d'autres Français dans ces avions pour Denver, et toutes les autres victimes étaient des hommes. Un psychopathe ne s'écarterait pas si facilement de son but, aussi étrange et dément soit-il.

Au bureau, l'ambiance devenait de plus en plus pesante. Les collègues évitaient de m'adresser la parole. La fille de l'accueil

semblait m'en vouloir d'être l'ami d'un coureur de jupons auquel elle avait succombé. Le commissaire guettait mes faux-pas pour trouver une excuse pour me virer pour faute grave, et ne me demandait même plus de nouvelles de l'enquête.

Après ces journées de travail vides et solitaires, je rentrais à la maison où le climat n'était pas plus accueillant. Ma maman semblait lire dans mes yeux la distance prise par Clara, aussi demandait-elle sans discontinuer des nouvelles d'elle. Je mentais en lui répondant, tout en sachant pertinemment qu'elle ne croyait pas un mot de ce que je lui racontais. Mon père restait silencieux, comme souvent. Mais il se doutait bien, lui aussi, que tout n'allait pas comme sur des roulettes dans ma vie.

Mais la plus grande épreuve arrivait au soir, lorsqu'il fallait trouver le sommeil. Dans une impression de solitude infinie et dans le découragement le plus total, je cherchais en vain un rêve auquel me raccrocher. Des milliers d'informations tournaient dans ma tête en boucle en cherchant une issue. Rien ne voulait s'amalgamer pour faire un tout cohérent. Il manquait un liant pour faire tenir tout ça debout, un ciment pour reconstituer le puzzle de briques lourdes qui étaient arrivées dans ma vie d'un seul coup.

Cette nuit-là, c'est cette série de coïncidences qui m'a frappé l'esprit. Peut-on trouver, en quelques semaines après des années de vide, un job, l'amour, un vieil ami devant une discothèque, et des victimes découpées en morceaux ? Le simple fait de le formuler comme ça me donnait le vertige. Il y avait forcément du faux là-dedans, quelque chose de préparé par quelqu'un. Mais pourtant, si tout était arrivé, c'est vrai, en très peu de temps, j'avais eu l'impression d'avoir toujours le choix, et que tout aurait pu se passer bien différemment.

J'ai rêvé que je me mariais avec Clara. Jonathan était mon témoin. Parmi les invités, je voyais dans l'église mes parents, les

collègues du commissariat et plein de figures connues, des voisins, des copains... Au fond de l'église, sur quelques chaises, les organes sanguinolents des victimes participaient à la cérémonie, les gens leur parlaient comme à des invités normaux, et je ne voyais moi non plus rien d'anormal à leur présence.

Et puis un homme est entré par la grande porte de l'église, à contre-jour, comme dans les films, on ne distinguait pas bien son visage. Même arrivé à quelques mètres de moi, je ne le reconnaissais toujours pas. Il prenait Clara par la main, calmement, et l'entraînait vers l'extérieur, à la surprise de tous. *Toute résistance est vaine*, disait-il, et je reconnaissais cette voix, mais ce n'était pas une menace. Clara elle-même ne protestait pas et se laissait faire avec le sourire.

En passant devant le poumon et le foie, ceux-ci rebondissaient de joie sur leur chaise, en éclaboussant du sang sur les smokings et les robes des invités à proximité. Une fois l'homme et Clara sortis de l'église, je courais les rejoindre, plus intrigué qu'inquiet. Et une fois dehors, plus rien. Plus personne. L'église elle-même avait disparu et je me retrouvais tout seul au milieu de nulle part. Et puis le sol s'effondrait autour de moi quand je me suis réveillé. Il était quatre heures du matin.

Impossible ensuite de fermer l'œil à nouveau. Je cherchais en vain une signification à ce rêve débile. Il était aussi peu cohérent que ma vie en ce moment.

Je me suis fait submerger par une crise d'angoisse assez peu commune. Mon cœur palpait et de la sueur s'écoulait de mon front, j'ai dû courir aux toilettes cinq fois en une demi-heure. J'avais peine à respirer et des crampes abdominales qui me saisissaient à intervalles irréguliers.

Je me suis levé pour m'installer devant mon PC. Le jour commençait à se lever et il était illusoire de prétendre encore me reposer. Je voulais me changer les idées, mais la seule chose

que j'ai trouvée à faire dans l'instant était de chercher la signification de ce rêve. J'ai fait une recherche Google avec un tas de mots-clés improbables qui avaient tourné dans ma tête toute la nuit. La magie du moteur de recherche a fait le reste, en me retournant malgré tout plus de deux cents résultats, notamment des forums où des internautes racontaient leurs songes les plus fous.

Dans la liste des résultats de la recherche, un lien apparaissait moins bleu que les autres. Je me suis d'abord frotté les yeux pour en avoir le cœur net, et puis j'ai vérifié l'adresse, qui m'était inconnue : <http://forum.hardware.fr>.

Un forum que je n'avais, à ma connaissance, jamais visité, et qui pourtant apparaissait comme déjà vu dans mon navigateur. En tapant les premières lettres de l'URL<sup>5</sup> dans la barre d'adresse, le navigateur a complété tout seul, et m'a guidé lui-même vers un fil de discussion sur ce forum, ce qui m'a confirmé que je n'avais jamais fichu les pieds à cet endroit du web.

Le sujet de cette discussion était « les attentats du 11 septembre, complot ? » et il faisait plusieurs centaines de pages. Des dizaines d'intervenants s'y affrontaient à coup de messages expliquant ou démontant la thèse de la conspiration. Certains allaient jusqu'à nier l'existence même des avions qui ont percuté les tours devant des millions de téléspectateurs.

J'ai parcouru quelques dizaines de pages, fasciné par la diversité des arguments qui étaient avancés de part et d'autres, des explications les plus scientifiques, aux théories les plus saugrenues, mais défendues, toutes, avec la même ardeur, et avec la solide détermination de celui qui croit détenir la vérité.

Et puis je me suis demandé d'un coup comment j'étais arrivé jusque-là. Qui donc avait pu visiter ce site depuis mon ordina-

---

5 URL : Uniform Resource Locator : adresse d'un site internet

teur ? Je savais que mes parents en étaient incapables, eux qui n'avaient jamais empoigné une souris.

J'ai interrogé l'historique du navigateur, ce qui m'a donné la date de la dernière visite sur ce site : il y a deux semaines. C'était le jour où Clara avait dormi dans ma chambre. Ainsi avait-elle utilisé mon ordinateur pendant cette nuit. Sans être véritablement choqué par cette découverte, elle m'a un peu étonné. Que cherchait-elle en pleine nuit sur un tel forum ? J'ai vérifié dans l'historique si elle avait consulté d'autres sites, mais c'était le seul.

J'ai parcouru à nouveau quelques pages de cette discussion, et j'ai vu qu'on pouvait y faire une recherche par auteur de message. J'ai tapé « Morgane95 » dans la zone de recherche, mais ce pseudo n'avait posté aucun message sur ce forum.

Elle ne m'avait jamais parlé de son intérêt pour ce triste épisode de l'histoire récente américaine. Pourtant, si cela la poussait à se connecter à un forum pendant la nuit, ce devait être important à ses yeux.

Mon réveil s'est mis à sonner bêtement, alors que j'étais debout depuis deux heures. J'ai sauté jusqu'à la table de nuit pour stopper sa sonnerie stridente qui m'a rappelé à quel point je n'avais pas assez dormi.

J'ai pris mon petit-déjeuner lentement, en esquivant les questions de ma mère qui me demandait si je voyais Clara aujourd'hui. J'avais un peu de mal à fixer mon regard et j'étais dans un état second qui a pu lui paraître sans doute malpoli. Au bout d'un moment, elle a jeté l'éponge et est sortie de la pièce sans plus rien dire.

En arrivant au bureau, j'ai pu constater que l'ambiance n'avait pas changé. Du bout des lèvres, mes collègues consentaient à me dire bonjour, mais sans doute pensaient-ils que

j'étais une taupe du ministère prête à dénoncer leurs moindres faits et gestes en haut lieu. Je me suis enfermé dans mon bureau en prenant la tête dans mes mains, pour soulager brièvement le mal de crâne qui commençait à m'oppresser.

En laissant divaguer mon regard sur mon bureau, je suis tombé sur des notes que j'avais prises il y a déjà quelques jours. C'était la liste des conférences et des événements qui avaient eu lieu à Denver pendant que les victimes y avaient séjourné. Cette liste, parfaitement anodine et qui ne m'avait rien donné, prenait tout d'un coup un relief nouveau et inquiétant.

Le 11 septembre 2005, une cérémonie commémorative pour les victimes des attentats du 11 septembre 2001 s'était tenue à Denver.

Encore une coïncidence ?

Je n'avais bien sûr aucune preuve de la participation des victimes à cette cérémonie. Il me fallait déjà confirmer ce point avant d'émettre d'autres hypothèses autour de cet événement.

J'ai attendu onze heures pour appeler l'ambassade, pour être sûr de tomber sur la bonne personne. Mon contact là-bas était le seul à ne pas me tenir rigueur de mes fausses pistes et il m'avait déjà fourni pas mal d'informations.

- Hello, Mattéo Lingo, from France.
- Hey guy ! What's new ?
- Oh ça piétine toujours, mais j'ai encore besoin de vos services.
- Bien sûr ! Qu'est-ce que vous voulez savoir ?
- Le 11 septembre 2005, à Denver, s'est tenue une cérémonie.

- Une cérémonie ?
- Une commémoration pour les victime des attentats.
- Oh, yes, il y en a un peu partout, tous les ans.
- Je me doute. Mais j'ai des raisons de croire que les victimes sont allés à celle-ci en particulier.
- Quoi ? Toutes ?
- Oui, toutes. Enfin, je n'en sais rien, mais j'ai un pressentiment, vous voyez ?
- Je vois, je vois. Mais...
- Mais ?
- Malheureusement, je ne vais pas pouvoir vous aider, ces manifestations sont organisées par des associations locales, des familles de victimes, souvent. La liste des invités ou des participants n'est pas publique, je ne suis même pas sûr qu'elle existe.
- Je n'avais pas pensé à ça.
- Imaginez en France, la cérémonie du 11 novembre, le maire qui prendrait les noms des gens qui observent une minute de silence...
- Effectivement, c'est idiot.
- Mais bon, je vais quand même chercher, on ne sait jamais. Mais ça peut prendre du temps. Je peux vous rappeler ?
- Bien sûr, quand vous voulez. Mais n'y passez pas trop de temps, je ne voudrais pas...



- Mais si, ne vous en faites pas, je n'ai pas grand chose à faire, ici, ça me... comment on dit déjà ? Ah oui, ça me distrait de faire ça.
- Ça vous distrait ?
- Ça brise la monotonie, oui.
- Dans ce cas, il ne me reste qu'à vous remercier d'avance.
- Attendez de voir si je vous trouve quelque chose.
- Je suis certain que vous ferez de votre mieux.
- Je vais essayer.

J'ai tourné en rond autour de mon bureau pendant une demi-heure après ce coup de fil. J'attendais une réponse en cherchant de mon côté des détails allant dans le sens de cette nouvelle piste « onze septembre ». Si elle se confirmait, c'est-à-dire si les victimes manifestaient toutes un intérêt certain pour les événements qui ont eu lieu à cette époque, alors la vie de Clara était plus que jamais menacée. S'il semblait qu'elle n'avait pas fait le déplacement jusqu'à Denver, elle suivait de près un forum qui traitait du sujet.

Vers midi trente, j'ai perdu patience et je suis allé me chercher un encas dans une sandwicherie toute proche. En cherchant de la monnaie dans la poche de mon blouson, je suis tombé sur un morceau de carton visqueux. J'avais oublié cette pièce à conviction que j'avais trouvée dans la poubelle de l'une des victimes. J'ai payé et je suis revenu au commissariat pour examiner cette chose tout en dévorant mon casse-croûte.

J'ai posé le morceau de carton humide sur le plan de travail sous la lumière directe de ma lampe de bureau. L'encre s'était effacée avec le temps et l'agression des divers liquides qui

avaient dû se répandre sur la petite surface. On distinguait toutefois des inscriptions, illisibles à première vue, mais réelles.

Les chances pour que je déchiffre le contenu de cet objet et pour que cela concerne mon affaire étaient maigres. Mais comme je ne savais pas comment occuper mon temps en attendant des nouvelles de l'ambassade, je me suis obstiné. Par transparence, on devinait des caractères imprimés, sans doute des chiffres. Je me suis concentré et j'ai regardé le carton avec insistance pour essayer d'imprégner ma rétine des infimes différences de teintes qui apparaissaient.

*08111101*

Voilà ce que je voyais, après une heure d'examen minutieux. Le reste de ce bout de carton évoquait vaguement une brochure publicitaire, ou bien un ticket de cinéma. Ce qui m'avait fait tiquer en le découvrant c'est son apparence étrange, ou plutôt « étrangère ». Le papier utilisé, sa couleur certes délavée, ce qu'on pouvait voir de la police de caractères des inscriptions... Sur le moment, j'y ai vu un ensemble très... américain. C'était purement subjectif et je le savais. Mais j'avais malgré tout un bon sens de l'observation.

Le téléphone a enfin sonné. C'était l'ambassade, mais l'homme avait l'air beaucoup moins enthousiaste que d'habitude. Je m'attendais à une déception.

- Hello...
- Rebonjour, vous avez pu trouver quelque chose ?
- Hum, c'est embêtant...
- Pardon ?

- Oui, j'ai trouvé quelque chose, mais pas ce que je croyais trouver.
- Expliquez-moi.
- Avant cela, il faut que vous me promettiez quelque chose.
- Quoi donc ?
- Ne m'appellez plus.
- Comment ?
- Ne m'appellez plus, je ne pourrai plus vous renseigner.
- Mais... Pourquoi ?
- C'est allé trop loin. Je vous appelle de mon portable, parce que c'est plus *secure*, mais je vais changer de numéro.
- Expliquez-vous, bon sang !
- J'ai votre parole que vous n'essayez plus de m'appeler à l'ambassade ?
- Mais... Bon, ok, c'est promis.
- Je peux vous faire confiance ?
- Oui, j'ai compris, je ne vous rappellerai pas.
- Très bien. Merci beaucoup. Maintenant je vous explique. J'ai cherché tout ce que je pouvais trouver à propos de cette cérémonie et voilà ce que j'ai trouvé : contrairement à ce que je vous avais dit, elle n'a pas été organisée par une association des proches des victimes, mais par une agence privée.
- Ah.

- Une agence un petit peu particulière, car elle est plus ou moins connue pour avoir des liens avec la CIA.
- La CIA ?
- Oui, c'est-à-dire que la CIA utilise cette agence privée pour faire réaliser en toute impunité et en toute transparence des actions qu'elle ne pourrait pas exécuter elle-même.
- Du genre ?
- Oh n'allez pas vous imaginer des choses terribles. Souvent, ce n'est que de la propagande destinée à protéger le gouvernement. Du financement aussi.
- Du financement ?
- De l'aide accordée à des groupes de pression, des lobbies pour aller dans le sens de la politique internationale. Des affaires compliquées que seuls ceux qui savent peuvent comprendre.
- Et dans notre cas ?
- C'est là que je suis un peu coincé. Pour vous aider, il faudrait que j'aie accès à des sources proches de la CIA, ce qui est bien loin de mes compétences et surtout loin de mon rayon d'action. Je travaille pour la France ici, et j'ai donc accès à ce qui touche les Français expatriés ou touristes. En aucun cas je ne peux prétendre avoir accès aux informations qui concernent la propagande internationale de la CIA. *It's not my job*. Ce n'est pas mon métier.
- Je comprends. Mais vous avez des précisions ? Un éclairage à m'apporter grâce à votre connaissance du pays et de ses habitudes ?

- Si la CIA est mêlée indirectement à cette cérémonie, c'est qu'elle devait avoir un message à faire passer. Les attentats du onze septembre sont un événement dont les autres pays ne peuvent mesurer l'impact ici, en Amérique. C'est un traumatisme majeur qui a marqué toute une génération d'Américains qui ont grandi avec la télévision. En quelque sorte, leur rêve américain, représenté par les twin towers, a été pulvérisé sous leur yeux à travers le média qui n'avait jusque là montré que l'ampleur de la domination du modèle américain dans le monde, jamais ses faiblesses.
- Je comprends. Donc pour vous, ce n'était pas qu'une cérémonie commémorative ?
- Voilà. Il y avait un autre but à cette réunion. Un but international. Et la présence de ces Français à Denver ce jour-là est peut-être liée à cette intervention de la CIA dans une commémoration d'ordinaire très banale.
- Et pourquoi insistez-vous pour que je ne vous rappelle pas ?
- J'ai franchi une ligne jaune en cherchant ces informations. Je suis étranger, j'ai touché du doigt deux mythes américains : la CIA, et le *nine-eleven*<sup>6</sup>. Dès demain, je serai sur écoute et surveillé, j'en suis certain. Et je tiens trop à ma vie pour prendre un quelconque risque supplémentaire. Après tout, vous avez eu des morts chez vous, c'est qu'il doit y avoir des gens derrière tout ça qui ont de bonnes raisons de tuer pour cacher leur secret. Je vous invite à la plus grande prudence, vous aussi.
- Vous ne me rassurez pas !

---

6 Onze septembre

- Je préfère être franc avec vous. Cette affaire ne sent pas bon. Maintenant, je vais devoir vous laisser. Si je ne suis pas à mon bureau à l'heure, je vais attirer les soupçons.
- Bon... Merci encore pour votre participation. J'espère que cela ne vous amènera pas d'ennuis.
- Si vous respectez mes consignes, je n'ai pas de crainte à avoir.
- Très bien, alors au revoir.
- Adieu.

L'affaire prenait une tournure plus dramatique encore. Moi, innocent inspecteur de police sans formation, aux prises avec les espions de la CIA !

J'ai éteint ma lampe de bureau qui éclairait encore le bête carton moisi qui semblait se décomposer sous la lumière. Puis j'ai repensé à une expression de mon interlocuteur américain. *Nine eleven*, les anglo-saxons écrivent les dates à l'envers, par rapport à nous. D'abord le mois, puis le jour, et enfin l'année. Ce qui donne pour le onze septembre 2001 : 09/11/01.

J'ai rallumé ma lampe et regardé cette espèce de ticket de métro. Le '8' étaient fait un '9', et j'avais pris les barres obliques pour des '1'.

*09/11/01*

C'était bien cette date qui figurait sur le morceau de carton.

J'ai laissé un énième message sur le répondeur de Clara, car cette fois, cela devenait grave. Les messages de menaces n'étaient pas que de l'intimidation, le meurtrier pouvait réellement passer à l'acte en raison de son intérêt pour les événements du onze septembre. J'en avais la preuve formelle.

J'ai également appelé Jonathan, pour lui donner de nouvelles consignes.

- Allo John ?
- Mat' ! Quoi de neuf ?
- Et toi ? Qu'as-tu trouvé de ton côté ?
- Quoi ? Je devais encore chercher ?
- Oui, enfin, non, laisse tomber, il y a maintenant plus urgent. Il faut que tu me retrouves Clara et que tu la convainques de me rappeler.
- Clara ?

- Ben oui, Clara, ne me dis pas que tu ne te rappelles plus ?!
- Mais si. Clara. Bien sûr.
- Bon. Tu la cherches, tu la trouves, tu lui parles et il faut qu'elle m'appelle tout de suite.
- Dis-donc, tu te serviras pas de ton stagiaire pour régler tes affaires de cœur ?
- Il ne s'agit pas de cœur, mais de crime. Elle est en danger John.
- Quoi ? Tu vas pas faire une connerie ? Je t'en empêcherai Mat, ce n'est pas parce qu'elle t'a largué que...
- Elle ne m'a pas largué, imbécile et je te dis que ça n'a rien à voir. C'est par rapport à mon affaire criminelle.
- Elle est suspecte ?
- Mais tu fais exprès d'être con comme ça ? Dis-moi ?
- Bon, admettons, je vais essayer de la trouver et de la convaincre.
- Bon. Sinon, qu'est-ce que tu sais sur le onze septembre ?
- Tu veux dire... La date ?
- Ben oui... Quoi d'autre ?
- Ben... J'ai rien de prévu, mais c'est dans longtemps, pourquoi, t'as un plan ? Y a un concert ?
- Le onze septembre 2001, andouille !
- Ah ! Mais c'est passé ça !
- Oui, c'est passé.



- Ben je ne sais pas ce que je faisais précisément le onze septembre, il y a près de dix ans !
- Je me fous de ce que tu faisais, crétin ! Je te parle des attentats !
- Ah oui, les attentats. Le RER B ?
- Bon, laisse tomber. Si au cours de tes recherches, tu vois quelque chose qui tourne autour des attentats du onze septembre, note-le bien, et parle m'en.
- Parlement ? De Strasbourg ? Mais il n'y a pas de RER à Strasbourg. T'es sûr que c'était là ?
- Zut ! Voilà !
- Mais au fait, tu parles de quelles recherches exactement ?
- Celles que tu t'étais proposé de faire pour moi, mais bon, laisse tomber, contente-toi de retrouver Clara. Allez, file !
- Bon. Ok. On se rappelle.
- Ouais, c'est ça.

En lui parlant des attentats, je prenais le risque que l'information arrive aux oreilles du meurtrier en série, ce qui pourrait le mettre en situation de panique et précipiter ses actes. D'un autre côté, si John avait eu des informations sur ce détail, j'aurais pu m'en servir immédiatement. Malheureusement, il n'en était rien.

Il était maintenant important que je comprenne les enjeux qui pouvaient se cacher derrière ces attentats, près d'une décennie plus tard et de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai ouvert le na-

vigateur internet du bureau, et me suis connecté au forum que Clara utilisait. J'ai parcouru les mille six cents pages du *topic*<sup>7</sup> et j'en ai retiré les éléments suivants :

Comme tous les évènements dramatiques qui surviennent depuis la nuit des temps, les attentats du onze septembre 2001 ont rapidement fait l'objet des rumeurs les plus folles. Mais par leur ampleur, par le mode opératoire des terroristes et par la façon dont les médias ont rapporté les faits, ces attentats ont marqué les esprits d'une manière peu commune.

Près de trois mille victimes innocentes ont péri dans quatre attentats-suicides quasi-simultanés perpétrés à l'aide d'avions détournés par dix-neuf terroristes. Deux avions ont percuté les tours jumelles du World Trade Center, provoquant leur effondrement total près d'une heure plus tard. Un avion s'est écrasé contre le Pentagone. Et un dernier s'est écrasé en Pennsylvanie.

Des millions de téléspectateurs ont pu suivre les évènements en direct à la télévision ce qui fait que presque tout le monde, sauf Jonathan, est encore aujourd'hui capable de dire ce qu'il faisait ce jour-là. C'étaient aussi les premiers attentats vus à travers les caméscopes numériques et les téléphones portables des passants. Des témoignages vidéos amateurs qui ont largement été diffusés par les médias pendant les jours et les semaines qui ont suivi les évènements.

L'enquête a rapidement désigné le groupe Al Qaida comme coupable, en se basant notamment sur une revendication vidéo diffusée par la chaîne Al-Jazira, mais ce sont des coïncidences troublantes et des dysfonctionnements de la défense américaine qui ont alimenté petit à petit les rumeurs de complot.

Alors que des tonnes de papier et de débris du WTC se trouvaient dans les rues, les autorités ont en effet opportunément re-

---

7 Sujet de forum internet

trouvé les passeports des terroristes alors que les boîtes noires des avions restaient, elles, introuvables. Des examens empiriques de vidéos de mauvaises qualité concluaient à une chute libre des tours jumelles, ressemblant à une démolition contrôlée. Des témoignages faisant état d'explosions à l'intérieur des tours accrédiétaient également cette thèse. Sur le Pentagone, c'est inversement l'absence de vidéos de l'avion qui a semé le trouble, ainsi que l'absence, ou la rareté, des restes de l'appareil après l'accident. Enfin, la défense américaine, la force militaire la plus puissante du monde, a montré des faiblesses incroyables, laissant supposer un *inside-job*<sup>8</sup> ou au moins un « laisser-faire » plutôt surprenant.

Internet a joué un rôle majeur dans la diffusion des rumeurs de complot. Notamment quand en 2005, un étudiant a réuni toutes les images étonnantes des événements du onze septembre 2001 dans une vidéo accompagnée de commentaires tendancieux. Cette vidéo intitulée *Loose Change* a été massivement diffusée sur les sites conspirationnistes et même plus grand public, ce qui a eu pour effet d'introduire le doute dans l'esprit d'internautes de plus en plus nombreux.

L'institut National des Standards et de la Technologie (NIST) a publié en octobre 2005 un rapport sur le double-attentat du WTC, attribuant l'effondrement des tours à l'important incendie d'hydrocarbures qui a suivi le crash des avions. Mais la sortie de ce rapport officiel a eu pour effet de conforter les conspirationnistes dans leurs doutes. De nombreux mouvements sont nés, plus ou moins proches des victimes des attentats, mais se revendiquant presque tous comme tels, demandant la réouverture de l'enquête et l'examen plus méthodique et systématique des nombreuses zones d'ombres du dossier. Parmi elles, la communauté *Reopen911* a été sans doute la plus active et la plus virulente sur le web.

---

8 Acte de terrorisme intérieur.

En France, Thierry Meyssan, fondateur du réseau Voltaire, une association défendant la liberté d'expression et la laïcité, a été l'un des premiers, en 2002, à soutenir la théorie du complot en publiant *L'effroyable imposture*. Ce livre, traduit en vingt-huit langues, défendait la thèse du terrorisme intérieur et expliquait en quoi les États-Unis ont pu profiter des événements pour mener une politique extérieure agressive et discutable.

Aujourd'hui, la théorie conspirationniste s'essouffle, même si elle a été relayé encore récemment par quelques artistes, comme Jean-Marie Bigard et Matthieu Kassovitz, qui ont été, eux aussi, probablement mal influencés par des vidéos orientées. La plupart des arguments fallacieux utilisés pour prouver le complot ont été démontés par les chercheurs. Néanmoins, quelques scientifiques de seconde zone continue de publier des études sujettes à caution sur cette affaire, et qui sont reprises par les sites « complotistes » qui continuent de demander à cor et à cri la réouverture de l'enquête.

Après la lecture accélérée de l'intégralité du forum sur le sujet, j'avais l'impression de bien le connaître. Il fallait avouer que certains conspirationnistes étaient convaincants quand ils avançaient leurs arguments en citant des sources officielles et en pointant du doigt les incohérences dans le déroulement des événements et les réactions de l'administration. Il était également assez aisé de rattacher ces erreurs de jugement ou ces dysfonctionnements à des conséquences politiques intérieures ou extérieures, ce qui donnait l'illusion d'avoir, en plus d'une explication alternative des faits, un mobile pour une hypothétique organisation secrète qui voudrait contrôler le monde ou simplement asseoir l'hégémonie américaine.

L'anti-américanisme, fort répandu à travers le monde, associé à la défiance internationale à propos de la politique menée

par Georges Bush, a sans doute participé au fait que les thèses conspirationnistes ont connu ce succès.

Cependant, aucun scénario global n'a pu être mis en avant par un conspirationniste pour expliquer l'intégralité du déroulement des attentats. Et des incohérences, encore plus grossières que celles qu'elles étaient censées dénoncer, entachaient les théories du complot, quelle que soit leur origine.

Le commissaire est entré dans mon bureau, et, me voyant le nez sur mon ordinateur, s'est approché. Quand il a compris que j'étais en train de lire un forum sur internet, il s'est mis à aboyer, me faisant sursauter :

- Lingo ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel !
- Quel bordel ?
- Vous n'avez que ça à foutre ? Glander sur les forums ?
- Mais j'enquêtai sur...
- Vous enquêtiez ? Vous enquêtiez ?! Mais vous ne manquez pas d'air, mon petit monsieur. La plupart de vos collègues enquêtent sur le terrain. Ils procèdent à des interrogatoires. Ils font analyser des pièces à conviction. Ils consultent leurs indics. Et vous ? Vous, vous restez bien au chaud le cul sur votre chaise de bureau, et vous jouez sur internet.
- Mais je ne joue pas. Et même, je viens d'avoir de précieux renseignements directement de l'ambassade de France aux USA...
- Ne me dites pas que vous êtes encore sur cette connerie américaine ?! Je rêve !

- Mais faites-moi un peu confiance !
- Faire confiance à un demeuré qui sait à peine conduire et qui piétine sur une affaire simple depuis des semaines ?
- Une affaire simple ? Vous en avez de bonnes. Je...
- Planqué ! Voilà ce que vous êtes. Planqué et soutenu par je ne sais quel sous-ministre qui vous aime bien.
- Je vous assure que...
- Suffit ! Que je ne vous revoie pas faire le guignol sur internet ou bien je vous coupe l'accès.
- Non ! J'en ai besoin !
- Pour recevoir des messages de votre copine ? Faites ça de chez vous !
- Mais non...

Mais il était déjà parti.

Le lendemain, je n'avais toujours aucune nouvelle de Clara. Comme je n'avais aucune confiance en Jonathan, j'ai décidé de me rendre moi-même chez elle, tant pis si je trahissais la promesse que je lui avais faite de ne plus intervenir dans sa vie avant qu'elle ne me le demande.

La porte de son appartement était entrouverte. Surpris, je suis entré en silence. Personne dans l'entrée, ni dans la cuisine. J'entendais vaguement un bruit sourd derrière une cloison, mais laquelle ? J'ai avancé prudemment, et machinalement, j'ai pris un objet pour me défendre au cas où. Armé d'un fer à repasser Moulinex, j'étais confiant, l'agresseur n'avait qu'à bien se tenir ! Je me suis approché des sons que j'entendais, ils provenaient de la chambre de Charlène, la colocataire. J'ai hésité une seconde ou deux avant d'ouvrir la porte, je craignais de tomber sur une scène qui ne me regardait pas. Mais la curiosité a été plus forte, et l'idée qu'un meurtrier en série pouvait se trouver là, dans l'appartement de Clara, a achevé de me convaincre.

J'ai ouvert la porte d'un coup en hurlant :

- Police ! Pas un geste, je suis armé !

Jonathan en est tombé de sa chaise. Il était assis devant le bureau de Charlène, en train de regarder une vidéo sur son ordinateur.

- Mais t'es malade ! La trouille que tu m'as foutu ! a-t-il crié
- Qu'est-ce tu fais là ?
- J'enquête !
- Quoi ?
- Je regarde des trucs sur les attentats du onze septembre. Mais t'étais à côté de la plaque, ça n'a rien à voir avec le RER.
- Je n'ai jamais dit ça, c'est toi qui...
- Ouais, c'est ça. Enfin, c'est édifiant tout ce qu'on trouve là-dessus. Moi ça m'a retourné. C'est pour ça que j'ai sursauté quand tu es entré, j'étais à fond dedans.
- Dis plutôt que tu es un gros trouillard !
- Moi ? Avoir la trouille d'un gars qui entre avec un fer à repasser ? Ma mère est encore plus dangereuse que toi quand elle tient un batteur à œuf.
- Et Clara ? Tu l'as vue ?
- Pas de nouvelles. Elles sont sûrement en cours toutes les deux.
- Mais comment es-tu entré ?
- Ben, j'ai la clé. Qu'est-ce que tu crois ?



- Mais alors, c'est encore sérieux avec Charlène ?
- Sérieux, faut voir ce que tu mets derrière ce terme...
- Bon, laisse tomber, je veux pas le savoir. Donc, tu n'as pas revu Clara.
- Non.
- Ok, je vais faire le tour des amphis.
- Non, attends !
- Quoi ?
- J'ai des choses à te dire.
- Ah ?
- Ouais, au sujet des attentats, tu as regardé un peu ce qu'on trouve sur le net ?
- Oui, des conneries, principalement.
- Pas seulement. J'ai trouvé des vidéos qui sont très troublantes. D'ailleurs, je suis tout troublé.
- Allons bon, tu as regardé ces films conspirationnistes et tu y as cru ?
- Non, des documentaires scientifiques, avec des chercheurs qui expliquent pourquoi cela ne s'est pas passé comme tout le monde le croit.
- Qu'est-ce que tout le monde croit ?
- Que les tours se sont effondrées comme ça, qu'on peut détourner un avion avec un cutter,...
- Tu es sûr d'avoir bien tout lu, et d'avoir utilisé ton esprit critique avant de te faire embarquer dans des histoires de complot à dormir debout ?

- Je vois, tu nies l'évidence. T'es bien comme tous les autres lobotomisés par TF1.
- De quoi ?!
- Toi, on te dit à la télé que Ben Laden se cache dans une grotte et tu le crois. Tu vois des avions qui tapent dans les tours et paf, tu te dis que c'est ça qui les a fait tomber...
- Je me suis tapé pas plus tard qu'hier un forum de mille pages sur le sujet, j'ai tout lu et son contraire, je pense que tu auras du mal à me convaincre aujourd'hui.
- Par exemple, savais-tu que les débris des tours jumelles contenaient de la thermite, un puissant explosif ?
- Et alors ? Tu en déduis quoi ?
- C'est évident : elles ont été dynamitées. Ce qui explique d'ailleurs pourquoi elles sont tombées en chute libre.
- Qui te dit qu'elles sont tombées en chute libre ?
- Suffit de regarder les vidéos, y en a plein, tu comptes le nombre de secondes entre le début et la fin de l'effondrement, tu connais la hauteur des tours, donc tu peux faire le calcul du temps que ça aurait mis en chute libre.
- Tu m'avais caché tes compétences en physique. Et donc, si c'est en chute libre, c'est forcément une démolition contrôlée ?
- Ben oui, il n'y a aucune résistance, puisque tout pète au fur et à mesure.
- Et dans le cas d'une démolition pas contrôlée, un immeuble tombe comment ? Sur le côté comme un arbre ? Et il tombe en combien de temps ? Tu le sais, ça ?

- Non, mais là, c'est flagrant, c'est une démolition contrôlée ! Je trouve ça dingue que tu ne le reconnais pas !
- Comment ils ont fait, à partir d'une vidéo, pour mesurer la durée de chute ? Y a de la fumée partout !
- C'est une estimation, mais on voit bien ce qui se passe. Un enfant de dix ans ne s'y tromperait pas.
- Ben tiens. Et les scientifiques du NIST, ainsi que la plupart des chercheurs du monde entier qui se sont penchés sur le problème, ils sont plus bêtes que toi ?
- Les scientifiques, on leur fait dire ce qu'on veut...
- Ah ? Et ça ne vaut pas pour ceux qui commentent tes vidéos ?
- Et les explosions ? On les entend sur les vidéos, on voit des flashes, les pompiers eux-mêmes témoignent là-dessus ! Tu l'expliques ça ?
- Oui, je l'explique. N'importe quel pompier te dira que dans un incendie de ce type, il y a toujours des explosions. Tiens, une simple bombe de laque, tu as déjà vu le boucan que ça fait quand ça pète ?
- Une bouteille de laque dans un immeuble de bureaux ?
- Pas seulement, il y avait des restaurants aussi, et des commerces... Et puis je dis de la laque, mais ça peut être n'importe quoi d'autres. Des bombonnes de gaz, des trucs pour la climatisation, est-ce que je sais moi ?
- C'est facile de dire n'importe quoi sans savoir. Les vidéos que j'ai vues font un point précis sur la question, avec des images et des témoignages, c'est pas un discours de comptoir comme celui que tu me tiens.

- Mais tu réalises ce que ça implique, tes affirmations ? Des centaines de gens dans le complot, des semaines de travail pour préparer les charges dans des immeubles gigantesques, sans que personne, bien sûr, ne s'en aperçoive ? Et pourquoi s'embêter avec des avions détournés si les tours sont déjà minées ?
- Pour la télé, pour que ça soit plus spectaculaire et que Bush contrôle un peu plus la situation. Et le Pentagone. Tu as vu les images ? Tu vois un avion toi ?
- Non, puisqu'il n'y avait pas de caméra.
- Mais si, il y en avait des caméras, celle de surveillance du parking, par exemple. Et bien, elle ne voit rien du tout, la caméra. Trois pixels qui bougent et boum, une explosion. Si ça c'est un avion, moi je suis inspecteur de police.
- Une caméra de parking qui prend une image toutes les secondes, pour un avion qui arrive à 800 kilomètres par heure, tu ne crois pas que c'est un peu juste ? La caméra du parking, elle filme les voitures qui s'arrêtent devant la guirlande du gardien. Elle est pas dimensionnée pour faire une vidéo haute définition des attaques venant du ciel.
- Mais il n'y a même pas de débris sur la pelouse ! Regarde les photos !
- Des débris, il y en a, ils ont été répertoriés et identifiés. Les autres ont été carbonisés. Tu oublies l'incendie qui a suivi et la violence du choc.
- Tu parles, il suffit qu'on place un ou deux débris d'avion après coup pour truquer l'enquête. Non, c'était un missile, envoyé par l'armée américaine elle-même !

- Et l'avion, le vrai, qui a été porté disparu, et les gens qui étaient dedans, les victimes, réelles, elles aussi, tu en fais quoi ? Réfléchis à tout ce qu'implique ton raisonnement.
- Non, mais le Pentagone, tu te rends compte, l'endroit le mieux défendu au monde ! Et ils n'ont pas été capables d'intercepter l'avion ?
- Les USA n'avaient pas l'habitude d'être attaqués sur leur sol. Le Pentagone était sans doute très protégé pour des attaques terroristes "classiques", mais des avions utilisés comme des missiles incendiaires, c'était une première mondiale.
- Et puis il y a un truc que personne ne sait. C'est qu'un autre immeuble s'est effondré ce jour-là. Le WTC7. Celui-là n'a été touché par aucun avion, et pourtant, il s'est effondré comme un château de cartes. Son propriétaire a même déclaré qu'il fallait le dynamiter, ce qui a été fait quelques minutes plus tard.
- Oui, le WTC7, j'ai lu beaucoup de choses à son sujet également. Il n'a effectivement pas été frappé de plein fouet par un avion plein de kérosène, mais il a beaucoup souffert de l'effondrement des deux tours jumelles qui étaient toutes proches. Un incendie s'est aussi déclaré dans cet immeuble, et c'est également ça qui l'a fait s'écrouler.
- Il y avait aussi des bureaux secrets de la CIA dans cet immeuble. L'immeuble appartenait d'ailleurs à un milliardaire qui a touché une forte prime d'assurance suite aux attentats. Tu ne trouves pas ça louche, toutes ces coïncidences ?

- Des coïncidences, il y en a partout et tous les jours. Je suis bien placé pour le savoir : ça fait des semaines que je galère dans une enquête en passant d'une fausse piste à l'autre. Si tu lies entre eux des évènements qui n'ont rien à voir, tu vas trouver un tas de choses bizarres dans ta vie quotidienne. Tiens, si tu as un accident de la route tout à l'heure en rentrant chez toi, tu te diras, c'est le jour où Mat est entré avec un fer à repasser dans la chambre de Charlène. Dans un appartement où tu n'aurais pas dû être a priori, et où moi non plus, je ne devrais pas me trouver. C'est un concours de circonstances tout à fait inhabituel qui t'amène parfois à rencontrer quelqu'un que tu connais devant une discothèque, et parfois, cela peut avoir des conséquences malheureuses, voire tragiques.
- Tu parles de moi là ?
- Non, je dis ça en général.
- Tu veux en venir où ?
- Pour mener un raisonnement correct, il faut d'abord s'assurer que tu n'es pas le jouet de ton imagination. Notre cerveau fait parfois des associations qui lui semblent évidentes, dans un souci d'efficacité. Si j'ai tour à tour soupçonné le médecin légiste, mon collègue de bureau et... toi, c'est parce que je n'avais pas pris la distance nécessaire avec ce qui m'apparaissait comme évident.
- Tu m'as soupçonné ? Moi ?
- Pas directement, mais je sais que tu es l'un des maillons de la chaîne qui me relie à l'assassin.
- Quoi ?!
- L'autre jour, je t'ai donné rendez-vous à la cafétéria de l'université. Tu te souviens, j'y ai reçu un message télé-

phonique. Personne ne savait qu'on était là, à part toi et moi. Je n'en ai parlé à personne. Et toi ?

- Moi non plus ! Enfin, je ne crois pas.
- Réfléchis bien.
- Tu sais, je vois tellement de monde, surtout des filles, d'ailleurs, c'est possible que j'en aie parlé, mais c'était sans arrière-pensée.
- Je n'en doute pas une seconde. D'ailleurs, s'il y a un mot qui te convient parfaitement c'est "innocent".
- Je suis censé bien le prendre, ça ?
- Prends-le comme tu veux, mais réfléchis plutôt à ce que je t'ai dit.
- Ce que tu m'as dit ?
- À qui tu as pu parler de notre rendez-vous.
- Désolé, je ne vois pas.
- La dernière fois que tu as vu Charlène, c'était quand ?
- Charlène, c'est celle qui habite ici, c'est ça ?
- Oui ! Alzheimer !
- Je ne sais plus. Il y a deux jours peut-être ? Ah non, c'était Jennifer ce jour-là...
- Jessica ?
- Non, non, Jennifer... Une autre.
- La vache, mais tu en as combien ?!
- Oh ça va, ne sois pas jaloux...
- Je m'en fous !

- Ouais, c'est ça... Non, ça doit faire trois ou quatre jours que je l'ai pas vue, Charline. Charlène.
- Viens avec moi.

Je l'ai entraîné vers la salle de bains, où j'ai tiré le rideau de douche. J'ai pris Jonathan à témoin :

- Qu'est-ce que tu constates ?
- Que la douche est trop étroite pour y être à deux, je le sais, j'ai testé.
- À part ça ?
- Ben... Rien.
- C'est sec.
- Sessecc ?
- La douche est sèche.
- Et les chaussettes de l'archiduchesse...
- Bordel, mais concentre-toi ! Nous sommes dans un appartement où vivent deux filles. Et la douche n'a pas été utilisée ce matin. Et même sans doute pas hier soir, on verrait encore des traces d'humidité. Tu en déduis quoi ?
- Que ce sont des grosses cochonnes, mais ça je le savais déjà avant, pourquoi tu m'amènes ici pour ça ?
- Ou alors qu'elles ne sont plus là depuis un moment.
- C'est une hypothèse... Mais je préfère la mienne. Franchement.
- Attends, on va faire un autre test.



J'ai sorti mon portable de ma poche et j'ai composé le numéro de Clara. Comme je m'y attendais, j'ai entendu la sonnerie retentir dans la pièce voisine.

- Tu vois ?
- Je vois quoi ?
- Elles ne sont plus là.
- ...
- Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?
- Sans déconner, tu ne t'étais pas encore rendu compte qu'elles n'étaient pas là ?
- Mais...
- Et tu es flic ?
- Bon, tu...
- Moi je l'ai vu tout de suite en entrant. Fin limier, le John. Pas besoin de fouiller dans la douche pour m'en assurer, j'entre, je ne vois personne, et hop, la preuve est faite.
- Mais moi aussi, mais je veux dire...
- Je comprends pourquoi les vidéos sur le onze septembre t'échappent. En fait, tu as du mal à comprendre les choses. Même simples. J'avais déjà vu à la fac que tu n'étais pas une lumière, mais à ce point, je ne le croyais pas.
- Bon, tu as fini ton sketch, là ?
- Non, mais je vais t'aider. Vraiment, je vais te donner un coup de main parce que tu en as besoin. Je ne voudrais

pas que tu sois foutu dehors à cause de tes difficultés de raisonnements. Et puis ça pourrait nuire à ma future carrière dans la police aussi.

- Ta future carrière ? Carrément ?
- Ben quoi, j'ai déjà un pied dedans, non ?
- Et le mien de pied, tu sais où tu vas le prendre dans cinq secondes ? Arrête de parler deux minutes et écoute-moi. Les filles sont parties sans laisser d'adresse et sans leur portable. Visiblement, elles ne sont plus ici depuis plusieurs jours, ce qui m'inquiète vraiment. Il faut qu'on les retrouve, et le plus vite possible. Je vais faire le tour des coins où Clara pourrait se trouver, de ton côté, essaie de savoir si elles suivent toujours leur cours et cherche-les sur le campus.
- À vos ordres.
- Dès que tu as du nouveau, tu m'appelles.
- Et pour la douche ?
- Quoi pour la douche ?
- Tu veux qu'on fasse couler un peu d'eau pour que ça soit humide ?
- Pauvre con.

J'ai fait pas mal de kilomètres pour visiter tous les lieux dont Clara m'avait déjà parlés et qu'on avait, pour certains, déjà visités ensemble. Des parcs, des bistrots, son coiffeur... Je n'attendais pas grand chose de cette recherche désespérée mais Jonathan ne pouvait pas la faire à ma place, et je gardais un mauvais souvenir de mon incursion dans l'amphi où elle avait cours. Il était passé midi et je n'avais pas faim. Un nœud à l'estomac bloquait mon petit-déjeuner depuis ce matin et j'étais tendu comme un arc.

Quand mon téléphone a vibré dans ma poche intérieure, j'ai eu comme un électrochoc. C'était John. En un centième de seconde, j'ai ouvert mon portable et décroché.

- Allô ? John ?
- Ouais, Mat'. J'ai un souci. Enfin, plutôt une question.
- Quoi, qu'est-ce qui se passe ?
- Je suis revenu à l'appartement des filles, là. Je voulais essayer de trouver leur emploi du temps pour ne pas me

taper toute la fac. C'est immense leur machin, plus grand que celle où on était. Ces scientifiques, ils se la pètent vraiment, tu ne trouves pas ?

- Et puis quoi ? Tu as perdu les clefs ? Qu'est-ce que tu as encore fait ?
- Ah mais rien. Simplement, je voulais te demander si c'était toi qui avait mis ça ?
- Mis quoi ?
- Ben, ce gigot, là, sur la table de la cuisine, parce que tu aurais pu le mettre dans un récipient, il y a du sang qui coule sur la table et parterre, c'est dégoullasse.
- Un gigot ? Du sang ?!
- Je te préviens, moi je nettoie pas !
- Ne touche à rien, ne bouge pas, j'arrive. Je ne suis pas loin.

J'ai senti un courant d'air glacé monter jusque dans mon cou. Sans prendre le temps de raccrocher, j'ai entamé un sprint en direction de l'appartement de Clara, qui était à huit cents mètres de là. Les idées les plus noires m'ont traversé l'esprit, mais chaque fois, j'essayais de les chasser en courant encore plus vite. Je suis arrivé exténué et en sueur, Jonathan m'attendait, debout devant la scène.

Le tueur en série avait remis ça. Je n'ai même pas cherché à identifier l'organe qui dégoulinait de sang sur la table. J'ai tout de suite compris. Le tas de cendre, méticuleusement disposé sur une chaise était là lui aussi. Jonathan m'a regardé, incrédule. Mais n'a pas osé poser de questions. Je lui ai expliqué ce qu'il

voyait, il a eu un haut-le-cœur et a dû sortir de la pièce pour s'asseoir.

J'ai appelé le légiste pour qu'il vienne faire son travail et puis j'ai fait le tour des pièces que j'avais vues le matin même, dans le but de trouver un détail qui aurait changé. Au jeu des sept erreurs, je n'étais pas un spécialiste. Après une dizaine de minutes, j'ai demandé de l'aide à John.

- Raconte-moi exactement ce que tu as vu.
- Mais rien. Je suis revenu, comme je t'ai dit, pour trouver un emploi du temps, et puis aussi parce que j'avais la dalle, je l'avoue. Je n'ai vu personne, et rien de remarquable. Juste quand je suis allé à la cuisine, ce... truc sur la table. Quand je pense que j'aurais pu le bouffer, ça me donne envie de gerber !
- Quand même, tu as bien vu que ce n'était pas... normal ?
- Ce qui m'a surpris, surtout, c'est que ça pisse le sang comme ça. Et puis, le con qui a mis ça sans même une assiette dessous, c'est un porc.
- C'est une mise en scène, John. C'est un psychopathe, je t'ai dit.
- Tu crois que ça peut être moi ?
- Quoi ?
- Qui ai fait ça ? Tu crois que c'est moi ? Je suis peut-être comme un loup-garou, je ne me rends pas compte de ce que je fais.
- Ne dis donc pas de bêtises ! Tu es incapable de faire ça !

- Mais tu as dit que j'étais le lien avec l'assassin. Et si c'était tout simplement moi, l'assassin ?
- Je suis sûr que non !
- Comment tu peux en être sûr, j'ai peut-être été hypnotisé ? Ou drogué ? Comment le savoir ?!
- Le gars qui fait ça sait manier le scalpel comme personne. Et il dispose d'un endroit pour procéder à la crémation des corps. Tu as ça dans ton garage ?
- Non, je ne crois pas...
- Alors, ce n'est pas toi.

Le légiste est entré, la porte était restée grande ouverte depuis mon arrivée.

- Alors, on remet ça ? m'a-t-il dit avec un sourire ironique.
- Je n'ai pas le cœur à rire, aujourd'hui. Épargnez-moi vos commentaires.
- C'est qui celui-là ? a-t-il demandé en faisant un signe de la tête en direction de Jonathan.
- Un pote à moi, faites pas attention.
- Vous avez des drôles de loisirs avec vos copains... Alors, ça se passe où ?
- À la cuisine, vous ne pouvez pas le louper...

Je me suis levé pour l'accompagner. Jonathan a préféré rester assis dans le salon.

- Ah, vous n'avez pas le cœur à rire, je n'avais pas compris le jeu de mots.
- Le jeu de mot ?
- C'est un cœur que nous avons là. Merde c'est quand même l'organe central du corps humain, je pensais que vous l'auriez reconnu.
- Un cœur ça ? Mais ça n'a pas la forme de...
- Ah c'est sûr qu'on a l'habitude de le dessiner de façon un peu plus stylisé, notamment sur les arbres, avec une flèche qui le transperce.
- Si c'est un cœur, alors...
- Oui, dites voir ?
- J'ai peur de savoir à qui il appartient.

J'ai retenu un sanglot, mais je ne tenais pas à ce que le légiste profite de cette faiblesse de ma part. J'ai détourné le regard.

- Un cœur de femme d'ailleurs. Tiens, c'est la première fois que c'est une femme, non ?
- Oui...
- À vue de nez, ça date d'il y a un jour ou deux. Pas plus. Et le tas de cendres ? Ah, il est là sur cette chaise. Pas de surprise, tout est bien conforme. Voilà qui va faire avancer votre enquête n'est-ce pas ?

Je n'ai pas répondu. Constatant sans doute mon embarras, le médecin n'a pas insisté. Il a prélevé délicatement l'organe pour

le placer dans un récipient qu'il avait apporté, et a fait de même avec les cendres.

Avant qu'il ne quitte les lieux, je suis allé dans la salle de bain chercher une pince à cheveux que je savais appartenir à Clara. Je lui ai tendu l'objet et lui ai demandé de vérifier si l'ADN de ce cœur correspondait aux cheveux qui étaient encore coincés dans la pince. Il a placé la pince dans un sachet plastique et m'a regardé bizarrement, comme si c'était la première fois qu'il me voyait observer un comportement normal de lieutenant de police. Puis il est parti.

Jonathan reprenait peu à peu ses esprits, mais il avait été secoué.

- C'était qui ?
- Le médecin légiste...
- Non, mais le cœur, il appartenait à qui ?
- C'est ce qu'il va tenter de trouver. Mais j'ai bien peur que ce soit celui de...

Je n'ai pas pu finir ma phrase. J'ai attrapé un coussin de la banquette pour y enfouir ma tête et étouffer mes pleurs. J'étais malheureusement certain que c'était le cœur de Clara. En effet, toutes les autres victimes souffraient d'une pathologie en lien avec l'organe que le tueur en série avait prélevé. Et Clara souffrait du cœur. Elle ne me l'avait pas dit clairement, mais je l'avais constaté à plusieurs reprises. Ses essoufflements, ses baisses de tension soudaines, le rythme irrégulier des battements quand je collais mon oreille sur sa poitrine...



Malgré mes efforts, je n'avais pas pu la protéger. Je m'en voulais tellement de n'avoir pas su la convaincre du danger qui la guettait. J'avais perdu tellement de temps sur des pistes foireuses. J'en venais à penser, comme le commissaire Junod, que j'étais parfaitement incapable d'exercer ce métier.

J'étais certain que c'était elle, mais une partie de mon cerveau refusait l'évidence et niait tout en bloc. J'avais une sorte d'énergie désespérée qui m'interdisait de craquer.

- Qu'est-ce que tu vas faire ? m'a demandé John.
- Coincer cette ordure et le foutre en prison à vie !
- Facile à dire. Tu comptes t'y prendre comment ?
- Je ne sais pas, mais ça ne va pas se passer comme ça.
- Et Charlène ?
- Elle est peut-être en danger, elle aussi.
- Comment s'en assurer ?
- Il faut continuer de la chercher. Vas-y. Ne perds pas de temps. Moi, il faut que j'aie fait mon rapport au commissaire.

Je suis retourné au commissariat immédiatement après le départ de John. Le commissaire, qui ne m'avait pas vu de la journée, m'attendait au tournant.

- C'est à cette heure qu'on arrive ?
- Il y a eu un meurtre de plus.
- Comment ?

- J'étais sur les lieux, c'est pour ça que je ne suis pas passé ce matin.
- Mais vous auriez pu prévenir.
- Prévenir le meurtre, c'est ce que j'essayais de faire, parce que je savais qu'il allait avoir lieu.
- Et vous ne m'en avez pas parlé ?
- Si, mais vous ne m'avez pas cru. C'est vraisemblablement Clara, ma copine, qui s'est faite assassiner cette fois. Le médecin légiste confirmera dans la soirée. En attendant, vous voudrez bien me laisser, j'aimerais vérifier une ou deux choses dans mon bureau.
- Ah... Euh... Bon, allez-y, et tenez-moi au courant.

Cette fois, j'avais eu le dessus pendant la conversation. Mais j'étais trop attristé pour en tirer une quelconque satisfaction.

Mon bureau m'a semblé encore plus vide et froid que d'habitude. J'ai machinalement feuilleté les notes que j'avais prises, mais je n'attendais qu'une chose : que le légiste m'appelle pour confirmer ce que je craignais.

Incapable de faire un effort de concentration et de commencer un raisonnement logique, j'ai passé deux heures assez atroces où le doute se mélangeait à la rage et au désespoir. Le téléphone a fini par sonner, comme une délivrance.

- C'est le légiste. Bonsoir. J'ai analysé l'ADN de l'organe et des cheveux prélevés sur la pince.
- Alors ?
- Il s'agit bien d'une seule et même personne...

Un mois. Entre le jour où j'ai rencontré Clara et la date de sa mort, il s'est écoulé un mois. Si j'ai eu des doutes, un instant, sur le lien entre mon changement de statut et l'attirance soudaine de cette fille, il n'y en avait aucun quant à ma responsabilité dans son tragique décès.

Non seulement j'avais été averti, à plusieurs reprises, des intentions du meurtrier, mais en plus j'étais responsable de l'affaire qui aurait dû, depuis longtemps sans doute, le mettre derrière les barreaux. De son côté, Clara, innocente étudiante, a juste commis l'erreur de me fréquenter de trop près à un moment où ma vie toute entière s'est mise à basculer. Je n'avais pas de mot pour qualifier cette violente injustice et je m'en voulais terriblement.

J'en voulais également au sort ou à ma destinée, peu importe son nom. Comment, en si peu de temps, les choses peuvent tourner aussi mal. Je me suis souvent demandé comment les gens qui avaient vécu des catastrophes, naturelles, ou familiales, faisaient pour s'en remettre. Je me retrouvais maintenant au cœur du fait-divers dont je redoutais la lecture dans les journaux. Dans le rôle de la victime explorée et du responsable in-

compétent, comme quelqu'un qui aurait tué sa fiancée par accident. Comment survivrai-je à ça ?

Il n'était même pas question de faire justice moi-même, puisque j'étais même incapable de le faire avec toutes les forces de police derrière moi. La nuit tombait et j'étais parmi les derniers à rester au commissariat. Comme dans ces maisons de campagne où l'on stoppe les horloges à l'heure du décès, le temps s'était arrêté. Tel un robot guidé par un cerveau synthétique, je suis rentré chez moi en ne pensant plus à rien. Chacune de mes réflexions m'emmenait inexorablement vers elle, alors, je m'abstenais de penser. Chaque regard, chaque objet me rappelait à elle, alors je ne voulais plus rien voir. Miraculeusement, je suis arrivé chez moi sans encombre.

Ma mère a perçu le problème, dans je ne sais quel détail de mon comportement, alors que je n'étais même pas sorti de la voiture. Elle s'est approchée, inquiète.

- Ça va ?
- Clara est morte, maman. C'est ma faute.
- Quoi ?
- Ce salaud l'a tuée, je n'ai rien pu faire...
- Mais qui ? Qu'est-ce que tu dis ?!
- L'assassin. Celui de mon enquête. Il l'a tuée. C'est fini.
- Ce n'est pas possible ! Arrête ! Tu dis n'importe quoi !

Un silence bref s'est installé, elle m'a dévisagé en essayant de capter mon regard, d'y chercher des explications, mais mes

yeux étaient vides. Elle s'est approchée pour m'embrasser, mais j'ai esquivé son geste.

- J'ai besoin d'être seul. Je monte dans ma chambre.
- Tu ne veux pas m'expliquer ?
- Je ne peux pas. Pas tout de suite.

Elle n'a pas insisté. Je pense même qu'elle ne m'a pas cru. Mon comportement était tellement incompréhensible, presque surnaturel : je venais de perdre celle qui m'aimait et que j'aimais, pourtant seuls un désir de vengeance et l'envie de découvrir la vérité m'animaient à ce moment.

Je suis allé m'écrouler sur mon lit où j'ai senti son odeur. Elle était partout, dans le moindre objet, dans le plus petit détail, son reflet me hantait et son corps me manquait. Petit à petit, les derniers souvenirs d'elle s'arrachaient à moi dans une douleur de plus en plus vive. Tout ce que je ne ferai plus jamais avec elle, tout ce qui ne sera plus jamais comme avant. Je ne savais plus si je devais ouvrir les yeux ou les garder au contraire bien fermés. Son image était gravée sur ma rétine, sa voix résonnait dans mes tympans, ma salive avait le goût de sa peau.

J'ai erré comme un dément dans ma chambre une bonne partie de la nuit. J'ai refusé de manger et de parler à mes parents qui ont tour à tour essayé de communiquer avec moi, sans comprendre. Je tenais à peine debout. Tour à tour, me traversaient des sentiments contradictoires, mais aussi violents les uns que les autres. La rage, d'abord, celle de me venger, celle de retrouver l'auteur de ces crimes et de lui faire payer d'une façon ou d'une autre. L'impuissance ensuite, celle de n'avoir aucun moyen d'agir, aucune idée de ce que je devais faire. Le découra-

gement, puis la hargne. Le dégoût de moi-même et puis le désir de revanche.

Au petit matin, épuisé, j'ai dû m'assoupir sur ma chaise de bureau, quelques minutes seulement, le temps de plonger dans un semi-comas inévitable. J'en suis sorti d'un coup sec, quand la règle en fer que je tenais à la main, et que j'avais utilisée pour mutiler l'autre de colère, est tombée par terre. Je me suis levé d'un bond, et je suis retourné au commissariat. J'allais continuer cette enquête, par orgueil, par nécessité pour ma santé mentale, il fallait que je trouve et que je trouve vite.

Je me suis installé à mon bureau, et niant la fatigue et la tristesse qui pourtant m'envahissaient à intervalles réguliers, j'ai tenu bon. J'ai relu toutes mes notes, j'ai refait le tour des sites web que j'avais visités depuis le bureau, j'ai revisité tous les rapports des renseignements généraux et du médecin légiste. J'essayais de faire apparaître un relief dans tout ça à la lueur des évènements du onze septembre. Mais tout restait désespérément plat et uniforme. Mes victimes s'intéressaient au onze septembre ? Et puis ?

Au détour d'une énième recherche internet, avec une liste de mots clés totalement improbable, je suis tombé sur un lien vers le site de rencontres qui m'avait permis de trouver Clara. Ou plutôt qui lui avait permis d'établir un premier contact avec moi.

Parfois, alors que le monde s'écroule autour de nous, il nous arrive d'avoir des attitudes totalement incompréhensibles. Comme poussés par une force invisible, nous continuons de vivre en faisant abstraction de tout ce qui a pu arriver. Ainsi, l'orchestre du Titanic a continué de jouer alors même que le bateau était en train de sombrer.

Et je me suis connecté à Meetic pour modifier mon profil.

Il n'y avait aucune urgence à cela, et c'était même plutôt déplacé, dans ces circonstances. Mais c'était un réflexe auquel je n'ai pas pu céder. Mon comportement, depuis la découverte du cœur de Clara, avait été totalement imprévisible et irréaliste. Était-ce le fait de me sentir à la fois coupable et innocent ? Était-ce un déni total de la réalité des faits ou une intuition quelconque ? On pourrait se demander si ce n'était pas encore un coup du destin.

Sur ma page d'accueil sur Meetic figurait la liste de mes « amis », autrement dit, toutes les personnes avec qui j'avais déjà eu un contact à travers le site. Au premier rang d'entre elles, Morgane95 bien sûr, mais ce qui m'a sauté aux yeux presque immédiatement, c'est la date de sa dernière connexion, qui figurait derrière son pseudo : ce matin.

J'ai revérifié plusieurs fois, je me suis même connecté sur le site de l'horloge parlante pour être sûr que je ne me trompais pas de date. Mais non : Morgane95 , le nom d'utilisateur derrière lequel se cachait Clara, s'était bien connecté ce matin.

Le commissaire Junod est entré à ce moment dans mon bureau, l'air contrit.

- Lingo, vous êtes déjà là ?
- Oui, il fallait que je fasse quelques recherches.
- Je tenais à vous présenter mes excuses. Et mes condoléances.
- Merci.
- Manifestement, vous aviez raison : il en avait après elle. Je ne vous ai pas écouté, j'ai eu tort et je le regrette.
- Moi aussi, je le regrette, ai-je répondu assez sèchement.

- En quoi pourrions-nous vous aider pour avancer dans l'enquête. À moins que vous ne souhaitiez être retiré de l'affaire ?
- Non. Je veux élucider ce mystère. Moi-même. J'y passerai ma vie s'il le faut.
- Et c'est tout à votre honneur. Bravo.
- C'est juste mon devoir. C'est ma faute.
- Ne dites pas ça. Même si j'ai pu le penser moi aussi, je pense qu'au fond vous êtes un bon gars. Vous faites des recherches sur internet ?

Il s'est approché de mon écran.

- Oui, je découvre des choses intéressantes.
- Faites voir ?.. Mais... Ma parole, vous êtes sur un site de rencontres ?
- Oui, précisément...
- Alors ça ! Alors ça !
- Laissez-moi vous expliquer...
- M'expliquer que vous êtes déjà en train de chercher une remplaçante à mettre dans votre lit ?
- Mais pas du tout, vous ne comprenez pas...
- Je comprends très bien, ne me prenez pas pour une bille ! On ne va pas sur Meetic pour faire une enquête de police. Mais enfin, c'est scandaleux. Vous êtes scandaleux. Voilà !
- Mais enfin...



- Je demande à l'informaticien qu'il vous coupe la connexion. Je comprends maintenant pourquoi l'enquête n'avance guère. Vous passez votre temps sur des forums et des tchats. Vous êtes comme tous ces jeunes abrutis par l'internet. Elle est belle la jeunesse, tiens ! Incapables d'affronter la réalité de la vie, ils se rencontrent virtuellement. Vous êtes un cas. Vraiment, je n'attendais pas encore ça de vous.

Il s'est dirigé vers la porte en me regardant, effaré. Je l'ai entendu maugréer dans le couloir. Quelques minutes plus tard, je n'avais plus de connexion internet depuis mon bureau.

Le compte Meetic de Clara avait été utilisé. Par qui ? Pourquoi ? J'avais des centaines de questions qui me tournaient dans la tête et aucun moyen de faire des recherches. Car j'étais convaincu que la clef de l'énigme se trouvait sur internet. Toutes les victimes, je crois, possédaient un ordinateur, j'ai même pu trouver la trace de l'une d'entre elles sur un forum lié au tennis. Clara, quant à elle, fréquentait un forum sur le onze septembre. Je me suis rendu compte à cet instant que je n'avais pas suffisamment cherché d'informations sur les ordinateurs des victimes. Il n'était peut-être pas trop tard.

Puisque le commissaire m'avait privé d'internet, je n'avais aucune chance de faire progresser l'enquête au bureau. Je suis sorti du commissariat pour visiter à nouveau les appartements des victimes, deux d'entre eux étaient tout proches.

L'appartement d'Eric Schiele, en face du commissariat, était resté dans le même état de désordre qui m'avait frappé lors de ma première visite. En voyant l'ordinateur, je me suis souvenu que j'avais trouvé chez cet homme une clef USB qui contenait

des articles de journaux sur les démolitions contrôlées. Sans doute que ces fichiers avaient un lien avec les attentats du onze septembre, mais sur le moment, je n'avais évidemment pas fait le rapprochement.

J'ai allumé son ordinateur et j'ai tenté de me connecter à internet, mais sans succès. La ligne téléphonique avait dû être coupée suite à la déclaration du décès, rendant impossible toute connexion au réseau. Je me suis contenté de fouiller le cache du navigateur, qui retient tous les sites qui ont été visités pendant les dernières semaines. Je n'y ai rien trouvé de très intéressant, si ce n'est de nombreuses références au pseudonyme *eschiele*, qu'il devait utiliser pour s'identifier sur le web.

J'ai ensuite fait le tour des fichiers du disque. De nombreux films piratés, de la musique, quelques photos personnelles, ... J'ai retrouvé aussi les fichiers qui figuraient sur la clé USB. Ils ne faisaient pas mention des attentats du onze septembre, mais on pouvait y lire des témoignages pouvant être utilisés comme argument dans un éventuel débat sur les causes de la chute du World Trade Center.

Rapidement, j'ai refait le tour des lieux, mais cela ne m'a pas inspiré plus que lors de mon premier passage.

Chez Roger Lideur, la toute première victime qui a été découverte, je ne me souvenais plus si j'avais vraiment vu un ordinateur. Choqué par la découverte du foie de la victime, j'avais un peu écourté la visite, d'autant que j'étais persuadé de tenir l'arme du crime, voire le coupable, quand j'ai découvert dans la cuisine ce couteau suspect.

Ici aussi, rien n'avait bougé. Même l'odeur de mort était restée. Je me demandais ce qu'allaient devenir ces appartements après le décès de leurs occupants. Si les victimes avaient une famille, elle ne semblait pas très pressée de régler ce détail technique.

Finalement, il n'y avait pas d'ordinateur fixe ici, mais un portable, rangé dans une armoire de la chambre. J'ai tenté de le mettre en marche, mais il n'avait plus de batterie. Le chargeur était introuvable. J'ai vidé tous les tiroirs et ouvert toutes les portes, sans succès. Il n'y a rien de plus rageant que d'être sur le point d'aboutir à quelque chose et de se rendre compte qu'il nous manque un détail minuscule pour y parvenir. Plus je cherchais ce chargeur, plus j'avais l'impression que les informations contenues sur le disque de ce portable étaient capitales.

Après trente minutes de vaines recherches, je me suis rabattu sur l'inspection des corbeilles à papier et poubelles, de la cuisine à la chambre en terminant par le hall d'entrée, dans lequel un sac poubelle noire, sans doute destiné à être descendu au container en bas de l'immeuble, restait là.

Je l'ai ouvert, et comme je le craignais, il empestait la pourriture. Au milieu des restes alimentaires vieux de plusieurs semaines, j'ai néanmoins trouvé une prise électrique noire, sectionnée à quelques centimètres de la fiche. J'ai immédiatement fait le lien avec le chargeur du portable. Aurait-il été intentionnellement rendu inutilisable ? Dans ce cas mon intuition était bonne : cet ordinateur contenait des informations importantes. Je l'ai pris avec moi, dans l'espoir de réussir à le faire fonctionner ou, à tout le moins, récupérer les données qu'il contenait sur son disque.

Je suis retourné au commissariat pour prendre les deux adresses qui me manquaient. À l'accueil, j'ai vu Jonathan qui flirtait à nouveau avec Jessica. Elle essayait de s'en débarrasser en lui expliquant que j'étais sorti, et a paru soulagée de me voir arriver.

- Tiens, justement, le voilà ! Je vous laisse !

- Mat' ! Où étais-tu, bon sang ?
- J'enquêtais sur les lieux des crimes.
- Comme il se la pète...
- Hein ?
- « Sur les lieux des crimes »...
- Écoute, j'ai pas super envie de déconner aujourd'hui. Qu'est-ce que tu me veux ? Tu as des nouvelles de Charlène ?
- Non. Rien. Et toi ?
- Non plus. Ça craint.
- Comme tu dis. Alors qu'est-ce qu'on fait ?
- Comment ça, qu'est ce qu' « on » fait ?
- Je suis là, autant de filer un coup de main. Tout seul, je ne me sens pas efficace.
- Après tout, pourquoi pas, viens, je vais chercher les deux autres adresses. On ira ensemble. Tu verras peut-être des choses qui m'ont échappé.

Cela m'évitait, par la même occasion, de prendre la voiture et de risquer une nouvelle catastrophe. Je manquais terriblement de sommeil et je ne me sentais pas en état de conduire.

Nous avons commencé par la rue Montgallet, où un rein de Tràn Nguyen avait été retrouvé dans son appartement. Sa petite amie était là, et elle se souvenait de moi. Avant d'arriver, j'avais prévenu John qu'il était hors de question qu'il cherche à la séduire, après ce qu'elle venait de subir. Il m'a répondu qu'il n'était pas attiré par les asiatiques, ce qui m'a rassuré. Cela ne

l'a pas empêché de jeter des coups d'œil ostentatoires dans son décolleté et sur le bas de son dos dénudé.

- Est-ce que nous pourrions voir son ordinateur ?
- Lequel ?
- Comment ça lequel ?
- C'est qu'il en avait plusieurs.
- Celui dont il se servait le plus souvent, mettons.
- Il est parti avec.
- Comment ça ?
- Je veux dire, il n'est plus là. Il l'avait amené au bureau, la veille de sa disparition, il ne l'a jamais ramené à la maison.

Sa voix chevrotante montrait qu'elle n'était pas encore totalement remise de sa disparition, et je la comprenais maintenant mieux que personne. Elle nous a indiqué l'emplacement d'un autre ordinateur, mais celui-ci ne servait visiblement que pour le travail de Tràn, comptabilité et courriers sans aucun rapport avec notre affaire.

- Je suis désolée, je ne crois pas qu'il utilisait encore les autres.
- Où sont-ils ?
- Dans des cartons, sous le lit, ce sont des vieilleries, il les collectionnait.
- Des vieilleries qui datent de quand ?

- Des années 80. Des Atari, Sinclair, Commodore, Amstrad... Je les maudis à chaque fois que l'aspirateur bute dedans, c'est pour ça que j'en ai retenu les noms...
- Ok, ces trucs ne se connectaient pas à internet, donc ils ne nous intéressent pas.
- Sinon, l'enquête progresse ?
- On peut dire ça, oui. Doucement, mais elle progresse.
- Si je peux vous être utile à quoi que ce soit.

Constatant que John était prêt à faire abstraction de son absence d'intérêt pour les asiatiques, j'ai préféré écourté l'entrevue. Et nous nous sommes rendus chez la dernière victime. Enfin, la dernière avant Clara...

Je me souvenais avoir déjà consulté l'ordinateur de Paul Troye, mais avec les nouveaux éléments que j'avais, il pouvait être intéressant d'y consacrer encore quelques minutes.

Deux éléments ont retenu mon attention à l'issue de ce nouvel examen. D'abord, le pseudonyme utilisé par Paul Troye, que j'ai repéré dans les adresses de l'historique du navigateur, comme chez Schiele. Il se faisait appeler Sharmord. Je l'ai noté dans un coin de ma tête pour faire plus de recherches sur ce terme.

Et puis, en cherchant des fichiers potentiellement intéressants sur le disque, j'ai remarqué que de nouveaux fichiers avaient fait leur apparition depuis ma dernière visite. Des fichiers systèmes, pour la plupart, générés par le fonctionnement même de l'ordinateur, datés d'il y a deux jours.

Quelqu'un était passé ici, et avait utilisé cet ordinateur. Malheureusement, il m'était impossible de savoir ce qu'il y avait

fait, et qui était-il. En revanche, j'étais certain qu'il n'avait pas ouvert le navigateur internet, car l'historique ne faisait mention d'aucune visite ce jour-là.

Pendant que je me concentrais sur la fouille minutieuse de l'ordinateur de Paul Troye, John a visité la maison et depuis quelques minutes, je ne l'entendais plus.

Inquiet, je suis parti à sa recherche dans toutes les pièces et je l'ai heureusement retrouvé rapidement dans une chambre, en train de tirer sur un élastique transparent qui dépassait d'un tiroir.

- Mais qu'est-ce que tu fous ?
- J'essaie d'avoir ce machin qui dépasse. Gnnn !
- Attends ! Arrête !
- Quoi ?
- C'est quoi ce truc ?
- Je penche pour une bretelle de soutien-gorge, mais j'aimerais en avoir le cœur net et ce satané tiroir est coincé comme une merde.

Je me suis approché pour lui donner un coup de main. Il est vrai que ce morceau d'élastique qui dépassait était intrigant. Lorsque nous avons tiré de toutes nos forces, il a cédé, et nous nous sommes retrouvés tous les deux assis sur le lit qui était derrière. John s'est levé rapidement pour voir le contenu du tiroir qui s'était enfin ouvert. Ce n'était pas un soutien-gorge...





Cinq liasses de billets de 100 euros, entourées d'une bande élastique transparente. John paraissait hypnotisé par cette découverte. J'ai refermé le tiroir pour obtenir son attention.

- Eh ! Qu'est-ce que tu fais ?!
- Cet argent n'est pas à nous.
- Et à qui est-il ?
- Au propriétaire de cette maison.
- Qui est mort, donc... Je le prends.

Il a ouvert le tiroir d'un coup, mais je l'ai refermé aussitôt.

- Non, on ne peut pas faire ça !

- Je vais te montrer qu'on peut, a-t-il dit en essayant à nouveau d'ouvrir le tiroir, mais je le bloquais de tout mon poids.
- Il est hors de question que tu touches à ce pognon.
- Réfléchis, Mat. Ce pognon dort là depuis quand ?
- Vraisemblablement depuis la mort de Paul Troye.
- Qui remonte à ?
- Attends... Ça doit faire... une bonne semaine maintenant.
- Tu as fouillé cette maison ?
- Oui.
- D'autres policiers l'ont fouillée ?
- En fait, je n'en sais rien. Quand je suis venu, il n'y avait que le légiste.
- D'autres policiers envisagent-ils de la fouiller ?
- Probablement pas. J'ai fait un petit rapport succinct. Le commissaire doit considérer que cela suffit, même s'il ne me fait pas entière confiance.
- Donc, si je prends ce pognon, personne, à part toi et moi, ne saura jamais qu'il existait.
- Personne sauf Paul Troye...
- Qui est mort !
- Mais sa famille !
- Une semaine après, ils ne se sont pas précipités pour venir. Et rien ne dit que sa famille est au courant de l'exis-

tence de ce magot. On ne sait même pas s'il a une famille.

- C'est malhonnête.
- C'est un des avantages du métier de policier.
- Un métier que tu n'exerces pas, je te rappelle.
- Raison de plus, tu n'es même pas responsable de moi, tu ne risques rien. Il n'y a même pas de convention de stage entre nous.
- Parce qu'il n'y a PAS de stage ! Tu m'as forcé la main.
- En attendant, tu t'es bien servi de moi pour avancer dans ton enquête pourrie.
- Rappelle-moi en quoi tu as fait avancer l'enquête ?
- Ne sois pas de mauvaise foi !

Il a ouvert le tiroir d'un coup sec et a empoché l'argent. Il devait y avoir pas loin de dix mille euros.

- Et si c'est de l'argent sale ?
- Il me paraît on ne peut plus propre.
- Si les billets sont numérotés et recherchés par la police ?
- Cette bonne blague, quand tu vas chez le boulanger ou au supermarché, tu as déjà vu quelqu'un qui vérifie tes billets ?
- Non, mais ce peut être fait plus tard.
- Plus tard quand plus personne ne sait qui a donné ces billets ni d'où ils viennent ?

Je n'ai pas su quoi répondre. John, qui était d'ordinaire si lent à la détente avait semble-t-il une remarquable intelligence quand il s'agissait de son intérêt direct et personnel.

- En tout cas, moi je te préviens, je ne touche pas à cet argent !

Il m'a regardé avec un sourire entendu. Il n'avait même pas envisagé que l'on puisse partager.

J'ai pris soin de tout remettre en place dans cette pièce, en coinçant l'élastique dans le tiroir comme nous l'avions trouvé. J'ai refermé la porte d'entrée méticuleusement en vérifiant plusieurs fois si la serrure fonctionnait. Pourtant, il n'y avait plus rien à voler dans ce bâtiment, puisqu'on venait d'y dérober sans doute ce qui y avait la plus grande valeur. J'agissais curieusement, comme un cambrioleur qui prend le temps de remettre en marche le matériel de sécurité de la banque qu'il vient de dévaliser.

J'ai préféré me séparer de John tant qu'il portait sur lui cette somme d'argent. Si l'on nous découvrait ensemble avec ce butin, j'aurais vraisemblablement des ennuis encore plus graves.

Seul dans la rue, j'avais l'impression malgré tout que tout le monde me dévisageait comme un malfrat. Comme pour me purifier, j'ai fait un passage par le commissariat où j'ai pris mes notes au bureau pour les ramener à la maison. Après tout, si je n'avais plus accès à internet ici, il fallait que je puisse poursuivre mes recherches de chez moi.

J'ai également pris le portable de Roger Lideur, dans l'espoir de lui faire cracher ce qu'il savait.

En arrivant, j'ai dû subir les remarques intriguées de ma mère, qui s'étonnait de me voir rentrer si tôt et avec des dossiers et un ordinateur sous le bras.

- Tu ramènes du travail à la maison maintenant ?
- Oui, il faut que je... que je cherche des trucs.
- Et tu n'es pas mieux au bureau pour faire ça ?
- Je suis sans cesse dérangé par... le téléphone...
- Et tu as des nouvelles de Clara ? Enfin, de son... assassin ?
- Pas encore, maman. Je cherche...

Maman était très perturbée par ce qui était en train de se passer. Perturbée, bien sûr, à cause de la violence de l'évènement, même si elle ne connaissait encore que peu ma petite amie, mais aussi parce qu'elle voyait que ce qui m'affectait n'était pas seulement la perte d'une fiancée. Elle brûlait d'envie de me poser mille questions, mais elle s'est retenue, voyant qu'elle n'obtiendrait pas beaucoup de réponses de ma part.

J'ai disparu dès que possible dans ma chambre et j'ai allumé mon ordinateur. Pendant qu'il démarrait, j'ai attrapé un tournevis et j'ai commencé à démonter le portable de Lideur. En retirant son disque dur, et en l'adaptant sur un autre ordinateur, il n'était pas impossible de récupérer les données qu'il contenait.

Malheureusement, le portable ne contenait plus de disque. Sans doute avait-il été retiré de l'ordinateur par mesure de sécurité. Qu'il était agaçant de se heurter ainsi à la dure réalité des choses : ce portable ne me donnerait rien.

Je suis retourné, déçu mais déterminé, à mon ordinateur, et muni des pseudonymes de toutes les victimes, j'ai fait des dizaines de recherches en multipliant les angles d'attaque et les mots-clés. J'y ai passé énormément de temps, parce que mes recherches renvoyaient de nombreux résultats sans rapport avec mon enquête. Soit parce que le pseudonyme était utilisé dans d'autres contextes, ou par d'autres personnes, soit parce que les victimes utilisaient cette identité virtuelle dans de multiples domaines qui n'avaient rien à voir avec ce qui m'intéressait aujourd'hui.

J'ai ainsi appris, sans que cela ne m'apporte quoi que ce soit, que Paul Troye était fan du groupe Mickey 3D, que Tràn passait beaucoup de temps sur les jeux en ligne et que Roger Lideur affectionnait la cuisine italienne. Mais au milieu des centaines de liens inintéressants, j'ai pu découvrir un point commun essentiel dans le comportement des victimes.

Toutes étaient membres du forum reopen911. Un site sur lequel les conspirationnistes les plus virulents aimaient à se rejoindre pour centraliser les argumentations contredisant la version officielle des attentats du onze septembre.

Pour mieux cerner cette communauté, je me suis inscrit à mon tour, ce qui m'a permis d'accéder à un certain nombre de forums réservés aux membres du site.

L'équipe semblait particulièrement bien organisée et active. Chaque fois qu'une émission de radio ou de télé était diffusée, chaque fois qu'un article paraissait au sujet du onze septembre, les membres du forum investissaient les lieux de débats en ligne, mais parfois même les plateaux de télévision pour faire entendre leur position iconoclaste.

S'en suivait généralement dans ces lieux virtuels un déchaînement de messages qui était, dans tous les cas, profitable au mouvement « complotiste ». Même si, dans la plupart des cas,

leurs arguments étaient rapidement démontés par leurs interlocuteurs, l'organisation de ces « soldats of truth »<sup>9</sup>, comme ils se plaisaient à se nommer, permettait d'inonder de façon systématique la discussion de raisonnements fallacieux mais très accessibles et convaincants. Leurs détracteurs, souvent, jetaient l'éponge devant tant de hargne à défendre une version des faits pourtant saugrenue. L'argument ultime des membres de ce réseau était, comme le nom de leur site l'indiquait, qu'ils demandaient seulement qu'on procède à une nouvelle enquête globale et indépendante, pour vérifier si oui ou non la version de l'administration Bush était recevable.

Ainsi donc, Roger Lideur, Éric Schiele, Tràn Nguyen, Paul Troye et... Clara, défendaient régulièrement sur des forums francophones des propos conspirationnistes.

Les informations que m'avait apportées mon contact à l'ambassade des États-Unis me semblaient entrer en contradiction avec cette découverte. En effet, selon lui, la conférence de Denver, à laquelle s'étaient vraisemblablement rendues la plupart des victimes, avait été organisée par une agence proche de la CIA.

Or, la CIA était souvent considérée par les conspirationnistes comme faisant partie du grand complot qui a fomenté les attentats du onze septembre. Pour asseoir la politique étrangère de Georges Bush, ou pour défendre simplement la théorie officielle, la CIA était accusée d'être intervenue dans l'enquête, de fournir des faux témoignages, de faux documents et de diffuser des mensonges éhontés sur Al Qaïda.

Il y avait là un nœud bien serré que je n'arrivais pas à défaire. Sauf à considérer que les « complotistes » de reopen911 avaient été roulés dans la farine par la CIA, mais quel aurait alors été son objectif ?

---

9 Soldats de la vérité



C'est en fouillant un peu plus profond dans les archives de reopen que j'ai trouvé quelques éléments de réponse. Les sujets anciens d'un forum sont souvent les moins accessibles car ils disparaissent des premières pages et ne sont visibles qu'au prix de multiples clics sur le lien « page précédente ».

Je suis remonté comme ceci à l'époque de la conférence de Denver, et même un peu avant. J'ai découvert un fil de discussion fort intéressant qui était une sorte d'appel à candidatures pour participer à un événement de commémoration un peu particulier, organisé par une agence de communication américaine inconnue : la fameuse conférence de Denver.

J'ai reconnu dans cette discussion les pseudonymes de toutes les victimes de mon tueur en série. L'appel à candidatures précisait que le profil recherché était tout à fait particulier : il fallait être francophone et joindre à sa candidature un dossier médical complet. C'est d'ailleurs certainement ce qui a précipité les réactions de mes victimes à ce message, car elles étaient toutes atteintes d'une maladie grave qui les empêcherait sans doute d'être sélectionnées.

L'enjeu n'était pas anodin, puisqu'il était question de rémunérer les participants à hauteur de plusieurs milliers d'euros, en échange de quoi les sélectionnés s'engageaient à diffuser l'argumentaire conspirationniste qui leur serait fourni lors de la conférence de Denver.

Je venais de passer plusieurs heures le nez collé à l'écran, et je ressentais le besoin de faire le point un instant, et de reposer mes yeux. Je me suis levé pour faire les cent pas dans ma chambre, comme je le faisais chaque fois que j'avais besoin d'organiser une grande quantité d'informations.

Petit à petit, les nouvelles briques que je venais d'obtenir se sont assemblées. Petit à petit, elles ont fini par former un en-

semble plus ou moins cohérent. Les choses se sont éclaircies et mon enquête a pris un tour nouveau.

Si ce que je croyais avoir compris apparaissait vrai, alors je devais prévenir le commissaire Junod et reprendre espoir.

Mais tout d'abord, je devais vérifier une dernière chose au sujet des différents pseudonymes utilisés par les victimes. Je me suis posté à nouveau devant mon ordinateur, exalté par la révélation que je venais d'avoir. En quelques clics, j'ai pu vérifier que ma théorie tenait debout. J'ai esquissé un petit sourire de satisfaction, avant d'éteindre mon ordinateur et de sauter de ma chaise de bureau. Direction : le commissariat.

Le soir tombait, mais le commissaire Junod était encore dans son bureau. J'ai frappé à sa porte entrebâillée, il m'a jeté un regard sombre, mais s'est résigné à me laisser entrer. Il tenait dans ses mains un document qui le laissait perplexe.

- Lingo ! Vous tombez rudement bien.
- Commissaire, j'ai des révélations importantes à vous communiquer.
- Je ne veux pas les entendre.
- Comment ça ?!
- Vos révélations grotesques ne m'intéressent plus. Je ne les ai que trop entendues. Vous avez abusé de ma patience et de mon indulgence, maintenant c'est fini.
- Mais vous n'avez pas le droit. Vous devez au moins m'écouter !
- Si ! J'ai le droit, et non, je n'ai plus à vous écouter. Vous voyez ce document ? C'est une lettre du ministère que je

viens de recevoir. Suite aux rapports que je leur ai communiqués à votre sujet, ils ont fini par me donner gain de cause.

- C'est-à-dire ?
- Cela veut dire que vous êtes muté, mon cher.
- Muté ?
- Muté !
- Mais... Mon enquête ?
- Classée !
- Classée ?
- Classée sans suite, on attend de voir si le criminel s'y remet, mais dans ce cas, on collera un autre inspecteur sur le coup, et il repartira de zéro. De toute manière, c'est à peu près le point où vous en étiez rendu.
- C'est tout à fait faux. J'ai maintenant une idée assez précise de ce qui s'est passé et je peux tout vous...
- Hop hop hop, pas d'emballement mon petit bonhomme. Vous n'allez rien faire du tout. Vous pourriez venir avec les empreintes digitales du pape sur un scalpel, ou inculper un extra-terrestre qui détient le reste des cendres des victimes que je ne vous croirais pas. Vous êtes un nul, Lingo. Vous n'avez pas un gramme de raisonnement logique, et vous n'êtes pas fait pour ce métier. Ce n'est pas grave, il y a tant d'autres métiers qui vous tendent les bras. Devenez journaliste, tiens, vous serez payé pour raconter vos sornettes à des gens qui en redemanderont. Vous n'êtes pas obligé d'accepter cette mutation, vous pouvez tout aussi bien, et c'est le conseil que je vous

donne, démissionner et oublier définitivement la police qui n'est décidément pas faite pour vous.

- Vous n'avez donc aucun respect pour les victimes ? Vous allez balayer d'un revers de la main mes conclusions et vous asseoir dessus ?
- Le plus grand respect que je puisse avoir pour les victimes, c'est de vous retirer cette affaire, sombre ignare ! Vos conclusions sont débiles, vos preuves inexistantes, votre capacité à raisonner réduite à néant. Je n'oserais pas m'asseoir sur le fruit de votre labeur de peur de salir mon froc. En plus vous avez foutu une salle ambiance dans toute la maison en accusant à tort et à travers n'importe qui sur la base de n'importe quoi.
- Ils ne sont pas morts !
- Heureusement qu'ils n'en sont pas morts. Il ne manquerait plus que vous ayez tué quelqu'un avec vos sottises. Remarquez, on n'en a pas été loin quand vous avez pris le volant d'une de nos voitures. Non, vraiment, du début à la fin, votre passage dans la police aura été un fiasco total. Est-ce que vous allez ouvrir les yeux ?!
- Pas eux ! Les victimes. Il n'y a pas de victimes en fait.
- Qu'est-ce que c'est encore que cette invention ?!
- Je pense que les cinq soi-disant victimes n'ont pas été assassinées. On a voulu nous faire croire que c'était le cas.

Il a laissé s'installer un silence pesant dans la pièce. Je l'ai observé en silence, il a rassemblé quelques feuilles de papier, ouvert un tiroir puis l'a refermé. Ses yeux dansaient de droite à gauche, en évitant mon regard, et je voyais qu'intérieurement il

cherchait à contenir une pression qui montait lentement mais sûrement. Il a pris sa respiration en gonflant son impressionnante cage thoracique, puis a fini par briser le silence, en commençant à parler doucement.

- Lingo, je vous observe depuis le début et vous avez toujours l'air sincère. J'ai d'abord cru que vous manquiez seulement d'expérience et que n'importe qui, y compris vous, pouvait, s'il le voulait, devenir un jour lieutenant de police. Mais plus le temps passe et plus vous m'obligez à revoir mes convictions. Non, tout le monde ne peut pas avoir assez de jugeotte pour devenir inspecteur. Vous en êtes la preuve vivante. Et non, vous n'êtes pas sincère. Ou plutôt, si, vous l'êtes, mais vous souffrez d'une pathologie étrange. Systématiquement, dans toutes les situations, vous parvenez à la conclusion la moins évidente. Je pense qu'un bon suivi psychologique vous permettrait de résoudre une partie de vos problèmes. Vous manquez de confiance en vous, au point d'inventer des scénarios... Comment les qualifier ? Des scénarios abracadabrants pour combler le vide intersidéral qui règne dans votre capacité à juger les choses. Vous voyez si je prends ce crayon et que je le lâche... Il tombe. Cela n'a rien de surprenant, c'est la gravité. C'est universel. Eh bien j'ai l'impression que si on vous demandait d'analyser ce phénomène, vous pourriez mettre en cause le président des États-Unis. Ce n'est même pas de la mauvaise foi, de votre part. C'est... maladif. Vous êtes juste mauvais.
- Je vous jure que cette fois, c'est la vérité. Ils ne sont pas morts. Leurs pseudos se connectent encore sur internet.

Ils se sont rendus aux USA pour gagner de l'argent grâce au onze septembre...

- Vous voyez, je n'étais pas loin avec mon histoire de président des États-Unis. Vous arrivez à mêler internet et les attentats du onze septembre à une banale affaire de tueur en série franco-française. Prenez un peu de recul et écoutez-vous parler. Vous ne trouvez pas que ce n'est pas crédible ?
- C'est la CIA qui est derrière tout ça...

D'un coup, la pression qu'il contenait au prix de gigantesques efforts l'a fait exploser. Il a hurlé :

- Vous allez me foutre le camp d'ici, et en vitesse ! Vous prenez cette foutue lettre de mutation, vous me la signez ou vous me présentez votre démission demain matin, il n'y a pas d'autre alternative. Je vous laisse le soin de prévenir le KGB et la mafia napolitaine que nous nous occuperons de leur cas quand nous aurons trouvé un remplaçant à mettre à votre place. En attendant, l'affaire est officiellement classée et vous ne faites officiellement plus partie de mes effectifs. Vous prenez vos petits dossiers top-secret où la CIA diffuse des informations sur Facebook<sup>10</sup>, vos preuves en carton et vos pièces à conviction de pacotille et vous disparaissiez de ma vue, à tout jamais.
- Mais je...

---

10 Réseau social sur internet

Il a tendu sous mon nez l'arrêté signifiant ma mutation, je l'ai pris et alors que je commençais à le lire, il m'a pris par les épaules assez violemment et m'a jeté hors de son bureau avant de fermer sa porte à double tour.

Je suis resté bouche bée devant la porte en lisant ce document. J'étais officiellement muté dans un petit commissariat d'une ville paumée dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Aucune explication n'était fournie, mais la lettre était tout à fait officielle et m'était adressée, sous couvert du commissaire Junod.

Je suis rentré à la maison, saisi de doutes et d'interrogations. Et si le commissaire avait raison ? Que devais-je faire ? Accepter la mutation ou demander ma démission ? Et dans les deux cas, comment faire pour établir la vérité au sujet de cette affaire ?

Mes découvertes récentes étaient pourtant capitales pour la suite de l'enquête et il m'était impossible de me résoudre à les taire. Soudain pris de panique, j'ai envisagé la possibilité que ma mutation soit la conséquence directe de mes avancées sur l'enquête. S'il s'agissait d'une histoire d'espionnage dans laquelle la CIA était impliquée, il paraissait cohérent que l'on tente de cacher la vérité par tous les moyens.

En entendant cela, le commissaire Junod ajouterait sans doute la paranoïa à la liste de mes pathologies psychologiques. À moins que lui aussi ne fasse partie des personnes impliquées dans cette affaire...



Une violente douleur sur le sommet du crâne, puis plus rien. Ensuite, par bribes, les sens qui reviennent un par un. L'odeur du cuir. Un ronronnement. Un mauvais goût dans la bouche. Un bandeau qui serre fort mes yeux. Je suis dans une voiture. À l'arrière. Les cahots de la route me font tressauter sur mon siège, je fais semblant de continuer de dormir pour comprendre ce qu'il se passe avant de réagir.

Je rassemble mes souvenirs. Cette nuit horrible. Pas moyen de dormir. Des crises d'angoisses à n'en plus finir et le sentiment de devenir dément. L'impossibilité de prendre une décision, les hypothèses qui se multiplient dans mon cerveau, toutes plus graves les unes que les autres. Les solutions qui se profilent et puis qui s'effacent aussi vite, impossibles à réaliser, insensées, vouées à l'échec. Quelques mails envoyés en pleine nuit, je ne sais plus à qui. Je ne sais plus leur contenu. Un courrier postal aussi. Une lettre adressée à qui déjà. À ma mère ? Oui, je me souviens avoir écrit ma propre adresse. Mais pour quoi ?

La lettre, je l'ai postée, je me revois le faire. C'est très net. Je me rendais au commissariat pour tenter une dernière fois d'ex-

pliquer à Junod mon point de vue sur ces crimes et lui présenter ma démission. Le mettre en cause aussi. Juste pour voir sa réaction. Est-ce qu'il essaierait, comme il l'avait fait jusque là, de me déstabiliser en ridiculisant mes hypothèses et en me faisant passer pour un nul ? Est-ce qu'il écouterait seulement mes propos ?

Je me rendais au commissariat, donc, j'étais dans ma voiture. Il y a eu cet accident, devant moi. La route était bouchée, je suis sorti de ma voiture pour aller voir. Il y avait un blessé, il ne bougeait pas, il avait du sang sur la joue. Je me suis approché et...

Ce violent coup sur le crâne. C'était un piège. Un faux accident. Avant de m'évanouir, j'ai vu le blessé se relever. Il souriait. Ils m'ont enlevé. Ils m'ont ligoté et m'ont mis dans cette voiture qui roule dans je ne sais quelle direction. Que me veulent-ils ? Qui sont-ils ? Ils ont forcément quelque chose à voir avec l'affaire. Ça ne peut pas être une coïncidence. La voiture s'arrête. Ils descendent. Je continue de dormir.

Ils ouvrent ma porte, ils me dressent sur mes jambes mais me maintiennent debout. Ils me croient encore endormi. Profiter de la surprise ? Mes mains sont liées, mais pas mes jambes. Je peux courir, mais dans quelle direction ? De toute façon ils vont me tuer.

J'ai commencé à courir n'importe où, n'importe comment, mais le plus vite possible. Au bout de trois pas, j'ai porté mes deux mains ligotées à mon visage pour dégager le bandeau qui serrait mes yeux. J'ai vu un mur, j'ai bifurqué. J'ai couru plus vite, mais sans l'aide des bras pour rétablir l'équilibre, ils allaient vite me rattraper. Ou bien me tirer dessus. J'ai zigzagué, j'ai changé de direction souvent, ce qui ralentissait encore ma course. L'endroit était désert, une sorte de base militaire désaffectée. J'ignorais combien de kilomètres nous avons parcourus

en voiture. J'ai crié au secours, par acquis de conscience, mais je savais que c'était perdu d'avance. Leur souffle dans mon dos se faisait plus perceptible. Bénéficiant de l'effet de surprise, j'avais cinquante mètres d'avance au départ. Mais maintenant, c'était cuit. Ils m'ont rattrapé. J'ai trébuché et je suis tombé dans l'herbe. Ils m'ont relevé, ont enlevé mon bandeau, mais laissé les mains liées. Un homme en imper s'est approché de moi. J'ai pensé qu'il allait me tuer. Il avait une tête de tueur. J'ai pensé que c'était le tueur en série. J'ai imaginé qu'il allait me dire *toute résistance est vaine*.

- Mattéo Lingo. Ne vous sauvez pas comme ça !
- Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?
- Rassurez-vous, rien de bien grave. Les choses sont bien plus simples qu'il n'y paraît.
- Vous m'avez kidnappé, assommé, ligoté. Vous trouvez ça rassurant ?
- Nous n'avions pas le choix, Lieutenant. Il fallait qu'on vous attrape pour vous expliquer deux ou trois choses. Nous avons peur que vous fassiez une bêtise.
- Comme dénoncer toutes vos combines ?
- Vous parlez de ces mails ? Rassurez-vous, ils ne sont pas arrivés à bon port. Nous les avons interceptés.
- Vous m'espionniez ? Vous avez trafiqué mon ordinateur ?
- Nous ? Non. Mais effectivement, nous savions ce que vous faisiez sur votre connexion internet. Nous avons placé en quelque sorte un « mouchard ».

- Qui ?! Comment vous êtes-vous introduits chez moi ? Qu'avez-vous faits à mes parents ?
- C'est vous-même qui avez introduit le mouchard, si je puis dire. Vos parents étaient très contents de la recevoir, je crois.
- Quoi ? Clara ?..
- Vous l'appeliez comme ça, en effet. Mais Clara est morte...
- Ce n'est pas vrai ! Elle s'est connectée avec son compte Meetic ! J'ai tout compris...
- Suivez un peu... Clara est morte. Morgane95 est toujours vivante, mais vous ne la connaissez pas. Enfin, très peu.
- Morgane95 est le pseudonyme de Clara sur internet. Si ce pseudonyme est encore utilisée, c'est qu'elle est toujours en vie !
- Vous ne comprenez pas. Mais venez, nous allons nous asseoir pour parler de ça calmement. Vous allez voir que tout va s'éclaircir et vous paraître limpide. Et je vous assure que vous n'avez rien à craindre. Nous allons trouver un arrangement.
- Je refuse vos arrangements !
- Mais vous ne refuserez pas nos explications, j'en suis certain, car votre santé mentale en dépend.

Ils m'ont conduit fermement jusqu'à un bâtiment un peu moins délabré que les autres. Une large fenêtre sans vitre apportait suffisamment de lumière à l'intérieur pour que je puisse voir le visage des trois hommes qui m'avaient amené là. Ils n'avaient

pas l'air de gangsters ou d'espions, j'ai même reconnu la victime du faux accident qui essayait les traces de faux sang sur son visage.

Mon interlocuteur en imper portait des lunettes noires.

- Cher Mattéo, vous permettez que je vous appelle Mattéo ?
- Non.
- Ça m'est égal. Nous sommes au courant de vos recherches sur internet depuis chez vous. Nous savons donc à peu près tout ce que vous savez, puisque c'est ce que vous avez écrit dans ces mails qui étaient destinés à votre ami Jonathan et à vos collègues du commissariat.
- Vous ne savez pas tout !
- Vous non plus. Je vous propose de vous expliquer, pour que vous compreniez bien les enjeux et l'importance de la décision qui sera la vôtre à l'issue de notre entretien. Dans tous les cas, je le répète, vous ne risquez rien. Il s'agit juste de nous assurer une certaine confidentialité.
- Vous pouvez toujours courir.
- Ne faites pas le brave, nous savons tous les deux que vous n'avez pas les épaules. Vous avez donc découvert que les victimes du serial killer étaient toutes membres du forum de Reopen911, et s'étaient rendues aux États-Unis, à Denver, plus exactement, pour assister à cette commémoration.
- Pas toutes : Clara n'y était pas.
- Si, si, je vous confirme qu'elle y était. Simplement, contrairement aux autres, elle n'a pas pris l'avion mais le

bateau. Son état de santé de l'époque ne lui permettait pas de prendre les transports aériens.

- Qu'ont-ils fait à Denver ?
- Ah ! Vous voyez que cela vous intéresse finalement. À Denver, ils ont reçu des consignes et des garanties. Des arguments pour défendre la théorie du complot autant qu'ils le pouvaient, sur internet notamment, mais aussi dans des associations locales et des débats publics. Et des garanties en contrepartie : leurs frais médicaux seraient pris en charge par l'organisme qui organisait le colloque.
- La CIA ?
- Pas exactement. Mais d'une manière détournée, si vous voulez. Si ça peut vous aider à comprendre la suite.

Vous avez bien noté que les victimes étaient toutes souffrantes et que leur maladie était assez grave. C'est ainsi que les candidats ont été sélectionnés et c'est pour cela qu'on leur demandait de fournir un dossier médical complet. Il s'agissait de s'assurer que leur motivation resterait entière pour défendre les idées conspirationnistes.

- Une sorte d'assurance vie.
- Exactement. Mais vous aviez déjà compris ça, je crois.
- Oui. C'est ce que j'ai mis dans ces mails.
- L'objectif de cet organisme proche de la CIA n'était pas, bien sûr, de soutenir les thèses « complotistes ».
- Pourquoi payer des gens pour diffuser de tels arguments dans ce cas ?
- Parce que plus c'est gros, plus ça passe. Il s'agissait de présenter au monde une théorie conspirationniste gros-

sièrement accessible à l'internaute moyen, pour mieux cacher les vrais manquements de l'administration Bush au moment des évènements.

- Des manquements ?
- Des dysfonctionnements surtout. La mauvaise organisation de la CIA et du FBI. La déroute de l'armée la plus puissante du monde. La gestion de l'après-crise, avec les débris d'amiante qui flottaient dans l'air new-yorkais plusieurs semaines après le drame...
- J'ai lu tout ça pourtant, ce n'est un secret pour personne.
- Bien sûr, mais à côté des théories « Les tours ont été dynamitées » et « il n'y a jamais eu d'avions sur le Pentagone », je vous laisse imaginer ce qui est le plus sulfureux et ce qui a le plus de succès sur les forums.
- Un écran de fumée ?
- Voilà. On diffuse l'idée qu'il y a un gigantesque complot, pour cacher la réalité bien plus triviale : les services secrets des États-Unis sont mauvais. Ainsi, les adeptes de la théorie du complot, qui pour la plupart détestent l'hégémonie américaine et les valeurs qu'elle véhicule, participent sans le savoir à la désinformation qu'elle organise. Quand j'y repense, à chaque fois, cela me fait sourire. Imaginer tous ces crétins derrière leur poste en train de pourfendre la version officielle en étant convaincus d'être les justiciers des temps modernes... Ça n'a pas de prix. Et pire encore : en face d'eux, les mêmes crétins, ou presque, qui s'amusent à longueur de forum à défendre le rapport du NIST en fournissant des études scientifiques sur l'effondrement des tours et sur les analyses ADN du Pentagone.
- C'est malin.

- Le contre-espionnage a encore de beaux jours devant lui.
- Mais pourquoi tout d'un coup mettre fin à ce mécanisme bien huilé ?
- Parce que tout s'essouffle. Les mensonges énormes que l'on a fabriqués pour contrer la version officielle ne tiennent pas debout très longtemps. On a diffusé des vidéos au compte-goutte pour que cela dure plus longtemps, mais il faut se rendre à l'évidence : aujourd'hui, il n'y a plus que les débiles mentaux qui croient encore au complot. Et donc, il y a risque que notre manœuvre devienne visible. J'ajoute que l'administration Obama n'a pas véritablement cautionné ces agissements et a souhaité y mettre fin.
- Et donc, vous « assassinez » vos troupes ?
- Pas exactement, puisque vous avez deviné que ces gens ne sont pas morts. Au contraire même, nous leur avons sauvé la vie.
- C'est-à-dire ?
- Leur contrat stipulait que les soins médicaux seraient pris en charge, mais aussi qu'il se terminerait par la greffe de l'organe qui leur faisait défaut ou qui était déficient.
- C'étaient donc bien leurs organes qu'on retrouvait et que le légiste analysait ?
- Bien sûr, tout était authentique, même les cendres qui provenait de l'incinération des déchets médicaux liés à l'opération. Je n'entre pas dans les détails parce que ça me dégoûte.



- Mais les cendres ne correspondaient pas à tout le corps incinéré.
- Bien sûr que non, puisque leur corps n'était pas incinéré. On pratiquait la transplantation dans un hôpital militaire, on gardait tout ce qu'on pouvait qui avait l'ADN du patient, et on en faisait un tas de cendres, auquel on ajoutait un petit peu de cendres annexes, pour que ça soit plus réaliste.
- Le légiste avait bien vu qu'il manquait de la cendre.
- Oui, mais ça n'était pas important, qu'il s'en rende compte ou pas. La preuve : il n'a rien compris.
- Mais moi, si.
- C'était la petite incertitude du plan. Vous avez été choisi dans la liste d'attente du concours de police parce que vos résultats étaient catastrophiques. Vous n'aviez aucune chance de comprendre les détails de l'opération. On vous a fait nommer dans ce commissariat et on a empêché Junod de vous virer trop tôt. Il s'est aperçu bien vite de votre incompetence, et a prévenu le ministère, mais le ministère avait des ordres qui venaient d'en haut, ils l'ont sommé de vous garder.
- Junod n'est donc pas dans le coup ?
- Non, il ne sait rien. Lui aussi a été choisi pour son incompetence. N'ayez crainte, vous n'étiez pas le seul din-don de la farce.
- En attendant, je vous ai démasqué. Et maintenant, je veux revoir Clara, car je sais qu'elle n'est pas morte.
- Je ne vous ai pas encore tout dit au sujet de Clara.
- Quoi ?

- Aveuglé par l'amour, vous avez inconsciemment refusé de pousser votre logique jusqu'au bout. Clara n'est venue à vous que pour nous assurer un meilleur contrôle de vos agissements.
- Mensonges ! Je l'aimais, et elle m'aimait !
- Elle avait surtout un cœur à prendre. Au sens propre. Son cœur était en fin de vie, il fallait qu'elle soit transplantée dans les mois à venir, sans quoi...
- Vous êtes en train de me dire qu'elle a simulé cette relation ?
- Je suis désolé, j'aurais aimé que vous le découvriez seul, mais...
- Je ne vous crois pas. Je veux la revoir !
- Ça, c'est impossible. Elle s'est exilée aux USA, où elle est d'ailleurs encore en observation. Une greffe de cœur, ce n'est pas rien.
- Ce n'est pas possible !
- C'est pourtant la vérité, il faut me croire. Si cela peut vous aider, considérez que ce n'est plus la même depuis qu'elle a changé de cœur. Elle a même changé de nom. Pour elle, c'est une autre vie qui commence. Pour vous, et dans votre intérêt, il faudrait que ce soit pareil.
- Vous vous moquez bien de mon intérêt. Qu'allez-vous faire de moi, déjà ?
- Trouver un terrain d'entente. Contre toute attente, vous avez découvert des choses qui, si elles sont relativement anodines près de dix ans après les attentats, pourraient quand même avoir un retentissement médiatique certain. Nous vous proposons donc un arrangement.

- J'ai déjà dit que je n'en voulais pas.
- Écoutez-le au moins. Vous êtes le seul à savoir la vérité. Nous vous proposons de quitter la police qui n'est pas faite pour vous, en échange d'une forte somme d'argent. Votre prix sera le nôtre. Enfin, dans la limite du raisonnable...
- Et bien sûr, vous n'essayez pas de revoir Morgane95 et vous gardez le silence, sinon c'est elle qui paiera.
- Vous êtes odieux, mais je ne veux pas de votre argent.
- Réfléchissez bien. Vous pouvez prendre votre retraite maintenant. Une vie de rêve.
- Bien sûr, et dans un an, ou peut-être dans cinq, vous en aurez marre d'avoir ce risque qui plane au-dessus de vos têtes. Le risque que je balance tout ou que je devienne encore plus gourmand. Et là, vous me butez. Ni vus, ni connus, une fois que les affaires se sont tassées. Je ne marche pas.
- Réfléchissez : vous n'êtes pas de taille à combattre. Acceptez cet arrangement et prenez des mesures de sécurité si vous voulez.
- Des mesures de sécurité ?
- Prenez des gardes du corps, des experts dans le domaine. Ils vous assureront la sécurité.
- J'ai mieux que ça.
- J'en doute.
- Ce matin, en partant au commissariat, j'ai posté une lettre.
- Une lettre ?

- Oui, une lettre dont je ne vous dévoilerai pas le destinataire, mais qui contient l'intégralité de ce que je sais au sujet de cette affaire.
- Bah. Personne ne vous croira.
- La lettre contient des indications sur la marche à suivre et mon testament.
- Votre testament ?
- Oui, à remettre à un notaire, afin qu'il dévoile le contenu du courrier au moment de mon décès. À cette heure, peut-être que c'est déjà acté, d'ailleurs.
- C'est fâcheux. Vous allez vous attirer des ennuis.
- Non, j'ai moi aussi une proposition à vous faire.
- Je vous écoute.
- Je ne vous demande pas d'argent. Rien.
- Rien ? Mais...
- En échange, je vous demande de me garder dans la police et faire en sorte que je ne puisse pas être démis de mes fonctions. À vie.
- C'est assez simple à faire. Mais pourquoi le ferions-nous ?
- C'est très clair : si je suis viré, ou s'il m'arrive malheur, tout le dossier paraît dans la presse.
- Vous êtes dur. C'est une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Ce ne sera jamais accepté.
- Vous préférez que l'épée soit au-dessus de la mienne, de tête ?

- Je ne peux pas prendre la décision seule. Il faut que je consulte mes supérieurs.
- Je vous en prie.

Il a pris un téléphone portable dans sa poche et est sorti du bunker. Par la fenêtre, je le voyais marcher avec le téléphone à l'oreille en faisant de grands gestes avec sa main libre. Les deux sbires étaient restés avec moi et surveillaient le moindre de mes gestes, il était hors de question que je tente une évasion à ce moment. Pourtant, je craignais que l'autre ne revienne avec des consignes claires à mon sujet. M'éliminer était sans doute ce qu'il y avait de mieux à faire pour eux. Ma mère ne comprendrait sans doute rien au courrier que je lui avais envoyé, et un notaire ne prendrait aucune mesure sans le consentement et la signature de l'intéressé.

Le coup de fil m'a semblé interminable, et j'ai profité de ce moment pour reconstruire l'histoire avec les nouveaux éléments qu'il venait de m'apporter. Clara ne s'appelait pas Clara et n'était qu'une espionne à la petite semaine. Je me suis mépris complètement sur les sentiments qui l'animaient et je voyais maintenant beaucoup plus clairement dans son jeu. Profitant de sa présence chez moi, elle a placé un logiciel espion sur mon ordinateur, mais s'est trahie du même coup en visitant le forum qui m'a mis sur la piste du onze septembre.

Les coups de téléphone du mystérieux tueur en série, qui n'existait pas, venaient d'un bureau des services secrets, ils étaient donc indétectables, même par la police. C'est Clara elle-même qui renseignait les services secrets sur l'avancée de l'enquête. Charlène, sa colocataire, était sans doute complice et elle a profité de la libido forcenée de Jonathan pour obtenir d'autres

informations sur moi et semer le doute en diffusant des messages téléphoniques perturbants.

Les soi-disant victimes recommençaient une nouvelle vie sous une autre identité. Déclarées mortes, le décès officiellement reconnu par la police, ces personnes disparaissaient et leur lien avec les services secrets aussi. L'opération était parfaitement prévue, la seule faille possible était le comportement du lieutenant chargé de l'enquête. J'avais, un peu par hasard, mais aussi à cause de mon opiniâtreté, fait tomber leur plan. Soit ils considéraient que ma vie représentait un danger pour eux. Soit ils jugeaient que ma proposition était acceptable. Je ne savais pas exactement qui étaient « ils ». Des services secrets français ou américains. C'étaient de toute manière des choses qui me dépassaient totalement. J'étais absolument certain qu'ils étaient en capacité de me supprimer sans éveiller les moindres soupçons.

L'homme à l'imper est revenu en fermant son portable. Il s'est planté en face de moi et m'a expliqué ce qui allait se passer maintenant.

J'ai finalement pu rencontrer Junod ce jour-là. Mais je n'ai pas pu lui dire tout ce que je pensais. Il était important pour ma survie qu'il reste dans l'ignorance totale des tenants et aboutissants de cette affaire. C'était l'accord que j'avais passé avec l'homme à l'imper, dont je ne connaissais toujours pas, ni l'identité, ni l'employeur.

C'était rageant, parce que, quelque part, j'avais raison depuis le début et Junod tort. J'ai senti d'emblée l'implication de la CIA, j'ai envisagé la thèse du suicide et ce n'en était finalement pas si loin, et puis j'ai compris que les victimes étaient encore vivantes. Le commissaire ne m'a pas cru, et a sans cesse critiqué mes méthodes.

Comme mes kidnappeurs l'avaient suggéré, lui aussi avait été sélectionné pour son incompétence. Je la mesurais d'autant mieux aujourd'hui. Si je n'étais sans doute pas tout à fait à ma place dans le costume de lieutenant de police, celui de commissaire ne lui allait pas mieux. Il se contentait de mesurer l'activité de ses subalternes, et ce faisant, il ne leur accordait aucune confiance et ne développait pas leur esprit d'initiative. Il encourageait, à mon sens, deux types de comportements : soit ses lieutenants ignoraient purement et simplement son existence et se contentaient de lui fournir les rapports qu'il demandait, en râlant, soit ils abondaient dans son sens, par flatterie ou par soumission, et abandonnaient du même coup leurs savoir-faire propres qui faisaient précisément leur qualité.

Je réfléchissais à ma perception du rôle de chef quand il m'a enfin fait entrer dans son bureau, après avoir raccroché son téléphone.

- Lingo. Enfin vous voilà !

- J'ai été... retenu ce matin. Un problème... personnel.
- Ok, je m'en fiche. Avez-vous pris une décision ?
- Oui.
- Et laquelle ?
- Je vais accepter cette mutation.
- Ah ! Enfin, vous êtes revenu à la raison !
- Oui, je crois que cette affaire était trop compliquée pour moi, il vaut mieux que je m'en éloigne pour l'oublier.

Qu'il était douloureux de s'asseoir sur sa dignité !

- Très bien, je pense que vous faites le bon choix. Par les temps qui courent, démissionner vous aurait mis dans une situation délicate.
- Oui, c'est ce qui a fait pencher la balance.
- Mais faites attention. Si vous observez la même attitude dans un autre poste, vous aurez les mêmes résultats. Vous n'aurez sans doute pas de seconde chance, et vous serez mis à la porte dans le temps de le dire.
- Oh, ça, il n'y a pas de risque.
- Détrompez-vous !
- Je voulais dire : il n'y a pas de risque que j'aie le même comportement. J'ai changé. J'ai mûri. Et j'ai appris énormément de choses.
- Je suis content de vous avoir enseigné les rudiments du métier. Mais vous avez encore du travail.



Cet innocent croyait que je le remerciais pour ce qu'il avait fait pour moi ! S'il m'avait écouté, on aurait pu déjouer ensemble une affaire d'espionnage internationale... Mais ce genre de considérations ne devaient même pas l'effleurer. Rendre justice était devenu tout à fait secondaire pour ce policier de seconde zone.

J'ai signé l'arrêt de mutation sans même regarder le nom de la ville. Je le saurais bien assez tôt, et avant de m'en soucier, il fallait que je me mette en sécurité.

Je suis passé chez un notaire non loin du commissariat pour établir une sorte de testament. Le clerc a été surpris de ma démarche, à mon âge, mais je me suis bien gardé de lui expliquer les raisons de cette envie précoce de préparer mon décès. J'ai placé l'ensemble de mes connaissances sur cette affaire dans une enveloppe cachetée, et le notaire a pris acte de mes dernières volontés. Ma survie était maintenant assurée.

Il me restait maintenant, et ce n'était pas une mince affaire, à convaincre Jonathan de lâcher l'enquête, d'oublier Charlène, et de mettre fin à son stage fictif dans la police. Depuis qu'il avait dérobé l'argent dans la maison de Paul Troye, je ne l'avais pas revu.

Cette somme faisait probablement partie de l'argent versé par les services secrets pour la mission confiée à Paul Troye. Avec celle-ci, il pouvait se payer les soins nécessaires en attendant l'opération inévitable. Dans son cas, l'appendicite était une opération assez bénigne et les soins devaient être bon marché, ce qui lui avait permis de garder pas mal d'argent de côté.

Il était d'ailleurs curieux qu'il l'ait laissé dans la maison, mais peut-être les choses ont été précipitées par mon enquête, à moins que les services secrets ne se soient aperçus de la super-

cherie : Paul Troye n'était pas véritablement malade, et ne méritait donc pas ses indemnités. Cela pouvait expliquer du même coup le fait que son ordinateur ait été visité par quelqu'un d'autre avant moi.

J'ai appelé Jonathan, il avait une voix bizarre, j'ai supposé qu'il venait de se lever, après tout, il n'était que quatorze heures.

- Je peux te voir ?
- Hm ? Mouais, pourquoi pas.
- Ça va ?
- La forme, ouais.
- Je te sens tout mou.
- Ce n'est pas mon genre pourtant.
- Ah. Pendant un moment je n'ai cru que c'était pas toi.
- C'est juste qu'il s'est passé des choses. Il faut que je te raconte.
- Tu es chez toi ?
- Oui.
- J'arrive.

« *Il s'est passé des choses* ». Cela ne me disait rien de bon. John était dans la liste des destinataires de mes courriels de la nuit, ceux qui avaient été interceptés par les services secrets. Ce n'était pas impossible qu'ils aient retrouvé sa trace et là, je n'osais pas imaginer comment la discussion avait pu tourner avec ce demeuré.

J'ai salué sa mère qui m'a accueilli à la porte, et m'a indiqué que John était dans sa chambre. Comme moi, il était resté un

grand enfant, couvé par ses parents, mais je me suis rendu compte à cet instant qu'il était probable que ma mutation m'envoie à l'autre bout de la France et que je doive cette fois m'assumer pour de bon.

Sa mère m'a laissé sur le pas de la porte de John derrière laquelle j'ai entendu sa voix :

– Entre Mat' !

Il était assis sur son lit, en train de contempler un gros tas de billets de banque.

– John ? Mais qu'est-ce que c'est que...

Il y avait au moins deux fois plus d'argent que ce qu'on avait trouvé chez Paul Troye.

– Ça ? C'est mon indemnité de stage...

– De quoi ?!

– Écoute, des gens sont venus tout à l'heure. Probablement des policiers, d'ailleurs l'un d'eux avaient un imper. On a discuté et ils m'ont donné ça.

– Des gens en imper ?

– Pas tous. Mais l'un d'eux, oui. C'est lui qui m'a parlé.

– Mais il t'a dit quoi ?

- Il m'a demandé si j'avais travaillé avec toi et ce que je savais.
- Et tu lui as répondu quoi ?
- La vérité. Je pensais que c'était une sorte de soutenance. Tu n'étais pas au courant ? D'ailleurs, je trouve un peu spécial que le maître de stage ne soit pas là à la soutenance. Tu as été un peu limite sur ce coup-là.
- Mais ce n'était pas une soutenance, débile !
- Pourtant, le gars m'a dit que le stage prenait fin et que j'avais une sorte de clause de confidentialité à respecter.
- Tu parles !
- Et donc, j'ai demandé s'il y avait quelque chose de prévu pour moi.
- Quelque chose de prévu ?
- Un salaire, quoi, quelque chose.
- T'es dingue !
- Ben non, la preuve : ils m'ont filé ça en liquide, j' imagine que c'est pas top-légal, mais rassure-toi, je ne vais pas porter plainte.
- Non, je ne te le conseille pas, en effet.
- Du coup, avec le reste qu'on a piqué dans la maison, ça fait une belle somme.
- Pourquoi, ça c'est juste ce qu'ils t'ont donné ?
- Ah oui, le reste est déjà dépensé. D'ailleurs, je te déconseille la roulette, si un jour tu vas au casino. C'est nul.
- Tu as déjà tout perdu en jouant ?

- Tu sais, il n'y avait pas grand chose, si on réfléchit bien. De quoi jouer deux heures.
- Tu n'as vraiment pas la tête sur les épaules. T'es totalement inconscient, comme gars...
- Tu me dis ça le jour où je touche mon premier vrai salaire, gagné à la sueur de mon front ?
- Tu plaisantes ?
- Non. Et d'ailleurs, quand est-ce que tu pars sur une autre affaire ? Je ferais bien un petit stage de perfectionnement, moi.
- Justement, c'est pour ça que je voulais te voir. Je suis muté.
- Muté ? Pourquoi, t'as fait une connerie ?
- Euh... Non... Mais tu sais c'est comme ça dans la police, tu finis une affaire, on t'en donne une autre, mais il faut changer de coin. C'est pour pas que les... les voleurs s'habituent.
- Classe ! Enfin, quand je vois ce qu'ils donnent aux stagiaires, tu dois vraiment palper un max. C'est normal que tu aies des contraintes... Et tu vas où ?
- Je ne sais pas encore, mais sans doute loin d'ici.
- Tu me préviendras assez tôt ?
- Pour ?
- Ben pour que je t'accompagne... Attends, une équipe comme la nôtre ? Faut pas s'arrêter comme ça !

J'ai alors imaginé avec effroi une carrière entière dans la police avec un tel acolyte, obsédé sexuel et fainéant, collé à mes basques...









## REMERCIEMENTS

Cette pure fiction a été écrite du 14 mai 2009 au 11 juin 2010. Elle se base, entre autre, sur ma perception des débats que j'ai pu suivre, et auxquels j'ai pris part, autrefois, au sujet des attentats du onze septembre, et des (nombreuses) théories du complot qui les entourent.

Un certain nombre des personnages de ce roman sont inspirés des gens que j'ai pu croiser sur le sujet (réel) du forum HFR qui traite de ces théories. Je tenais à les saluer ici, tant ces débats m'ont fasciné à une certaine époque, par leur rhétorique rythmée, leur richesse parfois, leur mauvaise foi plus ou moins assumée souvent.

Notamment, je salue la patience de ceux qui, depuis des années, tentent d'expliquer à des naïfs, dont j'ai fait partie à une époque, les mensonges et les manipulations des documents conspirationnistes, bien plus frappants que les éventuels secrets d'états qu'ils sont censés dénoncer.

Ce contexte a permis de donner le corps qui manquait à l'enquête du lieutenant Mattéo Lingo.

L'envie de l'écrire, elle, m'est venue des nombreux soutiens et encouragements que j'ai la chance de recevoir quotidiennement ou presque, de la part de gens que je côtoie, virtuellement ou réellement.

Ces gens qui lisent, apprécient parfois, critiquent souvent, commentent ce que je peux dire ici ou écrire là. Ils accordent un temps déraisonnable aux futilités que je profère, et constituent le socle de mes lecteurs réguliers et fidèles, les seuls peut-être qui liront ce roman jusqu'au bout et qui méritent à ce titre une médaille. Faute de pouvoir leur décerner, je cite les principaux et m'excuse auprès de ceux que j'oublie : Stef, Fil, Marzi, Ralph, Gaille, Calcifer, David, Arnaud, Pierre, Merline, Nelly,

Patricia, Nora (et sa sœur), Bob, Torg (relecteur éminent), Steh, Nath, Le Monolecte,...

La possibilité d'écrire, enfin, m'a été laissée par ma famille. Première à subir les dommages collatéraux de ce passe-temps gourmand et accaparant, j'ai pourtant son soutien indéfectible et entier.

Ma première lectrice est aussi la première à devoir supporter mes absences (mentales) et les imperfections de l'histoire pendant qu'elle se construit. Elle semble ne pas m'en tenir rigueur pour l'instant, et je souhaite que ça continue ainsi.

Les chapitres se sont enchaînés au rythme des sorties d'école de mes trois numéros, m'imposant une organisation sans faille, qui s'est traduite, sans doute, pour eux, par beaucoup trop d'inattention de ma part. Si un jour ils deviennent assez grands et désespérés pour lire ce qu'a écrit leur père, j'espère qu'ils comprendront et que je les remercie aussi de leur patience.

Merci enfin à tout celui qui a tenu bon, bravé les fautes d'orthographe, les grossières incohérences de scénario et les banalités d'usage jusque là.



<http://merome.net>